

LIBRAIRE D'UN JOUR
LIZA FRULLA

DANS CE NUMÉRO
MARC SÉGUIN
PHILIPPE FALARDEAU
ROSE-AIMÉE
AUTOMNE T. MORIN
KIM THÚY

DAWN DUMONT
CLAIRE LEGENDRE
GUY GAVRIEL KAY
FLORENCE-LÉA SIRY
BRIT BENNETT

SARAH-MAUDE
BEAUCHESNE
MARTIN GIBERT
NADINE ROBERT

DOSSIER
L'AUTRE SOLITUDE :
À LA DÉCOUVERTE
DES TALENTS
ANGLOPHONES

OCTOBRE
NOVEMBRE
GRATUIT N° 121
2020

Les libraires

LE BIMESTRIEL DES LIBRAIRIES INDÉPENDANTES

Poste-publications 40034260





Les incontournables de l'automne

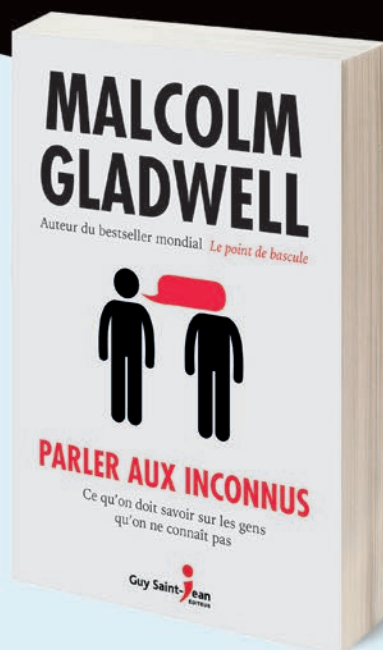
■ ALBIN MICHEL

Photo auteur : Bernard Werber © Roberto Frankenberg | Patrick Bauwen © Richard Dumas

Six nouveaux cas de... **LECTURES** divertissantes et porteuses!

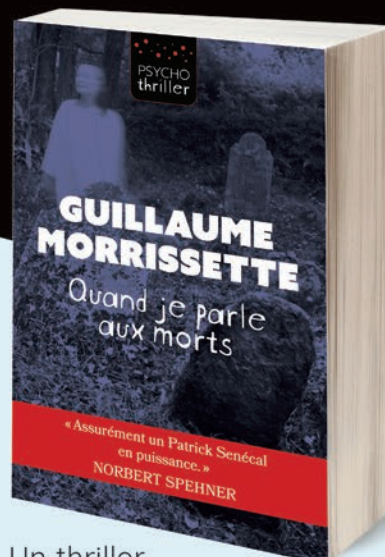
Qu'est-ce qui nous empêche de lire un visage, de détecter le mensonge ou les mauvaises intentions? Ce livre brillant décortique comme pas un nos interactions avec les autres...

Fascinant!



« Être libre financièrement » ne signifie pas « être riche ». Ça veut dire : être juste assez riche pour se payer une vie facile, plus riche de sens. Dès 45 ans, propose Pierre-Yves McSween.

Explosif.



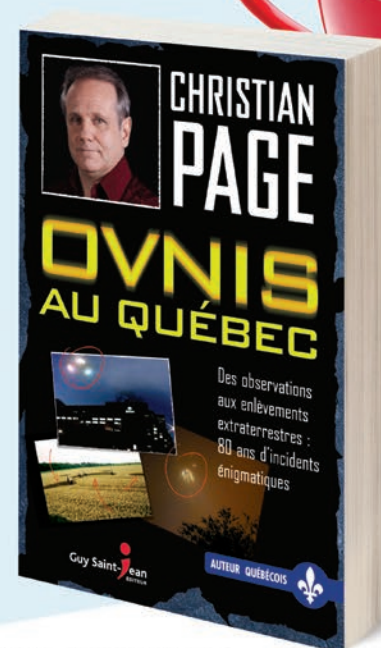
Un thriller psychologique poignant, une intrigue à deux volets terriblement efficace qui mêle amour inconditionnel et fatalisme. **Une réussite absolue** de l'auteur de *L'affaire Mélodie Cormier*!



Un regard indiscret, privilégié et divertissant sur nos démons intérieurs par une psy en pleine thérapie elle-même. **Un plaisir délicieusement coupable!**



En avant-première : 100 choses folles, inquiétantes ou excitantes qui teinteront bientôt ta vie. Un livre-événement qui te prépare à un futur bien proche. **Capital!**



200 observations d'ovnis au Québec, des années 40 à aujourd'hui, le tout répertorié par Christian Page, le grand spécialiste de l'inexplicable.

Juste-trop-carrément-divertissant!

En vente partout

saint-jeanediteur.com

Les
libraires
.ca

Guy Saint-Jean
ÉDITEUR



DES OUVRAGES ACCESSIBLES ET COMPLETS QUI EXPLIQUENT SIMPLEMENT LES GRANDS CONCEPTS





Entrevue

PHILIPPE
FALARDEAU
plonge dans
le New York
littéraire



Libraire
d'un jour

LIZA FRULLA/
Une curiosité
tous azimuts

LE MONDE DU LIVRE

- 7 Éditorial (Jean-Benoît Dumais)
- 22 Les éditions Hurtubise : 60 ans et toujours indépendantes
- 32 Philippe Falardeau plonge dans le New York littéraire
- 106 Du monde, des livres (David Goudreault)

LIBRAIRE D'UN JOUR

- 8 Liza Frulla : Une curiosité tous azimuts

ENTRE PARENTHÈSES

10-70-75-82-93

DANS LA POCHE

- 11

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

- 12 Claire Legendre : En amour comme aux Bermudes
- 14-15 Les libraires craquent !
- 16 Rose-Aimée Automne T. Morin dans l'univers de Kim Thúy
- 21 Gilles Archambault : Douceurs et clapotis
- 25 Ici comme ailleurs (Dominic Tardif)
- 27 Marc Séguin : Celui qui explore la nature humaine



DOSSIER

L'autre solitude

À la découverte des talents anglophones

LITTÉRATURE DES PREMIÈRES NATIONS

- 28 Dawn Dumont : Le marathon de la vie

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

- 34-35-36 Les libraires craquent !
- 37 Sur la route (Elsa Pépin)
- 38 Brit Bennett : En osmose avec le présent
- 40 Samuel Beckett : Le pari de l'indicible
- 43 En état de roman (Robert Lévesque)

DOSSIER

- 45 à 69 L'autre solitude : À la découverte des talents anglophones

ESSAI ET LIVRE PRATIQUE

- 72-74 Les libraires craquent !
- 76 Lux Éditeur : La révolution intranquille
- 80 Martin Gibert : Comment coder la morale ?
- 83 Sens critique (Normand Baillargeon)

POLAR ET LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

- 87 Les libraires craquent !
- 89 Au-delà du réel (Ariane Gélinas)

LITTÉRATURE JEUNESSE

- 90 Les jeunes raffolent des histoires de peur !
- 96 Florence-Léa Siry : Rien ne se perd, rien ne se crée : tout se récupère !
- 98-100 Les libraires craquent !
- 99 Au pays des merveilles (Sophie Gagnon-Roberge)

BANDE DESSINÉE

- 102 Les libraires craquent !
- 103 Un tour du monde en BD



FILLE DE
LIBRAIRE,
JOSÉE-ANNE
PARADIS A GRANDI
ENTRE LIVRES,
PARTIES DE
SOCCER ET SORTIES
CULTURELLES.

QUAND LA CURIOSITÉ
SE POINTE

Il y a des moments où nous désirons retourner vers ces choses qui nous réconfortent — un auteur dont nous lisons l’œuvre entière, la recette de sauce à spag de notre mère, cet album qui tourne depuis des années, ce chandail confortable bien qu’élimé, ce film dont nous connaissons toutes les répliques. Mais il y a parfois des moments où une petite étincelle s’allume en nous, une soif de découverte : il faut saisir l’occasion de cette percée lumineuse pour embrasser la curiosité qui se pointe et la laisser nous mener complètement ailleurs.

L’ignorance est souvent le couperet le plus affûté pour fermer devant nous des portes. Le dossier de ce numéro présente ce qui se cachait derrière l’une de ces portes : la littérature anglo-canadienne. Nous la méconnaissions, nous devons l’avouer. Et c’est en travaillant à ce dossier (voir p. 45 à 69) que nous avons fait des découvertes épatantes. Une vie littéraire riche, des auteurs extraordinaires — je pèse mes mots —, des lieux inspirants où faire briller cette prose. En consacrant ce dossier aux auteurs anglophones du Canada (et du Québec, incidemment) sans mettre les projecteurs sur ceux que nous connaissions déjà, ces Atwood, Martel, O’Neill, Munro, nous avons choisi l’angle de la découverte. Nous vous présentons donc des auteurs contemporains, émérites, qui s’affichent à l’international, mais qui, selon nous, ne sont pas encore suffisamment connus des Québécois. Oh ! Et n’ayez pas peur si vous ne parlez pas anglais : nous mettons principalement de l’avant des auteurs traduits en français avec soin.

J’ai plongé, pour ma part, dans des ouvrages que je n’avais encore jamais ouverts — et dont certains étaient pourtant dans ma bibliothèque (coucou, Sheila Heti ; allô, Joshua Whitehead !). J’ai plongé dans des magazines littéraires anglophones pour comprendre de quelle façon nous parlions de la littérature de chez nous (j’ai découvert qu’elle avait son petit nom, la *canlit*, et qu’elle était souvent qualifiée à tort de sérieuse). Bref, j’ai eu l’impression de visiter une librairie pour la toute première fois, et de n’y faire que des découvertes fort intéressantes.

Parlant de découvertes, ailleurs dans ce numéro, nous vous invitons notamment du côté de l’auteure Brit Bennett (p. 38) qui aborde la question du racisme en nous parlant de ce village dans lequel on ne se marie qu’à plus blanc que soit ; nous vous invitons du côté de l’auteure autochtone Dawn Dumont (p. 28) qui allie humour et grandes questions ; nous vous invitons du côté de Martin Gibert, qui interroge l’intelligence artificielle par le biais de la philosophie et de la littérature (p. 80).

Alors, en cette période tellement étrange de pandémie, pourquoi ne pas profiter de l’occasion pour oser écouter votre curiosité ? Découvrez un nouvel auteur dont personne ne vous a encore jamais parlé, essayez d’ajouter du gingembre à votre sauce à spaghetti, encouragez un musicien local en achetant sa musique, profitez du talent des cinéastes d’ici pour visionner une production récente. Le confort a le don d’ubiquité, j’en suis certaine !

Bonnes découvertes !

NOUVEAUTÉ



quialu.ca

La plus grande communauté de
partage de lectures au Québec



**Rejoignez un
club de lecture**



**Les
libraires**

SODEC
Québec

Canada

ENTENTE
DE DÉVELOPPEMENT CULTUREL
VILLE DE
QUÉBEC

Québec, ville de
LITTÉRATURE
UNESCO



Bienvenue dans le club

Tout au long de cette année hors du commun, les livres sont demeurés une valeur sûre. Une valeur refuge.

◇◇◇
PAR JEAN-BENOÎT DUMAIS
DIRECTEUR GÉNÉRAL
◇◇◇

Si vous souhaitez offrir le bon livre à la bonne personne à Noël, demandez les conseils de votre libraire indépendant. Il n'est pas trop tôt pour planifier ces offrandes, que vous voudrez probablement cueillir en librairie, plutôt que de vous inquiéter qu'elles restent coincées dans un centre de tri postal en décembre.

Qui plus est, une grande campagne est lancée ces jours-ci pour vous inviter à miser sur les livres et les librairies d'ici : jelisquebecois.ca*. On a souvent dit que *Le 12 août, j'achète un livre québécois!* était comme Noël pour le milieu littéraire. Cette année, c'est Noël qui pourrait être *Le 12 août*. On fait de grands livres, au Québec : on fait bien de se les offrir.

En raison de la pandémie, de grands alliés pour la promotion du livre d'ici sont privés de leurs forums habituels : les salons du livre se tournent vers une formule hybride complètement dématérialisée, et les librairies, heureuses de servir les lecteurs, ne peuvent toutefois pas tenir de lancements ou de causeries.

C'est dans ce contexte précis que naîtront les clubs de lecture sur quialu.ca, planifiés depuis l'automne dernier. Lancée en avril 2019, dans le cadre du Salon international du livre de Québec, notre plateforme de partage de lectures offre une meilleure vitrine aux œuvres québécoises que Goodreads ou Babelio.

Ces clubs de lecture, nous les avons pensés à l'intention de votre cercle d'amis ou de groupes plus ou moins formels qui existent déjà hors du Web et qui désirent maintenant se retrouver en ligne pour lancer et nourrir une discussion autour d'un livre. Les clubs seront accessibles à tous ou sur invitation seulement s'ils sont l'initiative de groupes privés. Dans ce dernier cas, seuls les membres d'un club pourront se répondre entre eux. En permettant maintenant ces interactions au sein de la communauté des lecteurs, quialu.ca sera la plateforme sociale du livre dont nous rêvons tous.

Nous profitons de l'occasion pour saluer d'autres initiatives qui nous permettent de mieux composer avec notre nouvelle normalité de 2020 :

- *Lire en chœur*, qui permet à l'Association des libraires du Québec de transposer ses prescriptions littéraires en Facebook live tous les jours de la semaine à 15 h.
- Quoilire.ca, qui offre un jumelage littéraire personnalisé de la part d'un expert des bibliothèques publiques du Québec.
- La toute récente et 20^e édition du Festival international de la littérature (FIL), inspirée bouffée d'oxygène.
- *La grande traversée poétique* que propose Québec en toutes lettres pour tanguer toute la nuit du 23 octobre sur des lectures de partout, dans le confort de votre salon.
- Les tête-à-tête avec un auteur, programmés tout au long du Salon du livre de Montréal 2020, qui est déjà à nos portes.

Zoom sur 2020. Nous n'arrivons pas encore à tourner la page sur cette année dont nous ferons possiblement une autre lecture dans cinq ans. Gardez toutefois les yeux sur la ligne d'horizon : c'est la seule manière de ne pas perdre de vue l'avenir, et gardez intacte votre passion des livres, cette source inépuisable de réconfort. ◇

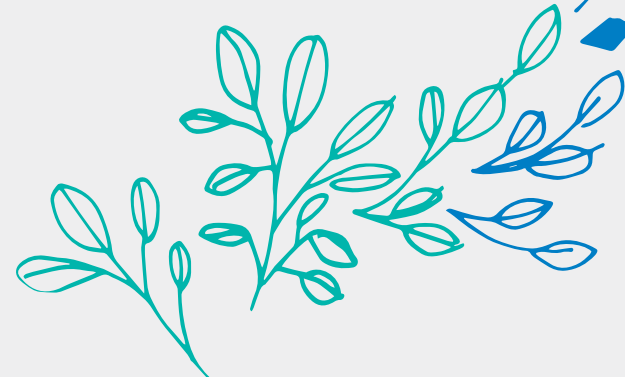
Les libraires,

C'EST UN REGROUPEMENT
DE PLUS DE 115 LIBRAIRIES

INDÉPENDANTES DU QUÉBEC, DU NOUVEAU-BRUNSWICK ET DE L'ONTARIO. C'EST UNE COOPÉRATIVE DONT LES MEMBRES SONT DES LIBRAIRES PASSIONNÉS ET DÉVOUÉS À LEUR CLIENTÈLE AINSI QU'AU DYNAMISME DU MILIEU LITTÉRAIRE.

LES LIBRAIRES, C'EST LA REVUE QUE VOUS TENEZ ENTRE VOS MAINS, DES ACTUALITÉS SUR LE WEB (REVUE.LESLIBRAIRES.CA), UN SITE TRANSACTIONNEL (LESLIBRAIRES.CA), UNE COMMUNAUTÉ DE PARTAGE DE LECTURES (QUIALU.CA) AINSI QU'UNE TONNE D'OUTILS QUE VOUS TROUVEREZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE INDÉPENDANT.

LES LIBRAIRES, CE SONT VOS CONSEILLERS EN MATIÈRE DE LIVRES.



**Les
libraires**

* L'Union des écrivaines et des écrivains québécois, l'Association nationale des éditeurs de livres, l'Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française, l'Association des libraires du Québec, Coopsco, Renaud-Bray, Archambault et Les libraires sont partenaires de cette initiative soutenue par la Société de développement des entreprises culturelles.

LIBRAIRE D'UN JOUR

Liza Frulla

/

Liza Frulla possède une feuille de route pour le moins impressionnante. Directrice du marketing et des communications à la Brasserie Labatt, députée libérale, puis ministre de la Culture et des Communications, ministre du Patrimoine canadien et ministre responsable de la Condition féminine, elle a entre-temps été animatrice à la télévision de Radio-Canada où elle a réalisé plus de 2 500 entrevues pour ensuite être analyste politique à la même chaîne. En 2015, elle est nommée directrice générale de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec (ITHQ), et son mandat vient d'être reconduit pour cinq autres années. Cette saison, elle fait paraître *Liza Frulla : La passionaria*, une biographie écrite par Judith Lussier qui refait le chemin parcouru de la femme de carrière en même temps qu'elle revient sur plusieurs faits saillants de la société québécoise.

◇◇◇
PAR ISABELLE BEAULIEU
◇◇◇

UNE CURIOSITÉ
TOUS AZIMUTS

Bien avant le cours classique qui l’amène à lire les philosophes et les écrivains français, Liza Frulla prend un immense plaisir à se plonger dans *Les malheurs de Sophie* de la Comtesse de Ségur et les autres livres de la dame, considérant même que ceux-ci ont façonné sa jeunesse. Il faut se souvenir que dans les années 50, l’éventail des propositions littéraires québécoises pour la jeunesse était pour ainsi dire inexistant. Toutes « Les aventures de Tintin », comme autant de péripéties palpitantes, ont également accompagné son enfance où les livres étaient une récompense. Ses parents lui en achetaient un à condition qu’elle ait une moyenne d’au moins 85 % !

L’âge adulte lui fait découvrir la beauté de l’œuvre d’Anne Hébert. « Je me vois encore en Philo 1, le professeur parle à l’avant pendant que je suis en train de lire *Les chambres de bois*, le livre sur les genoux, se rappelle notre invitée. Chaque mot a sa place avec Anne Hébert. Et c’est aussi avec elle que j’ai eu mes premières initiations à la poésie. » Plus tard, elle entre dans l’univers de Marie Laberge avec entre autres la trilogie « Le goût du bonheur », dont elle apprécie particulièrement les aspects historiques, tandis que *Quelques adieux* l’a fait littéralement pleurer. « Marie, c’est probablement la seule auteure qui est capable d’aller me chercher jusqu’aux larmes », conclut-elle, consciente de la force émotionnelle des mots.

Les livres contre l’ignorance

L’importance que revêt le livre pour M^{me} Frulla n’est pas à mettre en doute. En 1991, son premier mandat comme ministre de la Culture consiste à exempter les livres de la TVQ. Une chaude bataille qui avait pour slogan « Taxer les livres, c’est imposer l’ignorance », qu’elle mène de front avec les gens du milieu du livre et qu’elle gagne.

C’est ainsi qu’au fil des postes qu’elle occupe, malgré la lecture des dossiers qui entretient notamment sa vie de ministre, elle trouve toujours un moment pour lire autre chose. Lorsqu’elle était en politique, ce sont les biographies qui marquaient ses intérêts, trouvant dans le parcours d’autrui matière à réflexion. Que ce soit celle de M. Bourassa, de M. Parizeau, de M. Landry ou celle de John F. Kennedy, elle en a lu plusieurs. Mais c’est *Une vie* de Simone Veil qui vient la rejoindre, tant par son aspect politique que par l’humanité qu’elle convoque puisque la femme d’État a vécu la Shoah, y perdant son père, sa mère et son frère. Elle parle aussi avec émotion du récit *Ru* de Kim Thúy, qui raconte la traversée de l’auteure et de sa famille comme *boat people* pour finalement atteindre le Canada, leur terre d’accueil.

Notre interviewée ne dédaigne pas non plus les bons polars, ceux de Chrystine Brouillet, par exemple, avec qui elle a coanimé une émission de radio sur la littérature et la nourriture il y a quelques étés de cela. Comme elle vit dans les Cantons-de-l’Est, elle se rend régulièrement à la librairie Lac-Brome de Knowlton, là où Louise Penny, une auteure qu’elle aime aussi lire, organise ses lancements qui sont toujours des événements en soi puisqu’ils attirent un nombre imposant de lecteurs.

Maintenant que Liza Frulla travaille à l’ITHQ, ses lectures sont nécessairement teintées par tout ce qui se rattache à la gastronomie ou à l’agroalimentaire. *Le menu quotidien en Nouvelle-France* d’Hélène-Andrée Bizier et Robert-Lionel Séguin, livre malheureusement épuisé, occupe en ce moment sa table de chevet. Elle savoure, sans jeu de mots, ce document « formidable », pour reprendre son adjectif, tant en raison des images et de la recherche historique que des plats de chefs contemporains qui, par les influences de cette cuisine, ont inventé des mets nouveaux. Quand elle cherche plutôt une lecture



qui n’a pas de référence au travail, Liza Frulla aime être transportée complètement ailleurs. « Quand je lis, je veux qu’on me propulse dans un autre monde », précise-t-elle. C’est ce qui la conduit ces temps-ci à ouvrir les pages du roman *Alabama Song* de Gilles Leroy, qui a d’ailleurs remporté le prix Goncourt en 2007. L’auteur s’inspire de la relation tumultueuse du couple d’écrivains Zelda Sayre et Francis Scott Fitzgerald qui entraînera l’un dans l’alcoolisme et l’autre en internement. Pendant ses moments d’insomnie, elle aime aussi s’offrir le bonheur du livre audio. « C’est comme quand on était petits et qu’on se faisait raconter des histoires », dit-elle. Elle s’apprête à écouter *I’m Your Man : La vie de Leonard Cohen*, écrit par Sylvie Simmons, narré de manière particulièrement réussie par Carole Laure et Thomas Hellman, que l’on peut retrouver sur la plateforme OHdio de Radio-Canada.

Il n’est pas rare qu’elle donne un livre en guise de cadeau, comme un symbole significatif qui possède une portée plus grande que l’objet. Pour souligner le retour en France de son adjointe à l’ITHQ et faire foi de son passage à Montréal, quel meilleur ambassadeur que Michel Tremblay pour déposer dans les bagages d’une amie qui retraverse l’Atlantique ? « Je voulais qu’elle se souvienne du Québec, alors je lui ai offert *Chroniques du Plateau-Mont-Royal* », raconte-t-elle. Langue, culture, histoire de chez nous élevées au rang d’art par l’indéniable talent de conteur de Tremblay ; ce livre peut en effet incarner facilement le rôle de représentant du Québec. Il arrive aussi que ce soit elle qui soit choyée et à qui l’on donne un livre, comme *Zingaro, suite équestre et autres poèmes pour Bartabas* d’André Velter, avec de magnifiques dessins d’Ernest Pignon-Ernest, qui vient enrichir sa passion pour les chevaux. Que nous le donnions ou que nous le recevions, un livre est nécessairement un présent d’exception qui, chaque fois que nous l’ouvrons, nous rappelle l’importance d’une amitié.

Une biographie de Liza Frulla paraîtra sous peu sous le titre *La passionaria*. Celle qui a vécu plusieurs carrières et qui a été témoin et actrice de nombreux événements politiques du pays a accepté l’invitation de l’éditeur sous condition que son livre serve justement de prétexte à relever les avancées et les événements du Québec et non à faire briller la femme publique. C’est ainsi que la journaliste Judith Lussier a refait le parcours de M^{me} Frulla tout en menant en parallèle des interviews auprès de ses proches et recueillant des informations dans les archives qui sont venues compléter les propos de son sujet, vaste et fascinant à souhait. Et si l’on en croit les lectures de Liza Frulla qui témoignent d’un appétit pour mille et une choses, la flamme n’est pas près de s’éteindre. ♦

Les lectures de Liza Frulla

Les malheurs de Sophie
Comtesse de Ségur (Folio)

Les aventures de Tintin
Hergé (Casterman)

Les chambres de bois
Anne Hébert (Points)

Œuvre poétique : 1950-1990
Anne Hébert (Boréal)

La trilogie du bonheur :
Gabrielle (t.1), Adélaïde (t.2),
Florent (t.3)
Marie Laberge (Boréal)

Quelques adieux
Marie Laberge (Québec Amérique)

Ru
Kim Thúy (Libre Expression)

Alabama Song
Gilles Leroy (Folio)

Une vie
Simone Veil (Le Livre de Poche)

I’m Your Man : La vie de Leonard Cohen
Sylvie Simmons (Édito)

Chroniques du Plateau-Mont-Royal
Michel Tremblay (Leméac)

Zingaro, suite équestre
et autres poèmes pour Bartabas
André Velter, dessins d’Ernest Pignon-Ernest
(Gallimard)



Pour comprendre
et soutenir les
apprentissages
émotionnels chez
les 2 à 6 ans.

Tous les jours, l'enfant explore un tourbillon d'émotions, allant des plus heureuses aux plus difficiles. Les apprentissages émotionnels font partie intégrante de sa vie, mais il n'arrive pas encore à bien nommer tout ce que cela lui fait vivre! Il est donc essentiel de l'aider à bien comprendre ce qui se passe dans sa tête, dans son corps et dans son cœur pour l'aider à se développer de manière harmonieuse et pour accroître sa confiance en ses capacités.

SOLÈNE BOURQUE, psychoéducatrice, enseignante
et consultante pédagogique pour Passe-Partout



ENTRE PAREN- THÈSES



POINT DE SUSPENSION:

UNE LIBRAIRIE EN ART ACTUEL

Nouvelle venue au sein de la coopérative des Librairies indépendantes du Québec, la librairie Point de suspension se distingue par son inventaire spécialisé en art actuel. Elle est l'élément complémentaire du dynamique centre Bang de l'Espace Séquence à Chicoutimi, là où artistes et public se rencontrent.

Susie Lévesque, libraire, nous explique les origines et la mission de ce lieu inspirant: « Point de suspension est née d'une volonté de valoriser le travail des artistes qui circulaient au centre d'artistes Espace Virtuel. Les employés de l'époque ont décidé avec l'aval du directeur d'aménager un espace consacré aux publications des créateurs qui fréquentaient l'endroit ainsi qu'aux livres d'artistes. La librairie a pris de plus en plus d'ampleur au fil du temps et différentes publications spécialisées en arts et culture ont été ajoutées à son inventaire. La galerie Séquence et Espace Virtuel se sont intégrés l'un à l'autre en 2013 pour former le centre Bang et la librairie a déménagé en 2015 pour venir s'installer à l'endroit où se trouve actuellement l'Espace Séquence. Point de suspension est maintenant la seule librairie agréée en arts et culture au Québec, et ce, depuis 2015. En ayant pignon sur rue, nous avons une plus grande visibilité et la librairie sert de sas de médiation culturelle pour les visiteurs du centre. Nous croyons que les gens sont peut-être moins intimidés de franchir le seuil d'un centre d'artistes, puisqu'ils se retrouvent dans une librairie en premier lieu, d'où l'importance que le lieu ait une identité à part entière. Cette volonté s'inscrit dans un des mandats du centre Bang qui est de démocratiser l'art, c'est-à-dire de le rendre accessible à tous. »

La librairie possède un inventaire d'un peu plus 3 000 titres, principalement des livres d'artistes, des catalogues d'exposition et des monographies. Et si les artistes visuels prennent évidemment une grande place au sein du centre Bang, certaines résidences sont réservées aux auteurs: « Souvent, les auteurs qui participent aux résidences ont une pratique en arts visuels ou plus performative. Je pourrais donner l'exemple de Mathieu Arsenault qui fut de passage au centre Bang et qui pendant cette période a écrit *Le guide des bars et pubs de Saguenay* publié au Quartanier », explique Susie Lévesque.

POINT DE SUSPENSION

132, RUE RACINE EST
CHICOUTIMI (QUÉBEC) G7H 5B5
TÉLÉPHONE : 418 543-2744, POSTE 104

DANS LA POCHE



1



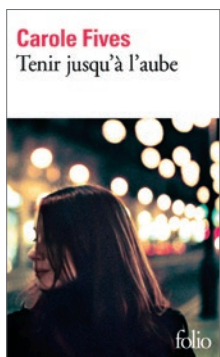
2



3



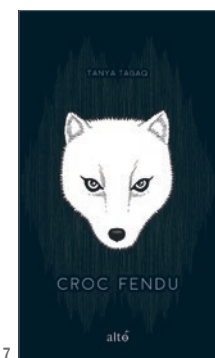
5



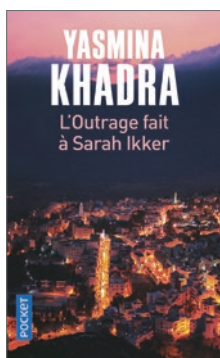
4



6



7



8

1. UNE FORÊT DE LAINE ET D'ACIER / Natsu Miyashita (trad. Mathilde Tamae-Bouhon), Philippe Piquier poche, 243 p., 15,95 \$

Lauréat du Prix des libraires japonais en 2016, ce roman est à la fois un hommage à la poursuite de ses passions et une ode au piano. Avec une grande sensibilité et en usant de la métaphore filée de la forêt, l'auteure nous raconte le cheminement d'un jeune homme qui fut un jour chamboulé à la vue d'un accordeur de piano en action. Il n'en faudra pas plus pour qu'il décide de suivre cette voie. Cette « forêt de laine et d'acier » — c'est la façon dont le protagoniste perçoit et nomme le piano — deviendra alors pour lui à la fois la source de son bonheur, mais aussi celle de ses doutes : car au-delà de son immense talent d'accordeur, il n'est pas musicien. Un roman tissé d'une finesse inouïe qui nous émeut en touchant nos cordes sensibles.

2. LA GOÛTEUSE D'HITLER / Rosella Postorino (trad. Dominique Vittoz), Le Livre de Poche, 382 p., 13,95 \$

Ce roman, qui s'inspire de l'histoire de Margot Wölk, véritable goûteuse d'Hitler, a été couronné de succès et a remporté le prix Campiello en Italie. En 1943, Rosa fait partie des goûteuses d'Hitler, qui craignait qu'on essaie de l'empoisonner. Les neuf autres goûteuses la perçoivent comme une étrangère — comme elle est originaire de Berlin — et la tiennent à l'écart. Elles ont pourtant en commun de risquer leur vie à chaque bouchée et de tenter de survivre. En plus d'être persécutée par ses collègues, Rosa l'est également par les S.S. Avec ce livre, la romancière italienne sort de l'oubli une femme fascinante, au destin hors du commun, tout en abordant en filigrane la guerre, la complexité des liens qui unissent les gens et l'humanité des êtres.

3. WILLIAM ET EVA (T. 1) : À UN FIL DU BONHEUR / Mélanie Calvé, Fides, 350 p., 12,95 \$

Vers les années 1900, dans un village de la région de Salaberry-de-Valleyfield, Eva doit jongler avec un drame qui touche sa famille et qui chamboulera ses aspirations et son destin ainsi que celui de ses proches. Cette jeune femme énergique découvre alors que le bonheur ne tient pas à grand-chose. Puis, abandonnant certains de ses rêves, elle quitte à regret la campagne qu'elle aime tant pour la ville où elle fera la rencontre de William, avec qui elle pourra enfin entrevoir un avenir. La vie, avec ses hauts et ses bas, lui réservera encore des surprises. Les deux autres tomes de cette trilogie historique captivante paraissent également en format poche.

4. TENIR JUSQU'À L'AUBE / Carole Fives, Folio, 192 p., 13,25 \$

Parce qu'être monoparentale est essoufflant. Parce qu'être monoparentale engorge l'esprit. Parce qu'être monoparentale sans famille ni réseau est à la limite du surhumain lorsqu'il faut travailler, faire les allers-retours à pied à la garderie, prendre soin sans relâche de son enfant, pourtant adoré. La protagoniste de Carole Fives est dans cette situation. Pour éviter de craquer, lorsque l'enfant dort, elle sort à quelques mètres à peine de l'appartement. La fois suivante, un peu plus loin, vers le canal... Chaque fois, c'est une bouffée d'air qui lui permet de recommencer sa vie éreintante le lendemain. Avec cette histoire qui fait des allusions nombreuses à *La chèvre de monsieur Séguin* — instillant du coup l'idée qu'un drame surviendra —, Carole Fives signe un texte fort sur ce défi quotidien vécu pourtant par de nombreuses femmes. Une plongée en flèche, une narration précise et sans fioritures, des pensées si bien partagées.

5. MANAM / Rima Elkouri, Boréal, 224 p., 13,95 \$

La journaliste et chroniqueuse à *La Presse* Rima Elkouri fait une incursion du côté de la fiction avec ce premier roman maîtrisé, qui fait œuvre de témoignage et de mémoire. Téta, la grand-mère de Léa, vient de mourir. Léa avait souvent demandé à son aïeule comment sa famille avait survécu à l'indicible, mais cette dernière, pourtant volubile et vive, refusait de parler de ce pan de son histoire. Jadis, presque toute la population de Manam, où Téta vivait avec les siens, a été décimée. Bien qu'elle ait vécu l'horreur, Téta avait choisi la vie. Dans cette fresque familiale bouleversante, Rima Elkouri raconte avec sensibilité et justesse le génocide arménien en mettant en scène une famille meurtrie qui enfouit un lourd et tragique passé.

6. RHAPSODIE DES OUBLIÉS / Sofia Aouine, Le Livre de Poche, 210 p., 13,95 \$

À Barbès, un quartier sinistre de Paris, où règnent la misère et la violence, vit Abad, un adolescent de 13 ans — l'âge de tous les possibles et des premiers émois amoureux — qui aspire à un meilleur avenir que celui des gens qu'il côtoie, englués dans un quotidien étouffant dans lequel ils tentent de survivre. Ayant soif de liberté et d'absolu, il souhaite échapper à ce difficile destin, même si cela implique de contourner les règles. Sous son langage cru, son style désabusé et sa délinquance, Abad s'avère un être sensible. Cette œuvre puissante, un premier roman qui a notamment été récompensé du prix de Flore, dépeint avec un regard acéré les laissés-pour-compte d'un quartier rude et pauvre.

7. CROC FENDU / Tanya Tagaq (trad. Sophie Voillot), Alto, 208 p., 15,95 \$

L'auteure originaire du Nunavut utilise tour à tour la poésie et le récit, offre une hybridité qui donne le ton à l'ensemble du roman qui brise les conventions tant sur le plan de la forme que du fond. À l'instar de sa créatrice, la narratrice de l'histoire est native de ce territoire où « le froid prend tout en otage », ce qui n'empêche pas les rêves de se déployer dans la tête et le cœur de l'adolescente qui éprouve les limites pour par la suite trouver son centre. Dans une sorte de dualité qui traverse tout le livre, Tagaq embrasse la violence et la tendresse, fait resurgir les plus grands mythes au sein même de la réalité la plus prosaïque, et c'est de ces opposés que naît la puissance de son écriture. Armée d'un verbe qui écorche tout sur son passage, elle montre la force et la vulnérabilité qui habitent son personnage, puis pointe la déroute qui affecte son peuple, sans omettre pour autant sa beauté et son indéniable richesse.

8. L'OUTRAGE FAIT À SARAH IKKER / Yasmina Khadra, Pocket, 238 p., 12,95 \$

Le couple Driss et Sarah Ikker file le parfait amour quand un jour, en rentrant chez lui, le mari retrouve sa femme nue et menottée. À partir de cet événement, l'époux voudra venger ce viol et entreprendra de découvrir l'infâme qui lui a causé ce déshonneur qui le rend fou. Il est tellement obsédé par ses recherches qu'il ne voit plus clair et que s'étiole peu à peu la complicité qui l'unissait à Sarah. La ronde des faux-semblants s'agrandit jusqu'au moment où tout semble mener à l'effondrement. Par l'entremise du polar, l'auteur décrit une société marocaine où les mensonges et le jeu des apparences viennent corrompre les relations. D'une écriture alerte et fluide, Khadra enchaîne avec talent les détours tortueux que peut prendre un esprit soumis à l'aliénation.

EN AMOUR

ENTREVUE

Claire Legendre

CLAUDIA RENCONTRE

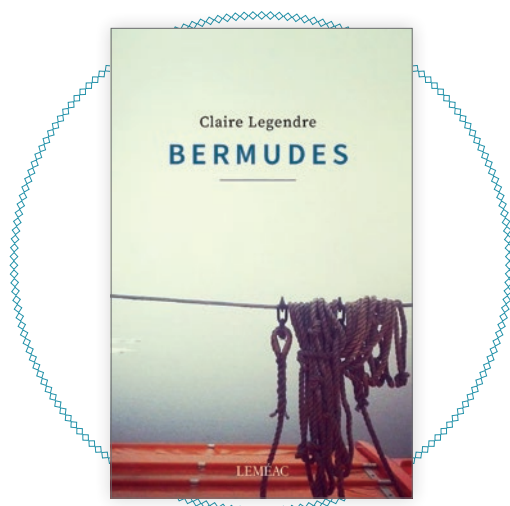


/
Claudia Larochelle est autrice et journaliste spécialisée en culture et société, notamment pour la radio et la télé d'ICI Radio-Canada, pour Avenues.ca et pour *Elle Québec*. On peut la suivre sur Facebook et Twitter (@clolarochelle).
/

COMME AUX

/
C'est le festival des pages cornées dans mon exemplaire de *Bermudes*, septième roman de Claire Legendre. C'est bon signe. Signe qu'il y a des perles de phrases vers lesquelles retourner absolument. Comme le triangle des Bermudes, image forte liée à cette histoire, les mots de l'écrivaine nous aspirent au cœur d'un mystère vibrant. Qui n'a jamais imaginé sa propre disparition ? Je vous souhaite de l'expérimenter. Retenez votre souffle en eaux profondes.

BERMUDES



BERMUDES
Claire Legendre
Leméac
216 p. | 24,95\$

Bien que *Bermudes* s'inscrive dans un triptyque de création multidisciplinaire comprenant un film documentaire (*Bermudes [Nord]*) réalisé en 2019 par Legendre elle-même sur l'île d'Anticosti et dans lequel figurent quelques-uns des personnages de ce roman, ainsi qu'un spectacle créé par la compagnie Système Kangourou présenté à La Chapelle, à Montréal, durant l'hiver 2021, le roman vit très bien sans visionnement au préalable.

Toujours, en filigrane, rôde le fantôme d'une certaine Nicole Franzl, dite Franza, femme de lettres autrichienne. L'héroïne, une écrivaine en résidence au Québec, doit rédiger sa biographie dans le cadre d'une bourse du Conseil des arts et du Goethe Institut. Ayant écrit en langue allemande puis française, et ayant passé au Canada les dix dernières années de sa vie, Franza aurait disparu du bateau sur lequel elle se trouvait... Son corps n'a jamais été retrouvé dans les eaux glacées du Saint-Laurent. Ni ailleurs. Ainsi naquit le mythe auquel s'accroche cette narratrice qui développera quelques points communs avec son sujet, à commencer par des obsessions pour des hommes inaccessibles et aliénants, suffisamment pour mettre en péril l'esprit nerveux, sensible et aérien de celles qui dérivent vers eux, irrésistiblement attirées par leurs chants de sirènes (ou de tritons?). Bien sûr, plusieurs, yeux et mains liés au texte, s'y reconnaîtront... Le livre ne doit-il pas être le complice de souffrances, une sorte d'exutoire qui panse les plaies comme seul l'art sait le faire?

«*En allant la chercher, peut-être que je m'échouerais comme elle sur une de ces côtes, peut-être que je m'y ensevelirais vite, vite avant d'être laide. Peu d'écrivaines survivent à la ménopause. Mais celles qu'on lit pour leur minois de jeunesse à tout jamais indestructible, pour la tragédie de leur disparition, ont la puissance des spectres. Sylvia Plath, Ingeborg Bachmann. Ici c'est Nelly Arcan*», pense la narratrice. Une pensée qui rejoint tout à fait celle de Claire Legendre, elle-même captive de ces mythologies entourant ces pertes tragiques. «J'avoue, je suis fascinée, mais j'ai souvent l'impression qu'on les aime plus pour leur légende. Plus que pour leur littérature, malheureusement. Il y a quelque chose de très complaisant dans la façon dont on nous parle d'elles», estime l'écrivaine qui s'est elle-même un jour exilée d'une terre pour en habiter une nouvelle et se «réinventer», pour reprendre l'expression trop utilisée ces derniers mois, mais si juste dans le contexte.

Venir d'ailleurs

Pour sa part, Claire Legendre, qui publie aussi ses romans en France chez Grasset, a immigré au Québec il y a quelques années quand on lui a offert un de ces rares postes de professeure en création littéraire à l'Université de Montréal. «Quand tu immigrés quelque part, tu es toujours un peu déphasée, tu ne sais jamais vraiment où tu es, tu te demandes toujours comment tu seras reçue. Sur Anticosti, par exemple, j'ai vraiment ressenti ça parce que les gens que j'ai rencontrés sont aussi des immigrés à leur façon, beaucoup d'entre eux ont quitté leur territoire d'origine pour s'y installer», déclare-t-elle.

«*Es-tu heureux?*», demande sa narratrice à Éric, qui a quitté Montréal pour s'établir à Anticosti. «*Je dirais oui, si on fait une moyenne, oui. Lui répond-il. Mais avec ses hauts et ses bas, puis ça reste un combat... Mais tant que l'ancre reste pognée dans le fond, y'a pas trop à craindre. Moi ce que je dis beaucoup, c'est que c'est vrai qu'autour de l'île y a plusieurs épaves puis naufrages, mais au niveau humain, y'a beaucoup de naufragés aussi...*», écrit-elle dans *Bermudes*.

Claire Legendre enseigne la création littéraire. Difficile de ne pas lui avouer qu'au-delà de son héroïne sur les traces de Franza, c'est aussi beaucoup elle que j'apercevais à Anticosti ou à bord du *Bella Desgagnés*, navire ravitailleur de la Basse-Côte-Nord qui fait l'aller-retour chaque semaine entre Rimouski et Blanc-Sablon. «Ce livre n'est pas de l'autofiction, son héroïne ne s'appelle pas Claire Legendre, elle n'enseigne pas à l'UdeM. On est dans ce que [Philippe] Lejeune appellerait "le pacte fantasmatique", c'est-à-dire que oui, il y a des indices qui correspondent à l'idée qu'on se fait de moi, et ça ne me dérange pas qu'on la convoque. En même temps, j'ai moi-même tendance à convoquer l'image de l'écrivain, même dans des livres qui ne sont pas autofictionnels. Je joue un peu avec ça à la limite...», avoue-t-elle.

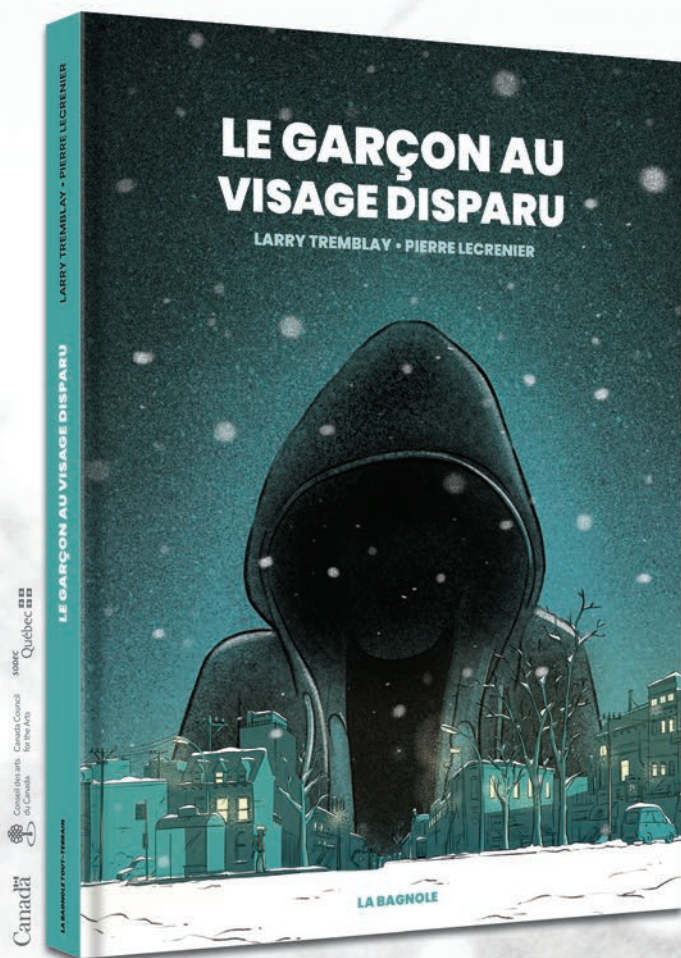
Plus comme un scalpel

En effet, quand on est dans la tête de la biographe héroïne en proie à des réflexions sur l'amour, les relations, les départs, la création, les naufrages, les mystères insolubles comme ces *Bermudes* attisant les manques et les peurs, difficile de ne pas la convoquer, elle, Claire Legendre, avec la franchise intime qu'elle donne à lire depuis ses débuts en littérature, avec son implacable lucidité qui nous secoue et nous désarme, rendant ses romans uniques, dépeçant parfois au scalpel des angoisses que plusieurs reconnaissent. «*Le bateau me promet au moins cela : d'ici un jour ou deux, plus de réseau, plus d'icône verte, plus d'attente, de message, de bip, de photo sur Instagram, de signe de vie d'aucun homme au monde qui me fera l'attendre, d'ici c'est moi qu'on attendra. Parfois, l'angoisse m'etreint le cœur que personne ne s'inquiète*», découvre-t-on en troisième partie du roman.

«Le fait d'avoir sorti ce livre me fait un bien fou, libère-t-elle tout d'un souffle. Il y a un mois, j'étais pétrifiée à l'idée qu'il sorte, de devoir l'assumer publiquement et, aujourd'hui, je suis extrêmement heureuse. J'ai l'impression d'avoir fini un cycle, de m'être débarrassée de beaucoup de mélancolie. Bien sûr, ce n'est pas magique non plus, la littérature; elle reviendra, la mélancolie. J'ai l'impression d'être allée quand même assez loin... Je ne me suis pas économisée. Je ne pourrais pas enseigner à mes étudiants en me préservant. C'est peut-être quelque chose que je leur dois; d'aller loin.» ♦

élène Dorion – Ta mort à moi – Nicole Bros
Baron Marc-André Lévesque – Alain Beaul
chos à la Nuit de la poésie 1970 – Thomas
nglois – **11^e festival** – Marie Darsigny – Ju
uinn – **Québec en toutes lettres** – Dominio
ortier – Les robots font-ils l'amour? – Soph
Bienvenu – **15 au 25 octobre 2020** – Anne
esmeules – Christiane Vadnais – Jonathan
Mireille Gagné – Tania Langlais – Louise
ustra **LA GRANDE TRAVERSÉE POÉTIQUE** Duf
Québec **PROJET INTERNATIONAL** esja
arole David – Suzanne Jacob – Jean-Paul
aoust – Contes de ruelles – Louis Hamelin
ouis-Karl Picard-Siouï – Antoine Charbonn
emers – Jean Désy – Andrée Levesque Si
ens – **Des mots comme des visages** – Cha
agalane – Fanie Demeule – L'invasion poé
le Tinder – Bande dessinée – Mélissa Verre
ecture – Paul Bordeleau – Arts vivants – E
- Pour en finir avec Octobre – Exposition –
Ami.e.s imaginaires **DAVID GOUDREAU** ntr
Gabriel Robichau s po
- Capsules vidéo – Pierre Morency – Magn
'espace urbain – Mélikah Abdelmoumen –
Audrée Wilhelmy – **300 artistes** – Véroniq
Grenier – Éditrices – Mickaël Bergeron –
Sébastien Ricard – Mélodie Vachon Bouch
Jocelyne S... : une pub
- A... de la Nui
Car... – Installations – Michel Ple
Projections – Émilie Turmel – Marie-André
- Roman – Catherine Morency – Anne Pey
nc – **quebecentouteslettres.qc.ca**

LA PREMIÈRE BANDE DESSINÉE DE LARRY TREMBLAY



«Les illustrations de Pierre Lecrenier appuient avec doigté l'émotion des personnages jusqu'à cette finale, prenante, qui laisse le lecteur dans l'espoir.»

Marie Fradette, *Le Devoir*

«Cette version habilement dessinée de la pièce [de théâtre] du même nom émeut et fait réfléchir.»

Marie Allard, *La Presse*

«Un grand texte, et de très grandes illustrations!»

Sophie lit

«L'ambiance de cette BD est inquiétante, et le tout est présenté un peu à la façon d'un film de suspense dont on attend l'issue.»

Les Libraires



LA BAGNOLE
TOUT-TERRAIN



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ET POÉSIE



1



2



3



4

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. BOÎTES D'ALLUMETTES / Martina Chumova,
Le Cheval d'août, 128 p., 19,95 \$

L'hiver, l'humidité qui rentre dans les os, dans les appartements. Ce court roman est comme la croûte qui se forme sur la neige et que l'on peut casser, «comme le dessus d'une crème brûlée»; doux, fragile, mais aussi un peu glacial. On y suit une jeune maman qui, au travers de sa recherche d'appartement à Montréal, se remémore les endroits où elle a vécu, entre la République tchèque, l'Autriche et le Canada. Le jeu des temporalités y est intelligent et berce le lecteur qui accepte de s'y prêter. Les différents univers géographiques sont si bien campés qu'ils nous semblent tous un peu familiers. Le couple imparfait, les propriétaires trop avenants, les lendemains d'insomnie vazeux, le choix du nom de famille de son fils: la protagoniste nous donne à voir une quête de connaissance de soi qui, bien que séparée par boîtes, est complexe et perpétuelle. Ce livre doux, entre fragments, photographies et poésie, a pour le coup une réelle singularité, j'oserais même dire: identité. Un autre petit bijou signé Le Cheval d'août. **ANNE-MARIE DUQUETTE** / Poirier (Trois-Rivières)

2. MISS BIBLIO EN FAIT TROP /
Chantal Brodeur, Québec Amérique,
376 p., 29,95 \$

Miss Biblio, c'est Lucie St-Laurent, une véritable passionnée de lecture. Directrice de la bibliothèque de Blanche-La Neuve et présidente du Mouvement des bibliothèques du Québec, elle est totalement dévouée à la mission de ces institutions culturelles, faisant abstraction du reste. Toutefois, malgré sa détermination, Lucie n'est rien de plus qu'une simple humaine. Piégée dans un tourbillon de travail constant, de course effrénée, d'histoires d'amour et de combines politiques, jusqu'où se rendra Miss Biblio avant de s'effondrer? Chantal Brodeur nous présente une belle bibliothérapie sans lourdeur, en écho à la vie de bien des gens, avec une fin pleine d'espoir. **LAURA BEAUDOIN** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

3. LE LIÈVRE D'AMÉRIQUE / Mireille Gagné,
La Peuplade, 160 p., 21,95 \$

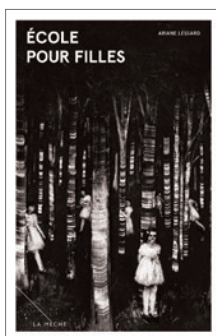
Diane court. Elle court en zigzag, veut performer, au bureau comme sur son vélo stationnaire. Son opération, qui lui permet de dormir moins, mais de courir plus, a cependant des effets secondaires: son poil roussit, ses cauchemars sont envahis de courses-poursuites en forêt. Sa transformation est entrecoupée de souvenirs d'enfance, passée sur une île à arpenter ses berges en compagnie d'Eugène, qui court plus longtemps que le vent. *Le lièvre d'Amérique*, le moins scientifique des romans de science-fiction, est rafraîchissant par son mélange des genres singulier, mais étonnamment équilibré. Dans les allers-retours entre les tours vitrées de Montréal et les collets de l'île, dans la force des amours d'enfance qui bouleversent une vie et la haine compétitive que développent parfois les adultes, ce roman couvre large tout en visant juste. L'autrice renouvelle ni plus ni moins la littérature québécoise dans cette petite plaquette dont on ne fait, avec grand plaisir, qu'une bouchée. **ANNE-MARIE DUQUETTE** / Poirier (Trois-Rivières)

4. NOS FORÊTS INTÉRIEURES / Julie Dugal,
Marchand de feuilles, 400 p., 24,95 \$

Nathalie est une enfant de la forêt Rouge, où les histoires de sorcières et d'oiseaux-fantômes côtoient les visites au dépanneur du coin et les méchouis en famille. Devenue une femme de la ville, elle est désormais engluée dans un quotidien fade, alcoolisé et dénué de toute magie, de toute liberté. Prisonnière de l'éternel métro, boulot, dodo, elle s'abandonnera peu à peu au maelström de souvenirs aux arômes de guimauves grillées et de bleuets sauvages. Cet appel de la forêt se fera sentir jusque dans ses tripes et marquera un point de non-retour dans son existence... Avec *Nos forêts intérieures*, Julie Dugal signe un premier roman magistral et envoûtant! Un récit qui nous invite à sortir des sentiers battus, pour nous reconnecter à l'essentiel. **CASSANDRE SIOUI** / Hannenorak (Wendake)



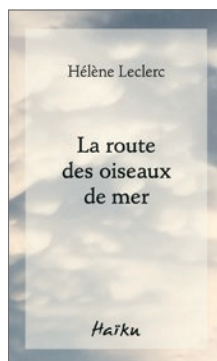
5



6



7



8

5. BURGUNDY / Mélanie Michaud, La Mèche, 198 p., 22,95 \$

Dans les années 80, la frondeuse petite Mélanie grandit dans la Petite-Bourgogne pré-gentrification, entre une mère éteinte et dépressive et un père aspirant motard qui distribue généreusement insultes et claques. La violence et la pauvreté financière et intellectuelle sont omniprésentes, tant à la maison que dans la rue. Heureusement, Mélanie peut trouver refuge chez sa grand-mère adorée qui habite tout près ou dans son imaginaire débordant. Bien qu'elle aspire à mieux et rêve de s'extirper de ce milieu étouffant et machiste, elle découvrira qu'il n'est pas si facile de se détacher de ses origines et de la honte qui y est rattachée. Dans ce premier roman doux-amer très réussi, on découvre une nouvelle voix rafraîchissante et pleine d'humour. L'écriture de Michaud sait créer des images fortes, oscillant d'habile façon entre rire et colère, dureté et tendresse. **JOSÉE LABERGE** / La Liberté (Québec)

6. ÉCOLE POUR FILLES / Ariane Lessard, La Mèche, 136 p., 19,95 \$

Ariane Lessard montre à nouveau dans *École pour filles* ses qualités de romancière et la facilité avec laquelle elle réussit à nous plonger dans une ambiance, voire une bulle littéraire. À l'instar de *Feue*, son précédent roman, *École pour filles* est construit tout en points de vue et en oscillations de styles. Au gré d'une plume aussi riche que vive, on est emmené dans un pensionnat pour filles au milieu de la forêt pour côtoyer ces adolescentes dans leur intimité et leurs secrets. Cette œuvre chorale aux accents de récit gothique, dont on admire la multiplicité des formes, aborde aussi une grande diversité de thèmes, le tout soutenu par une forte voix féministe. Un incontournable de la rentrée littéraire québécoise. **BENOÎT VANBESELAERE** / Pantoute (Québec)

7. LE SOMMEIL DES LOUTRES / Marie-Christine Chartier, Hurtubise, 200 p., 21,95 \$

Jake est un jeune acteur déchu, torturé par ses abus. Son travail de plongeur le distrait de ses démons, mais il sait qu'il devra les affronter tôt ou tard. Émilie étudie pour être médecin. Elle est motivée, mais son enthousiasme est freiné net quand son copain la laisse. Le courant est loin de passer entre Jake et Émilie alors qu'ils sont obligés de se côtoyer à la pizzeria où ils travaillent tous les deux. Toutefois, au fil de leurs discussions, ils parviendront à se comprendre. Depuis son tout premier roman, Marie-Christine Chartier a su gagner le cœur de nombreux lecteurs par sa sensibilité à décrire les moments difficiles. Dans *Le sommeil des loutres*, on retrouve sa plume lumineuse et toute la douceur nécessaire à panser n'importe quelle blessure du cœur. Un roman qui fait vraiment du bien! **CHRISTINE PICARD** / L'Option (La Pocatière)

8. LA ROUTE DES OISEAUX DE MER / Hélène Leclerc, Éditions David, 96 p., 14,95 \$

Fascinée par cette route invisible où voyagent les oiseaux de mer, Hélène Leclerc nous propose cette fois-ci des haïkus inspirés de ses séjours dans le Bas-Saint-Laurent, près du fleuve. Elle évoque quelques-unes de ses rencontres, entre autres celle d'un poème trouvé dans les nuages, ou encore celle d'une rivière qui éparpille des morceaux de lune. Certains passages, plus intimistes, racontent des instants de vie amoureuse et d'amitié. Les arbres aussi semblent avoir pris racine dans l'œuvre de l'autrice, comme ce grand pin chargé de neige qui éclaire la nuit. Avec ce cinquième recueil, la poète de Drummondville démontre une fois de plus que la nature est une source intarissable de lumière. **JIMMY POIRIER** / L'Option (La Pocatière)



La coopérative financière
des **entreprises collectives**
et des **citoyens engagés**
pour une économie sociale
et durable

caissesolidaire.coop
1 877 647-1529

CAISSE.
D'ÉCONOMIE.
SOLIDAIRE.



Rose-Aimée Automne T. Morin dans l'univers de Kim Thúy

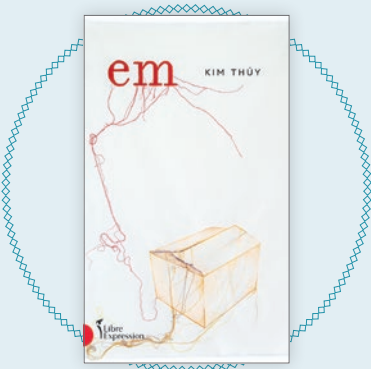
TEXTE ET PHOTOS DE
ROSE-AIMÉE AUTOMNE T. MORIN

Une colère d'adulte

© Carl Lessard



La dernière fois que j'ai sonné à la porte de Kim, j'avais un sac de chips dans une main et mes petites culottes dans l'autre. Elle avait demandé à tous ses convives d'apporter croustilles et dessous. En entrant, on devait déposer nos bobettes dans un grand bac. Elle les pigerait éventuellement une à une pour qu'on en devine les propriétaires. Un jeu brise-glace ! Les chips, elles, on les mangerait...



EM

Kim Thúy

Libre Expression

Avec ce nouveau roman attendu, Kim Thúy nous charme encore avec sa façon unique de figurer les phrases, avec finesse et délicatesse. Dans *Em*, un récit beau et tragique à la fois, elle s'attarde à l'opération *Babylift*, une mission qui a consisté à évacuer des milliers d'orphelins de Saïgon en 1975, tout en nous révélant le destin de plusieurs personnages qui s'entrecroisent et en abordant plusieurs autres sujets comme l'industrie du vernis à ongles et les plantations de caoutchouc. [AM]
En librairie le 4 novembre

Cette fois, je n'ai qu'un carnet et un crayon en poche. Une autre forme d'intimité.

Kim m'entraîne dans sa cour. Le soleil vient à peine de se lever, il fait froid. Est-ce que je préfère m'asseoir sur la trampoline ou sur la table à pique-nique ? Elle dépose une couverture sur mes épaules et me tend un bol de cerises de terre tandis que je prends place à table (plate de même). Ses traits sont tirés. Elle a très peu dormi, cette nuit. En fait, elle a retravaillé un paragraphe jusqu'à 3h30 avant de se lever à l'aurore pour accorder une entrevue au sujet des Journées de la paix, dont elle est ambassadrice.

— Mais il n'est pas terminé, ton livre, Kim ?

— Tu sais comment c'est... Il ne sera pas fini tant qu'on ne me l'arrachera pas des mains.

Elle en a fait baver à son équipe, avec celui-là. Il y a une semaine, en relisant l'œuvre éditée, révisée et prête à être imprimée, Kim a jugé qu'elle « radotait comme une vieille dame ». Elle a entrepris de couper 10 000 mots sur 30 000. Le problème, selon elle, c'est qu'elle essayait de jouer à la « vraie autrice ». D'avoir une narratrice omnisciente, d'intégrer des dialogues...

— J'étais quétaine, je te le jure ! Avec du recul, c'était mauvais. Alors, à 4 h du matin, j'ai écrit à tout le monde en promettant une nouvelle version d'ici le lendemain.

— Tu te sentais comment ?

— Comme si je montais l'Everest en courant.

Cette semaine-là, elle enregistrait plusieurs épisodes de *La table de Kim*, série dans laquelle elle réunit plusieurs convives autour d'un même repas pour discuter de divers thèmes. Elle ne disposait donc que de vingt-quatre heures pour réécrire *Em*. J'en aurais perdu mes moyens, mais Kim, elle, jubilait. Elle touchait au bonheur de faire mieux, m'explique-t-elle. Plus encore : elle carburait à l'idée qu'il s'agissait peut-être de sa dernière chance. De son ultime livre.

Kim tente de se justifier devant mon regard moqueur.

— C'est vrai ! Pour l'instant, j'ai l'impression d'avoir tout dit. Je ne vois pas pourquoi j'en écrirais un autre. Je répète toujours la même recette, non ? En même temps, mes artistes préférés le font aussi. Marguerite Duras radote un peu, quand même.

— ...

— OK, j'ai peut-être encore des choses à dire, mais je me demande si je suis toujours pertinente, bon !

Je ris, incrédule. Kim sera éternellement intéressante et je gage mon REER que son manuscrit était meilleur que 95 % de ceux reçus par sa maison d'édition. J'admire toutefois sa rigueur. Son imperméabilité aux sirènes de la paresse.

Ses yeux dévient. Je me retourne et j'aperçois la mère de Kim qui s'avance vers nous. Elle remplit son arrosoir, souriante. Paisible. Je la salue et j'en profite pour complimenter son travail. Le lieu est magnifique, vraiment. Kim me raconte qu'il est chargé d'une nouvelle signification, depuis le tournage de la deuxième saison de *La table de Kim*. Joséphine Bacon a spontanément récité un poème au milieu du jardin, l'autre jour, dans le cadre de l'émission. Marie-Josée Lord y a quant à elle entonné un *negro-spiritual*, bouleversant du même coup l'hôtesse et ses invités.



Rose-Aimée Automne T. Morin
a signé le roman *Il préférerait*
les brûler et l'essai *Ton absence*
m'appartient. Elle est également
animatrice et chroniqueuse
dans différentes émissions sur
le Web, à la télé et à la radio.
C'est la première fois qu'elle
mangeait des cerises de terre
en les trouvant bonnes pour vrai.



— Depuis leur passage, quelque chose s'est développé ici. Une grâce, peut-être. Tu vas me trouver folle, mais je vois maintenant l'âme de mes arbres et j'entends la voix de mon jardin.

— Non, je comprends ce que tu veux dire. Il m'arrive la même chose quand je microdose du *mush*...

Kim remarque que je frissonne. Elle me propose de déplacer la table au soleil, lui qui commence timidement à poindre. On s'exécute. C'est mieux, merci. Elle me demande comment je vais, les yeux plantés dans les miens. Généreuse, tendre, maternelle. Je lui raconte mon confinement, mes amours et ma fatigue de militante. Entre la pandémie et les vagues de dénonciations, ça a été un gros été, on ne va pas se le cacher.

Ce n'est pas la première fois qu'on parle d'engagement, Kim et moi. Si j'ai la chance de bénéficier de son affection, je pense que c'est parce qu'elle envie parfois ma grande gueule. Mon penchant pour l'indignation et ma facilité à la nommer. D'ailleurs, j'ai l'impression qu'un changement vient de s'opérer de son côté...

Em, le nouveau roman de Kim, porte sur le *Babylift* — une initiative américaine permettant l'évacuation de 3 000 enfants basés à Saïgon. La guerre du Vietnam tirait à sa fin et les orphelins pourraient ainsi être adoptés un peu partout dans le monde, trouvant en théorie une vie bien meilleure que celle qui leur était promise. Un sauvetage qui, sous des airs charitables, cachait toutefois une opération de relations publiques... Kim aurait-elle écrit un livre engagé ?

— C'est étonnamment le cas... Mais je te l'ai souvent dit, je suis moins bonne que toi pour me tenir debout.

— T'as pas rapport...

— Je n'ai pas été élevée comme ça, moi ! On m'a appris à contourner les obstacles plutôt qu'à les affronter. À 50 ans, j'ai décidé que c'en était assez et qu'il était temps de prendre

position. Dans ce livre, j'ose donc explorer les enjeux politiques derrière le *Babylift*. En faisant de la recherche, j'ai compris que l'histoire que je me racontais n'était pas la bonne et j'ai ressenti énormément de colère. Je m'en voulais d'avoir pris pour du *cash* tout ce qu'on m'avait dit. Pendant 50 ans, j'ai cru qu'on avait sauvé 3 000 enfants pour les empêcher de souffrir. Ah, comme l'Amérique était grande ! Mais la vérité, c'est que l'opération *Babylift* visait à créer une belle image pour l'administration Ford. Les Américains s'apprêtaient à se retirer du Vietnam. Bientôt, on découvrirait des faits peu flatteurs à leur égard, alors il fallait envoyer un message positif. On devait faire un geste qui marquerait les esprits ! C'est d'ailleurs pourquoi on a évacué les orphelins à bord d'avions militaires plutôt que d'engins commerciaux. C'était tout réfléchi, il s'agissait d'une séance photo pour redorer l'image d'un gouvernement...

En écrivant *Em*, Kim est tombée dans un vortex historique dont elle n'est toujours pas sortie. Enflammée, elle se lance dans un monologue au cours duquel elle lèvera souvent les bras au ciel avant de taper ses poings sur la table. Je ne me souviens pas de l'avoir déjà vue comme ça. Sans reprendre son souffle, elle me parle des diasporas chinoise et indienne, des plantations de caoutchouc, de la guerre franco-allemande, de la création du latex, de l'utilisation de préservatifs par les soldats, de viols, des sardines en boîte produites en France que les Vietnamiens s'arrachent alors que les sardines fraîches sont légion chez eux. Elle me raconte en rafale le colonialisme dans ce qu'il a de plus violent comme de plus insidieux.

Une pause.
 Son visage crispé.

— Je me suis trouvée niaiseuse de ne pas connaître les dessous politiques et économiques qui se cachent derrière mes réflexes... Pourquoi je n'ai pas cherché à comprendre tout ça avant ?

— Parce qu'on grandit sous l'emprise de systèmes qui teintent notre vision des choses. C'est normal, je pense...

— Probablement, mais le choc est immense. J'ai tellement pleuré en écrivant *Em* que je me réveillais les yeux enflés et les poumons noyés. Puis est arrivé Black Lives Matter, une deuxième prise de conscience...

C'est Justin, son fils, qui a entraîné Kim dans le mouvement. Il tenait à manifester après l'assassinat de George Floyd. Or Kim avait des réserves étant donné les consignes sanitaires à respecter. Justin lui a alors détaillé les sources de sa colère. Il lui a expliqué sa compréhension du racisme et Kim en a été bouleversée. Elle a découvert l'injustice au-delà des évidences, celle qui se cache jusque dans certaines lois. En s'intéressant à la Constitution, l'ancienne juriste a été soufflée. Elle a réalisé qu'elle était « ignorante », au fond.

— Là encore, j'ai mis 50 ans avant de me questionner. J'ai été protégée du racisme, je ne l'ai pas connu ! Je savais qu'il existait, mais j'ignorais qu'il était ancré si profondément dans notre société, voire dans nos droits. Non seulement j'ai encouragé Justin à protester, mais j'y suis allée aussi. Seule. Ma première manifestation à vie, tu imagines ? J'avais besoin d'y participer pour faire la paix avec moi-même.

— Et ça a fonctionné ?

— Je le pense. Je ne veux pas perdre foi en l'humanité. J'ai envie de continuer à croire en moi, comme en nous. Quand je réfléchis à la guerre, je réalise que l'humain est fou. On est très raisonnables de se doter de structures légales et sociales pour nous garder de notre folie, au fond... J'aimerais arriver à convaincre les gens qu'on est capables d'être plus forts que nos réflexes.



Les publications de Kim Thúy

Ru
Libre Expression

À toi
Coécrit avec Pascal Janovjak
Libre Expression

Mãn
Libre Expression

Vi
Libre Expression

Le secret des Vietnamiennes
Trécarré

Le poisson et l'oiseau
Illustré par Rogé
La Bagnole

Em
Libre Expression

Les réflexes, on y revient. On est tous mus par des biais — certains moins conscients que d’autres. Comment les identifier, maintenant? Les comprendre, voire s’en défaire? La question est importante, mais dense. Le travail entrepris par Kim le prouve.

Pour *Em*, elle s’est permis de plonger dans la complexité de l’humain. Dans ses contradictions, ses violences et son envie de faire le bien sans pouvoir vraiment s’empêcher de faire du mal. Elle a cherché à explorer la très fine ligne entre l’ombre et la lumière. Un travail de funambule.

D’ailleurs, Kim me révèle qu’une phrase en particulier lui a donné du fil à retordre, lors de l’écriture. « La trahison est dans l’héroïsme. » Elle a dû s’obstiner avec son editrice. Oui, c’est bien ce qu’elle voulait dire, et non, ça ne posait pas de problème de sens... Dans un même geste, on trouve à la fois la trahison et l’héroïsme. Le bien émerge du mal. Le gouvernement américain a offert une deuxième vie à 3 000 enfants subissant la guerre. Héroïque. Du même coup, il les a déracinés de leur terre au nom d’une opération de relations publiques. Traître.

Et nul besoin d’être cerné d’obus pour connaître cette dichotomie. Elle se trouve jusque dans la monotonie de notre quotidien, dans nos actes d’amour comme dans nos révoltes. Notre simple existence en blesse certains. Qu’est-ce qu’on fait avec ça?

— Ce livre-là m’a apporté beaucoup, personnellement. Je suis devenue une adulte avec lui.

— Je vois ça... Une adulte dont la colère justifie l’engagement. C’est beau, non?

La discussion dérive ensuite vers des sujets trop intimes pour être rapportés ici. Le soleil de midi se fait réconfortant, je retire la couverte de mes épaules. Les cerises de terre ont disparu et mon carnet est refermé depuis un bon moment quand je me lève pour retourner vers Montréal. Le travail, le vrai, m’appelle.

Kim me demande d’attendre. Elle a des cadeaux pour moi.

Elle court vers son sous-sol et en remonte les bras chargés. Un vase japonais, de magnifiques cadres de bois et deux coussins « pour le sexe tantrique ». Les restants d’inventaire d’une de ses anciennes vies. Des petits objets précieux qui ramassent la poussière. Aussi bien qu’ils servent à quelqu’un.

Elle dépose le tout dans ma voiture, veillant à ce que le vase, fragile, puisse survivre au trajet. Je la remercie pour tout. On se souffle des becs par la fenêtre, puis elle s’éloigne.

Tandis que j’entre mon adresse dans le GPS, je l’aperçois qui revient au pas de course. Elle ouvre la porte du côté passager et me tend une rose.

— Il faut que tu sentes ça! On dirait que ça ne se peut pas, une odeur si douce...

Oh, Kim. ♦

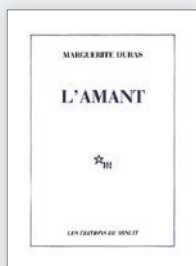
LES TROIS LIVRES QUI ONT MARQUÉ...

**Sarah-Maude
Beauchesne**

© Kelly Jacob



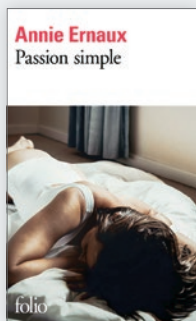
Sarah-Maude Beauchesne a fait son entrée dans le milieu littéraire avec sa trilogie entamée par Cœur de slush. Depuis, sa carrière explose! Elle a notamment coscénarisé les populaires émissions pour adolescents Le chalet et L'académie, et son blogue Les fouchettes a été adapté en websérie. Elle publie cette saison chez Hurtubise le meilleur de ses billets dans un recueil du même nom, qui met en scène une jeune femme qui expérimente l'amour, la sexualité, la jalousie et la solitude, à la manière d'un journal intime livré au lecteur: impudique, authentique, fracassant d'émotions. Ci-dessous, Sarah-Maude Beauchesne nous dévoile les trois livres qui ont forgé l'écrivaine qu'elle est.



L'AMANT

Marguerite Duras (Minuit)

Pour sa liberté dans la langue et surtout dans la sensualité, pour son souci du détail, pour la femme et l'écrivaine révolutionnaire qu'elle est. Pour son romantisme qui me marquera à jamais. Un genre qui, d'après moi, a préparé le terrain pour tous ces *coming of age* empreints de premières fois, de naïveté, de doute et de désir.



PASSION SIMPLE

Annie Ernaux (Folio)

Pour sa simplicité, pour cet amour fou, incontrôlable, raconté avec minutie, détails. Pour cette histoire d'attente éternelle, d'ennui, de désir brûlant, de perte de contrôle, de folie enivrante. Pour ses images vraies, pas compliquées, tellement évocatrices. Ce livre a marqué ma vie d'amoureuse, de femme, d'autrice.



LE DIABLE S'HABILLE EN PRADA

Lauren Weisberger (Pocket)

Un livre, adolescente, que j'ai lu plusieurs fois. J'ai trippé sur les personnages féminins forts, acharnés, passionnés. Et je n'en pouvais plus de m'imaginer toute cette couture emblématique passer entre les mains de ces femmes. Un livre qui pourrait sembler futile en raison de son propos et de sa réputation, mais qui a forgé la *storyteller* que je suis.

collection
**je lis
seul.e**

Le premier
livre qu'on lit,
on ne l'oublie
jamais.

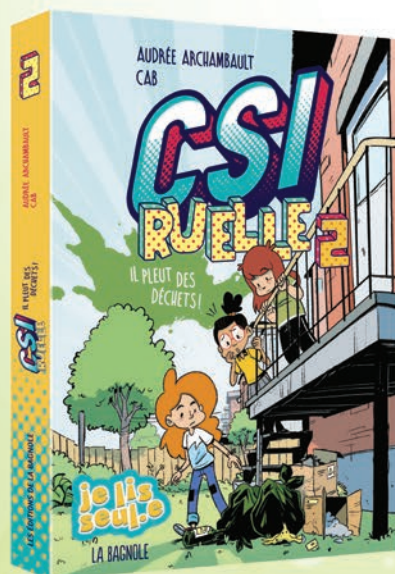


« Il y a tellement de rebondissements ! »

Christine Brouillet, *Salut Bonjour*

« De quoi donner le goût lire à
n'importe quel enfant. »

Les mille et une pages



« Un coup de cœur. »

Au boulevard du livre

« Audrée Archambault se révèle de plus en plus
comme une experte du livre d'enquête ! »

Anne-Marie Lobbe, *Le Journal de Montréal*



Canada

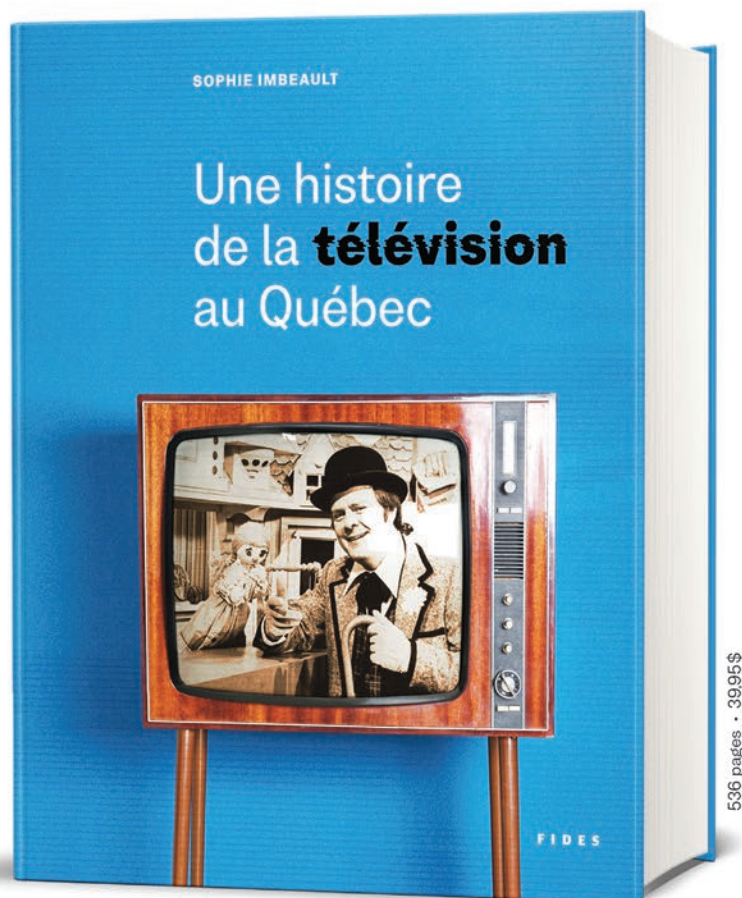
Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

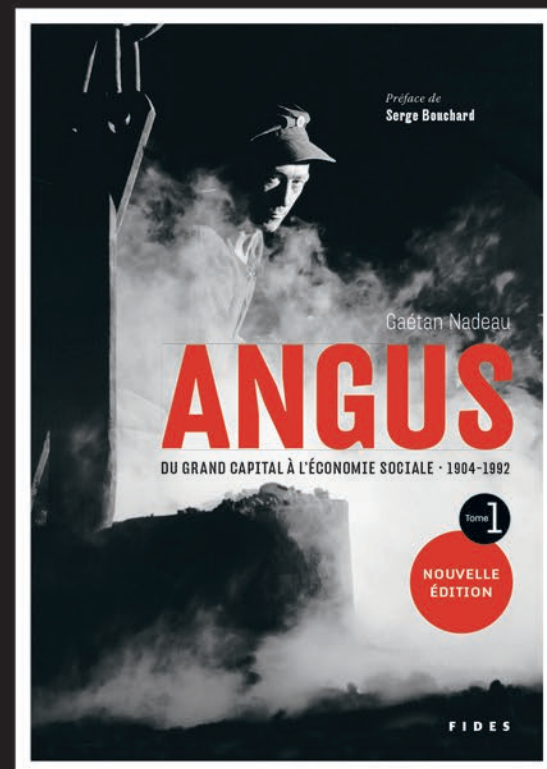
5000C
Québec



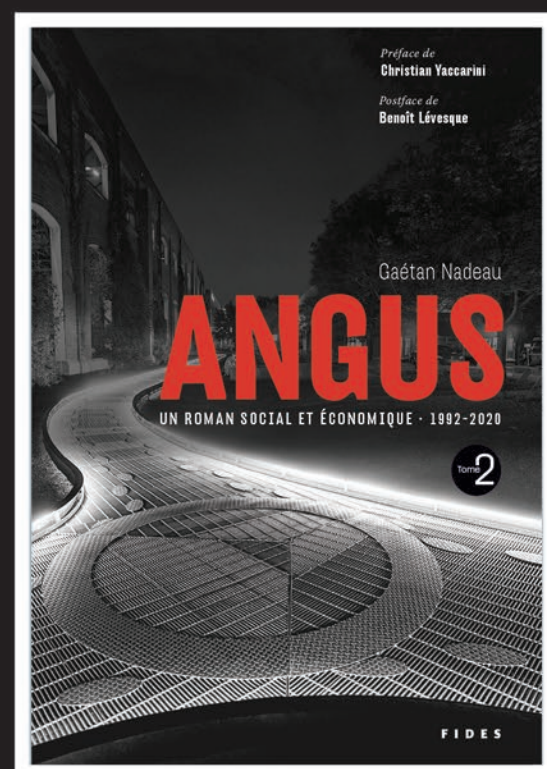
Souvenirs et émotions



Vous êtes conviés à ce tour d'horizon de l'histoire de la télévision québécoise : réplique fameuse d'un personnage, image fugace d'un costume, geste caractéristique d'une animatrice, légendaire match sportif ou scène mythique d'un téléroman. Vous découvrirez dans ce livre à quel point le petit écran est présent dans notre quotidien.

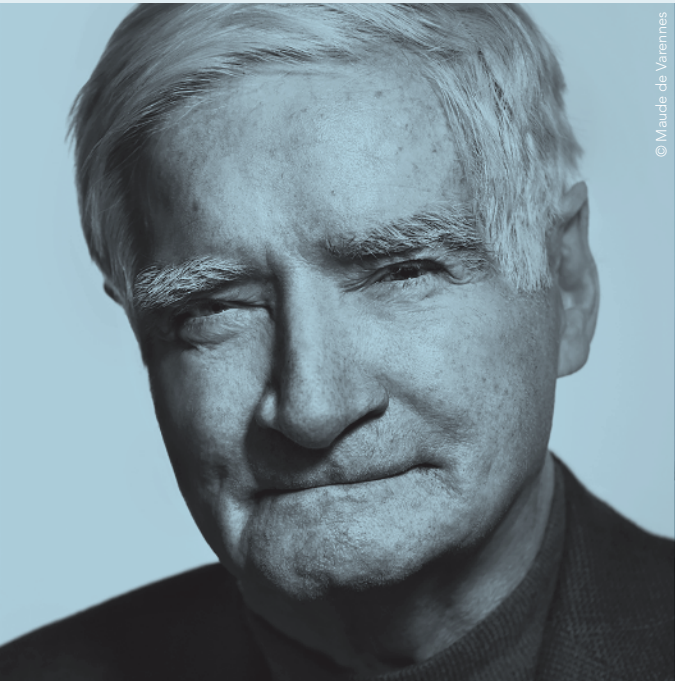


Rêver un quartier ... une ville



Ces auteurs qui tiennent la route

Gilles Archambault



© Maudé de Varennes



À une époque où tout un chacun est la plupart du temps porté à se mettre en scène, en valeur ou en selle, il est parfois bon de faire un pas de côté pour laisser passer la parade. Fort de plus d'un demi-siècle de présence littéraire, Gilles Archambault a vu beaucoup d'encre couler sur les plumes, les siennes comme celles des autres drôles d'oiseaux que sont les écrivains.

PAR PHILIPPE FORTIN, DE LA LIBRAIRIE MARIE-LAURA (JONQUIÈRE)



Celui qui avait déjà la trentaine avancée au moment de la crise d'Octobre a fourbi ses premières armes littéraires en 1963, un an avant que les Beatles ne cassent la baraque de ce côté-ci de la grande flaque. Ce premier roman, *Une suprême discrétion*, publié au Cercle du livre de France dans la collection «Nouvelle-France» (ça ne s'invente pas), n'avait à l'époque pas fait beaucoup de bruit, à l'image de celui qui l'avait écrit. N'empêche, une naissance est une naissance, et l'absence d'olifant lors de celle de notre homme ne l'a pas empêché de publier peu après *La vie à trois* (1965), chronique conjugale où un père déçu de l'échec de son ménage accumule une rancœur de pleutre tout en n'en pensant pas moins.

On retrouve Archambault quelques années plus tard avec *Le tendre matin* (1969). Le monde a bien changé, mais pas lui. Cela se confirme dans le choix d'une approche stylistique qui, encore aujourd'hui, le caractérise : une ironie complice, empreinte d'une tendresse d'où ressort un sens de la fraternité qui transcende la trivialité de l'anecdote pour atteindre l'universel. *Parlons de moi*, en 1970, achève clairement d'annoncer ses couleurs : sa littérature sera intimiste ou ne sera pas. Au fil des ans, les titres qui se

succèdent parlent d'eux-mêmes. De *La fleur aux dents* à *La fuite immobile* et en passant par le recueil *Enfances lointaines*, l'art et la manière Archambault se forgent et s'affinent.

Un tournant s'opère avec la parution des *Pins parasols* (1976), où fait irruption la figure de la mort, qui occupera par la suite une place importante dans l'œuvre comme moteur de réflexion, d'angoisse ou de lyrisme et dont le meilleur exemple est peut-être *Un après-midi de septembre* (1993), premier récit du corpus, où l'homme évoque avec une rare justesse les regrets d'un fils par rapport à sa mère décédée.

À la manière d'un Jean-Paul Dubois cumulant différents avatars portant tous le prénom Paul, Archambault met régulièrement en scène dans ses romans des personnages vieillissants, souvent écrivains, aux amours malheureuses ou compliquées, prisonniers du fortuit, dépassés par la vie elle-même, sinon par les événements. Du Martin des *Choses d'un jour* (1991) au Mathieu des *Maladresses du cœur* (1998), en passant par le Jacques de *Courir à sa perte* (2000) au Marcel des *Rives prochaines* (2007) et jusqu'au Gilles fictif de *Doux dément* (2015), c'est toute une tectonique du soi

qui s'amoncelle aux pieds du romancier dont l'œuvre, sans être à proprement parler autobiographique ni même autofictionnelle, explore ses propres contingences par le truchement de bessons aux incarnations variées, mais d'une étonnante constance. Ses deux derniers livres, *Tu écouteras ta mémoire* (2019) et *Sourire en coin* (2020), plus près de l'homme de par leur qualification de récit, nimbent toutefois d'une lumière nouvelle le front de l'auteur ceint d'une gloire frileuse.

Ce qui émeut tant, à la lecture de l'un ou l'autre des livres de Gilles Archambault, c'est d'abord l'humilité derrière le geste littéraire, la révélatrice pudeur, le nécessaire abandon. La prose d'une stratégie simplicité se déploie doucement, juste et franche, réservée mais complice, épurée mais ample. L'écriture n'a de cesse d'être au plus près de ce qu'elle exprime, évitant soigneusement tout effet de toge, lapin sorti d'un chapeau ou pathos avilissant. Ses livres, intimes sans tomber dans l'indiscrétion, personnels sans doute et néanmoins pertinents, se tiennent, sont intéressants, nous amusent ou nous pénètrent, distillant au final ce que tout le monde cherche et espère en ouvrant un livre : une forme de paix. ♦

Les éditions
Hurtubise

60 ANS ET TOUJOURS INDÉPENDANTES

Alexandrine et
Arnaud Foulon

© Andrienne Gauthier

LEUR PLUS GRANDE RÉUSSITE

« Celle qui est la plus flagrante : publier encore des livres, être encore en activité et être indépendants depuis 60 ans. »

— Arnaud Foulon, vice-président

LE PREMIER LIVRE PUBLIÉ

L'essai *Convergences*, de Jean Le Moyne, qui a d'ailleurs reçu le Prix du Gouverneur général. Une belle entrée en scène pour un nouvel éditeur !

/

Les éditions Hurtubise célèbrent cette année 60 ans d'existence. Six décennies au cours desquelles elles ont brassé des idées, contribué à l'éducation et édité des plumes qui ont su trouver refuge dans bien des demeures. Regard sur le chemin parcouru.

◇◇

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇

Si 1960 marque le début de la Révolution tranquille au Québec, elle marque également l'arrivée des éditions HMH dans le paysage littéraire. C'est dans cette effervescence du milieu culturel, dans cette affirmation de soi d'un peuple qui embrassait alors ses libertés, que Claude Hurtubise, d'abord en partenariat avec les maisons d'édition françaises Mama et Hatier, se lance dans la grande aventure. C'est sous leurs initiales réunies — HMH — que la maison fait ses premiers pas.

On souligne la vision avant-gardiste de Claude Hurtubise pour son époque, son flair remarquable. Dès ses premières années, la maison publie *Le torrent* d'Anne Hébert et les *Contes* de Jacques Ferron : des œuvres, toujours éditées à cette adresse, qui sont lues et relues, dans les collèges comme dans les maisonnettes. Monsieur Hurtubise donne ainsi un souffle à la littérature québécoise et canadienne-française, publiant également Roger Lemelin, Yves Thériault et Gabrielle Roy, pour ne nommer que quelques auteurs.

Mais au-delà de la fiction, HMH se lance rapidement dans les sciences sociales et humaines, publiant les plus grands intellectuels de l'époque, parmi lesquels Gilles Marcotte, Fernand Dumont, Pierre Elliott Trudeau et Pierre Vadeboncoeur. En 1968 est publié *Introduction à la sociologie générale* de Guy Rocher, un ouvrage traduit en dix langues, encore disponible et toujours étudié de nos jours. C'est dans les années 70 qu'est lancée la collection « Les Cahiers du Québec », dont Robert Lahaise est à la barre, et qui fait la part belle à l'histoire, la littérature, la politique, les arts, la géographie et même la criminologie et l'ethnologie. Cinq décennies plus tard, on y dénombre 169 titres — un apport important au développement du patrimoine intellectuel québécois. C'est d'ailleurs au cours de cette décennie que Claude Hurtubise laisse place à Hervé Foulon, lequel rachète l'entreprise en 1979.

L'ERREUR QU'ILS NE RÉPÉTERONT PAS

« Ce n'est pas tant une erreur qu'un regret : avoir abandonné une grande partie de l'édition du manuel scolaire, même si la décision était sage à l'époque. Je trouve dommage que ce marché soit contrôlé par seulement trois maisons d'édition au Québec. »
— Arnaud Foulon, vice-président

CRÉATION DE BQ

La maison d'édition Bibliothèque québécoise, connue sous le nom de BQ, a été mise sur pied par Hurtubise en 1988, en association avec Fides et Leméac. L'objectif ? Assurer une meilleure diffusion du fonds littéraire et des classiques de la littérature québécoise.

LES ANNÉES 80 ET LE SECTEUR JEUNESSE

Les années 80 sont marquées par les premiers succès en littérature jeunesse, avec *Les Papinachois*, des contes amérindiens signés Michel Noël, puis avec *Les parallèles célestes* de Denis Côté et *Gadavre au sous-sol* de Norah McClintock.



Claude Hurtubise

PLACE AUX FEMMES

Le directeur littéraire d'Hurtubise, André Gagnon, travaille avec une équipe bien féminine, dont toutes les éditrices — elles sont cinq — sont des femmes !

Les succès d'aujourd'hui

C'est autour des années 1995 qu'Hurtubise se tourne activement vers l'achat de droits. Arnaud Foulon, fils d'Hervé Foulon, fait son entrée dans l'entreprise en 1997 et est notamment un élément clé du succès obtenu. L'une des collections phare qui résulte d'un achat de droits est «30 secondes», une collection qui, dans un design graphique recherché, explore des sujets variés à la vitesse de l'éclair sans délaisser la profondeur de pensée.

En 2003, Alexandrine Foulon, fille d'Hervé et sœur d'Arnaud Foulon (devenu vice-président aux opérations et à l'édition), joint l'équipe des communications. Actuellement vice-présidente ventes et marketing, elle dirige l'équipe commerciale et celle des communications, de même que la distribution.

Côté littérature, Hurtubise défend avec vigueur ses parts de marché, avec des auteurs tels Louise Portal, Jean-Pierre Charland, Sarah-Maude Beauchesne, Valérie Chevalier et Michel Langlois. Les romans de Michel David — des sagas historiques qui transportent le lecteur dans le passé rural ou urbain du Québec — se sont écoulés, dans certains cas, à 50 000 exemplaires chacun. Il n'y a pas une année qui passe sans que l'une ou l'autre de ses séries soit rééditée, et ce, même si l'auteur nous a quittés en 2010, laissant derrière lui sept romans posthumes. Du côté jeunesse, la série « Juliette » fait un tabac. En publiant *Juliette à New York*, Rose-Line Brassat ne se doutait probablement pas de l'énorme succès qui s'ensuivrait ! Les aventures de cette adolescente de 13 ans qui parcourt le monde avec sa mère, une journaliste indépendante un peu flyée, se sont vendues à 600 000 exemplaires dans toute la francophonie, en plus d'être dorénavant adaptées en bande dessinée. Oh ! Et il ne faut pas oublier *Votre grossesse au jour le jour*, un des livres sur la puériculture que publie la maison, et qui a franchi le cap des 50 000 exemplaires vendus.

En soixante ans, Hurtubise en a fait du chemin. Mais ce qui est demeuré, c'est que cette maison a toujours su se démarquer, évoluer et transformer des ouvrages en grands succès. ♦



Hervé Foulon

UN PRIX, DEUX LAURÉATS

En 2013, le président de la maison, Hervé Foulon, reçoit le prix Fleury-Mesplet pour l'ensemble de son œuvre. Claude Hurtubise, le fondateur, avait reçu ces mêmes lauriers en 1999. Ce prix récompense une contribution exceptionnelle au progrès de l'édition québécoise.

GROUPE HMM : UNE ENSEIGNE PLURIELLE

Les éditions Marcel Didier (MD), Hurtubise, MultiMondes et XYZ font toutes partie du groupe HMM et conservent leur identité propre.



LEUR SOUHAIT POUR L'AVENIR D'HURTUBISE

« Garder l'indépendance que nous avons et qui nous donne la liberté de travailler avec les auteurs que nous voulons, de faire les choix éditoriaux que nous souhaitons, de publier et de développer les genres que nous voulons. »

— Arnaud Foulon, vice-président

Le secteur scolaire

Mise en place en 1966, l'édition scolaire connaît une croissance fulgurante. Coïncidant avec la réforme de l'éducation enclenchée avec la Révolution tranquille, le développement de ce secteur est prospère. C'est à ce moment, notamment, qu'est lancé le *Bescherelle : L'art de conjuguer*. L'ouvrage, associé à la maison depuis 1960, vend annuellement 85 000 exemplaires — à une époque, cela tournait autour de 130 000 — et cumule des ventes totales de plus de 2 millions d'exemplaires au Canada seulement. Parce que la langue française continue de donner bien des maux de tête à ceux qui l'utilisent et l'apprennent, cet ouvrage demeure un incontournable par sa facilité à s'y repérer et à trouver la conjugaison cherchée. La collection « Bescherelle » réunit six grammaires, totalisant pour sa part plus de cinq millions d'exemplaires vendus au pays. Trente ans après ses débuts, soit en 1996, la maison publie son dernier manuel scolaire, laissant le marché à sa maison sœur, acquise par HMM en 1982, Marcel Didier (aujourd'hui les éditions MD).

En 1985, la maison se tourne vers le marché africain pour les ouvrages pédagogiques : plusieurs éditeurs français y mènent le bal, mais il apparaît évident pour monsieur Foulon que les Québécois pourraient se démarquer dans ce créneau. Des liens sont alors créés, des collections éditées, plusieurs coéditions avec des éditeurs du Maroc, de la Tunisie et de l'Algérie ont lieu et Hurtubise participe même à la création d'Afrique-Éditions, au Zaïre, jusqu'à devenir actionnaire minoritaire du Centre d'édition et de diffusion africaines. De plus, il importe à Hervé Foulon de faire connaître la culture africaine aux Québécois : Hurtubise HMM distribue donc durant plusieurs années des maisons africaines, comme Présence africaine. Aujourd'hui, ces échanges éditoriaux intercontinentaux sont derrière elle, la production ayant été recentrée davantage au Québec, mais ces quelques années en sol africain témoignent de la témérité à braver les frontières de cet éditeur.

lire le théâtre

d'un océan à l'autre

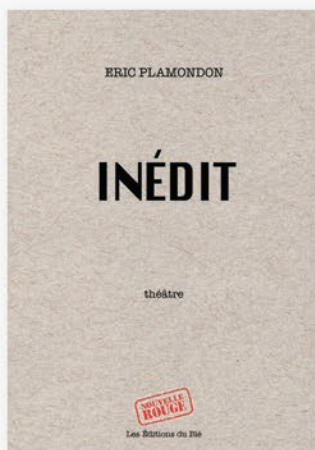


T'as aucune idée de ce qu'est la vie de cowboy. De ce que c'est de vivre au grand air, de manger assis à terre au milieu d'un champ, de dormir dehors, tout habillé dans une bâche, de ne pas prendre un bain pendant des mois.

Will & Ernest
MARTINE NOËL-MAW
Éditions de la nouvelle plume

*J'observe la mer.
En tête à tête avec elle.
Envoûtée par les vagues,
insouciance,
bohème dans le bleu*

Dans le bleu
MAGALI LEMÈLE
Éditions Prise de parole



— T'es artiste toi?
— Si l'art est le médium préféré de l'âme, donc tout être avec une âme est artiste, non?
— Ahhh... si pas artiste, philosophe?

Inédit
ERIC PLAMONDON
Éditions du Blé

EXPLORER D'AUTRES HORIZONS



UN LIVRE ADAPTÉ AU CINÉMA À SURVEILLER

PETIT PAYS / Film réalisé et scénarisé par Éric Barbier, d'après le roman de Gaël Faye paru aux éditions Grasset et Le Livre de Poche, Az Films

Avec plus d'un million d'exemplaires vendus et tous les prix reçus, le roman de Gaël Faye a su attirer l'attention d'Éric Barbier (*Le dernier diamant*, *La promesse de l'aube*), qui l'a adapté avec brio. L'histoire retrace l'enfance au Burundi de Gabriel, alter ego de l'auteur qui, à 13 ans, a fui sa terre natale à cause de la guerre civile. Si le livre s'attardait davantage sur l'enfant, le film élargit son point de vue pour montrer les souffrances d'une famille et, plus largement, de tout un peuple. On retrouvera dans ce film les acteurs Jean-Paul Rouve, Djibril Vancoppenolle, Isabelle Kabano et Dayla De Medina.



UN LIVRE AUDIO À DÉCOUVRIR

AU CHANT DES MARÉES (T. 1) : DE QUÉBEC À L'ÎLE VERTE / France Lorrain (Guy Saint-Jean Éditeur)
Support : MP3, 13 h 52 (Vues et voix)
Narration : Marie-Hélène Fortin

Ce roman historique nous entraîne sur l'île Verte, alors qu'un couple décide d'y déménager et d'ouvrir un gîte dans cette maison rouge au bord du fleuve dont ils viennent d'hériter. Mais lorsque la sœur de la protagoniste fera irruption sans prévenir dans leur vie, leur calme sera chamboulé... Et c'est sans parler des insulaires qui ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de ces nouveaux venus sur leur île!



UN BALADO À ÉCOUTER

UNE MAISON DE POUPÉE / Henrik Ibsen (Folio) (disponible sur OHdio, Radio-Canada)

Grâce à la série Théâtre à la carte de l'application OHdio, on découvre des pièces de qualité lues pour maintenir notre soif de théâtre, notamment en temps de pandémie. *Une maison de poupée* reprend une œuvre féministe du dramaturge norvégien Henrik Ibsen, créée en 1879 et inscrite au registre international Mémoire du monde de l'UNESCO. C'est l'histoire de Nora, qu'on croit d'abord fade et soumise à son mari, qui décide de mettre fin à son quotidien, basé sur des compromis, et qui prend sa liberté en main. Elle a une carte dans sa manche : un secret qui pourrait bouleverser son mari.



CHRONIQUE DE
DOMINIC TARDIF

ICI COMME AILLEURS

MALGRÉ TOUT, AIMER VIVRE

Ce n'est — malheureusement — vraiment pas rare que je chiale, que je râle, que je me plaigne. Il y a le travail, toujours plus de travail, le prix du loyer qui augmente, le sentiment parfois angoissant de se faire passer dessus par les semaines, plutôt que de les habiter pleinement, la crainte de ne pas avoir fait les bons choix, le regret que tout aille trop vite, l'impatience que ça n'aille pas assez vite. Les journées sont trop courtes, les journées sont trop longues. Et souvent, les gens sont décevants, quand ils ne sont pas carrément cons. Je suis de ceux qui se plaisent fréquemment à s'apitoyer sur leur sort.

Voilà pourquoi j'aime quand la poésie me rappelle à quel point il est une chance d'être en vie et, a fortiori, de pouvoir mener le genre de vie sans souci majeur — soyons honnête — qui est la mienne. C'est à cette conscience que m'ont ramené les heures passées entre les pages de *Pompéi*, premier livre de poèmes du romancier Patrick Roy (*La ballade de Nicolas Jones, L'homme qui a vu l'ours*).

C'est l'histoire d'un gars que le petit quotidien menace d'avalier, d'un gars constamment assailli par la tristesse que lui inspire la misère qu'il observe autour de lui, d'un gars né au cœur d'un milieu ouvrier et qui aurait pu en demeurer prisonnier. C'est l'histoire d'un gars à qui un énième whisky fait de l'œil, d'un gars obnubilé par sa mélancolie, d'un homme ordinaire avec ses petits problèmes amoureux et son désir d'enfant qui se heurte à trop d'écueils. C'est l'histoire d'un gars qui aimerait aller se recoucher, mais qui sait pertinemment que tant d'hommes ont traversé leur vie dans le demi-sommeil de l'apathie, sans s'engager auprès de quoi que ce soit, ni de qui que ce soit. Il est si aisé de se contenter de multiplier les voyages et les ivresses, les petites démissions et les joies éphémères.

Il est si aisé de collectionner les amertumes, sans goûter à quel point l'existence nous épargne le pire. Au lit avec celle qu'il aime, Patrick Roy parvient, malgré sa propension à broyer du noir, à mesurer sa « chance, celle d'être où je suis et je pense / à elles, à eux — quand je dis eux, je dis ceux / des défaites usuelles, les perdants de l'automatisation / des procédés, les déroutés qui cherchent leur place / une job, un autre verre de draft et qui titubent / le matin devant le Broue Bar, quand je dis elles, je dis / celles qui n'ont jamais de break, cette mère qui boîte / et traîne sur la 5^e Avenue trois enfants et six sacs / d'épicerie, la serveuse du Planète Œuf qui s'éponge / le front pendant qu'un client se plaint / de son omelette en disant tu vois ben / tabarnac qu'elle est pas cuite — je leur souhaite / quelquefois des choses simples ».

Je ne vous apprendrai rien si j'écris que l'amour n'abolit pas les injustices, mais je me souviens en lisant Patrick Roy de ce qu'il y a de puissant et de doux dans le geste de résister (le mot est de lui) à deux à l'appel du désespoir. *Pompéi* est le plus lumineux des livres pessimistes.

Trois livres de poésie — ceux de Patrick Roy, Shawn Cotton
et Virginia Pesemapeo Bordeleau — pour goûter notre chance d'être en vie.

Mon ami Shawn

Shawn Cotton (*Jonquière LSD, Les armes à penser*) n'est pas un ami — je ne le croise qu'à l'occasion au Port de Tête à Montréal où il est libraire — mais c'est néanmoins l'impression d'avoir des nouvelles d'un ami qui m'habite en feuilletant *La révolution permanente et autres poèmes*, son plus récent recueil. Je renoue avec un Shawn qui semble toujours se plaire à se réfugier dans la nuit et qui, courageux, semble aussi toujours nourrir beaucoup d'espoir envers l'aurore, même si elle l'a souvent déçu.

Je découvre par ailleurs un Shawn dans lequel je me reconnais davantage que la dernière fois, un Shawn avec encore des étincelles dans les yeux, mais moins chien fou. Shawn porte comme vous et moi, comme nous tous qui vieillissons, le poids de moins en moins facile à ignorer de tous ceux et celles qu'il aimait et à qui on aura interdit de poursuivre leur chemin. Shawn porte avec lui ses morts, et continue de leur parler: « Tu es au lieu-dit de La Bouche d'Ombre / avec tous les noms d'amis perdus / ceuses qui vivent dans le dedans de nos voix / quand la nuit se fait triste et volubile / ma nuit boule de crâne / ta nuit jours en miettes ».

Et la révolution permanente, soudainement, consiste peut-être moins à vouloir tout casser (même si c'est tentant) qu'à simplement refuser de s'éteindre, qu'à simplement savoir célébrer la splendeur de vivre, qu'à simplement se laisser être bouleversé par un refrain ancien, qu'à simplement croire encore à l'apaisement de toute angoisse que permettrait la chaleur d'un corps: « moi j'habitais la misère / celle qui s'oppose au rêve / maintenant j'ai ta maison des fous / et son jardin de temps flou ». Shawn Cotton alimente ma foi en ce que nos meilleures années se trouvent devant nous.

La promesse de Virginia

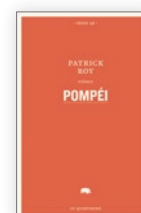
Je découvrais il y a quelques mois l'œuvre de la peintre, romancière et poète eeyou Virginia Pesemapeo Bordeleau (*L'enfant hiver, Poésie en marche pour Sindy*), qui souligne cet automne quatre décennies de vie artistique. Son magnifique livre *Ourse bleue — Piciskanâw mask iskwew* rassemble pour l'occasion des reproductions de ses plus éblouissantes œuvres, toutes accompagnées d'un poème.

Si j'aime beaucoup lire les poètes de mon âge, j'aime aussi fréquenter la sagesse d'une femme de près de quarante ans mon aînée, qui m'enseigne à déceler dans le paysage les signes qu'il existe peut-être quelque chose de plus grand, à distinguer la vraie compassion de la méprisable pitié, à chérir ceux qui m'ont mis au monde, à ne jamais cesser d'être généreux envers les autres et la vie. Virginia — je me permets de l'appeler par son prénom, c'est l'intimité à laquelle nous convie sa poésie — parvient même à me réconcilier avec la douleur de savoir que tout un jour prend fin.

Je choisis de croire que Virginia ne me ment pas lorsqu'elle me fait la promesse que l'espérance triomphe de tout. « Parfois, par moments, à diverses époques, / j'ai cru mon cœur à l'agonie, / déshydraté à force de pleurs, / engourdi par les deuils, / refroidi par la peur de vivre. / J'ai laissé la mort ronger mes forces vives / et la solitude grignoter la chair sur mes os. / Puis, dans ce tombeau sans espérance, / le fossile s'est remis à palpiter. » ♦



/
Dominic Tardif est né en 1986 à Rouyn-Noranda. Il collabore à différentes publications en tant que journaliste et chroniqueur. On peut aussi parfois l'entendre à la radio.



POMPÉI

Patrick Roy
Le Quartanier
120 p. | 17,95\$ ♦



LA RÉVOLUTION PERMANENTE ET AUTRES POÈMES

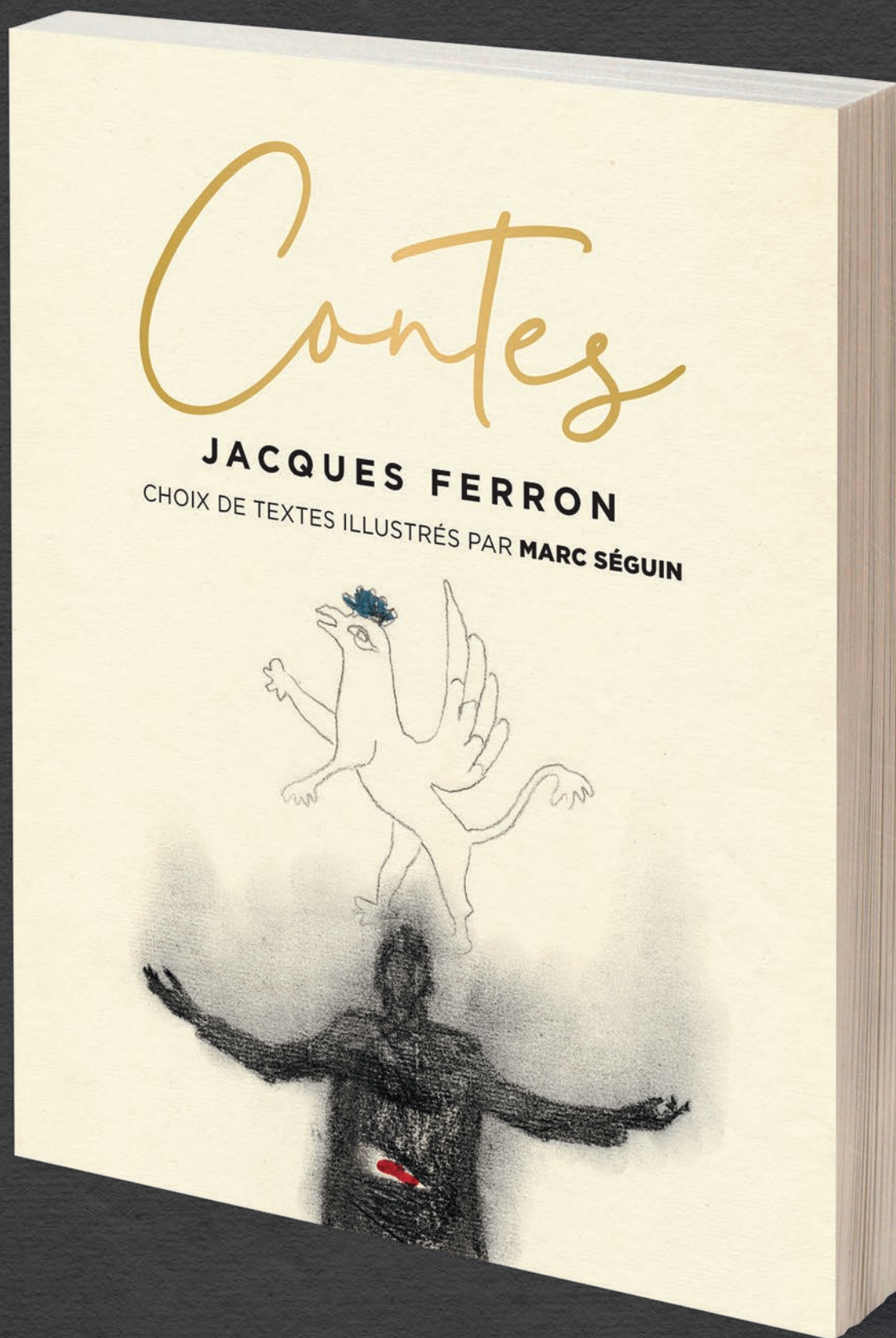
Shawn Cotton
L'Écrou
104 p. | 15\$



OURS BLEUE —
PICISKANÂW MASK ISKWEW
**Virginia Pesemapeo
Bordeleau**
Du Quartz
120 p. | 40\$

UNE ŒUVRE PHARE

ILLUSTRÉE PAR LE REGARD POÉTIQUE DE **MARC SÉGUIN**





© Jérôme Guibord

NOTRE
ARTISTE EN
COUVERTURE

ENTREVUE

Marc Séguin

Celui qui explore la nature humaine

Marc Séguin est un artiste de renommée mondiale : ses œuvres sont exposées à New York notamment, mais font également partie de collections privées et des collections du Musée des beaux-arts de Montréal et du Musée national des beaux-arts du Québec. Des œuvres au caractère fort, aux couleurs souvent contrastantes, au look déstabilisant, brut.

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

Au-delà de sa pratique en arts visuels, Marc Séguin a également réalisé un film, *Stealing Alice*, qui fait écho à son roman *Nord Alice*, et un documentaire qui met en lumière des questions essentielles pour le futur de l'alimentation, *La ferme et son État*. Également auteur d'exception, Séguin a trouvé comment cerner les émotions, les tensions, la brutalité en ses protagonistes. Il nous en livre ci-dessous un peu plus sur lui et sur son œuvre protéiforme.

Vous avez accepté d'illustrer les *Contes* de Jacques Ferron, réédités à l'occasion du soixantième anniversaire de son éditeur, Hurtubise. Qu'est-ce que cet auteur évoque en vous ? Quel lien avez-vous pu tisser entre les textes de Ferron et les œuvres qu'ils vous ont inspirées ?

Les *Contes* de Ferron font partie de notre histoire. Ils nomment les territoires que nous sommes, tant géographiques qu'humains. L'écriture de M. Ferron est un travail d'orfèvre : il raconte des histoires de beautés et de travers avec une précision de sentiments unique, et c'est toujours aussi juste après soixante ans. Très peu d'œuvres littéraires savent survivre au temps. Je n'aurais pas pu « illustrer » les *Contes* ; j'ai plutôt choisi l'évocation et d'offrir, par des dessins, une « autre » lecture.

On dit souvent de vos œuvres qu'elles explorent le caractère trouble de la nature humaine. On pourrait en dire tout autant de vos romans, d'ailleurs. Qu'est-ce qui vous attire comme artiste dans ce que la nature humaine a de bestial, d'ambigu ?

Ce n'est pas tant une attirance qu'une observation. La naïveté et la bonté dont nous nous croyons constitués nous aveuglent parfois au point de nous croire, et c'est dangereux de baisser ainsi la garde. Toutes les formes de survivance (humaine, animale, végétale...) sont aussi faites de violences. Et c'est la nature des artistes de dire et de nommer l'inquiétante réalité de notre survie. Beautés et horreurs.



Parlez-nous de l'œuvre en couverture de la revue *Les libraires*. Dans quel état d'esprit l'avez-vous créée et que représente-t-elle pour vous ?

C'est un personnage féminin qui s'élève au-dessus d'un paysage dévasté. Faites votre poésie avec ça !

Vous avez signé les couvertures de certains livres que vous avez écrits — *Nord Alice*, *La foi du braconnier*, *Au milieu du monde*, *Hollywood*. Quel plaisir trouvez-vous à illustrer « l'emballage » de vos propres mots ?

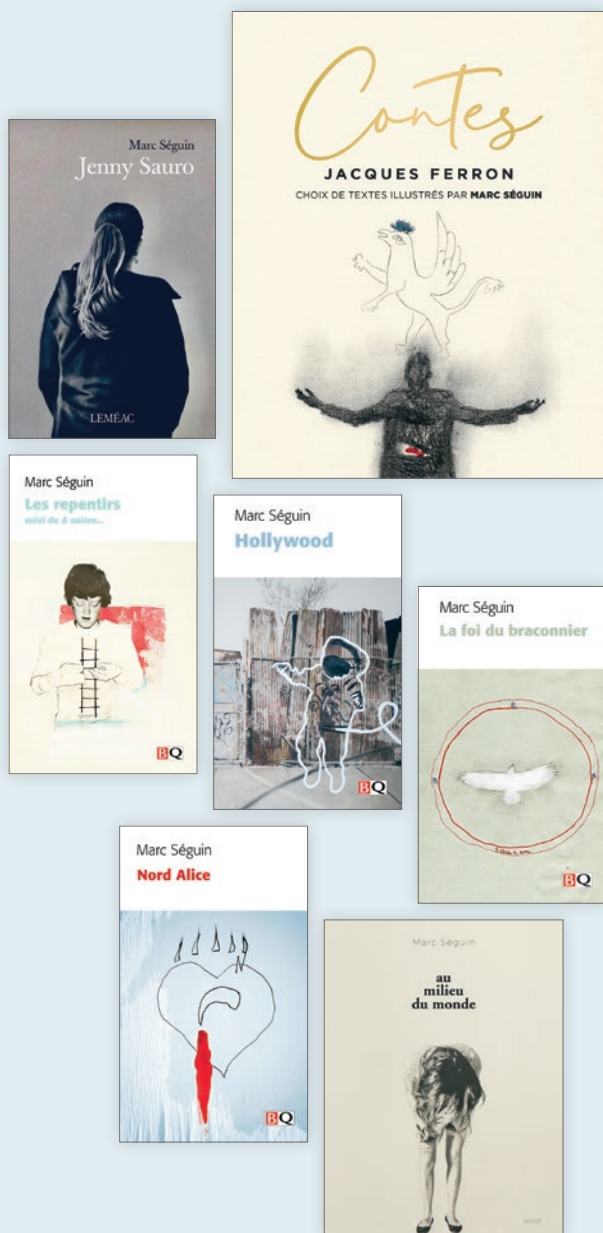
Aucun plaisir (je souris ici) ; ça coûte moins cher de droits à ma maison d'édition (je souris encore ici). Dans la réalité, si j'ai porté les mots, une image apparentée devrait pouvoir surgir. Mais encore ici, c'est l'évocation qui est souhaitée.

Dans *Jenny Sauro*, votre plus récent roman, vous vous êtes pour la première fois glissé au plus près d'une protagoniste femme, sans toutefois utiliser le « je ». Pourquoi ce choix de narration ?

L'histoire est racontée par une voix invisible. Pour installer une distance, pour que le lecteur puisse recevoir une histoire qui ne serait pas teintée d'un risque égocentrique. Loin du « je » narcissique. Avec la conscience d'avoir trop lu de livres au « je » ces dernières décennies. Écrire au « je » ne recèle pas davantage de vérité. Ce sont les sentiments et l'intelligence qui « écrivent » une réalité.

Vous êtes artiste, auteur, réalisateur, père de quatre enfants : quel est votre rapport au temps pour arriver à accomplir tant de projets ?

Vous me faites sourire ! La vérité c'est que je suis immensément paresseux, et le plus clair de mon temps est passé à rêver les yeux ouverts et à ne rien faire. Pour tout le reste, ma grand-mère disait : « Si tu veux que quelque chose se fasse, demande à quelqu'un d'occupé. » Et je suis chanceux... ♦





ENTREVUE

Dawn Dumont

Le marathon de la vie

/

C'est l'histoire d'une femme incapable d'exprimer sa colère. Et pourtant, *La course de Rose*, deuxième roman de Dawn Dumont, compte parmi les livres les plus drôles de la saison.

◇◇

PAR DOMINIC TARDIF

◇◇

«Est-ce que tu peux baisser un peu le son s'il vous plaît?», demande Dawn Dumont à son fils, qui s'amuse avec un de ces jouets du diable, produisant plus de décibels qu'un spectacle métal. L'écrivaine se trouve alors dans sa voiture, quelque part à Saskatoon, et semble (peut-être) avoir oublié notre rendez-vous téléphonique. Elle se range sur le bord de la route, mais, comme de raison, peine à convaincre son gamin de l'importance du silence à respecter. «Il a 5 ans, donc évidemment, il va faire ce qu'il n'est pas censé faire», laisse tomber notre interlocutrice, à la fois amusée et résignée.

Voilà une perle de sagesse parentale qui pourrait appartenir à Rose Okanese, héroïne de *La course de Rose*. Mère de deux filles — Sarah, une ado typiquement nonchalante, et Callie, une gamine dotée d'un sens de la répartie digne de la meilleure improvisatrice —, Rose surprend en rentrant chez elle leur père, Gilbert, qui la trompe avec sa cousine de la grande ville, Michelle. Quand son flanc-mou de chum s'enfuit avec leur voiture, Rose part à ses troussees — à pieds! — et se surprend à aimer ce que la course éveille en elle. Les événements la pousseront à s'inscrire au marathon annuel organisé sur sa réserve. Seul hic : elle n'a jamais couru de marathon de sa vie.

«Rose est née parce que je voulais raconter l'histoire d'une femme qui est incapable d'exprimer de la colère, qui laisse la vie lui passer sur le corps», explique la romancière depuis l'habitacle de sa voiture, dans lequel règne maintenant le calme. «Elle représente tout un tas de gens que je connais qui laissent la vie leur arriver, sauf que Rose, elle, à un certain moment, décide de se lever, de se défendre. On attend souvent que quelqu'un nous sauve et, évidemment, personne ne vient jamais nous sauver, donc on finit toujours par devoir le faire soi-même.»

Les événements la pousseront à s'inscrire au marathon annuel organisé sur sa réserve. Seul hic : elle n'a jamais couru de marathon de sa vie.

Prendre sa vie en main : c'est avec cet objectif en tête que Dawn Dumont investissait la scène de différents cabarets humoristiques de Toronto, il y a maintenant une quinzaine d'années. Incapable de trouver une compagnie souhaitant monter une des quatorze (!) pièces de théâtre qu'elle avait écrites jusque-là, l'autrice crie des Plaines, qui a grandi sur la réserve de la Première Nation Okanese (à environ 85 kilomètres au nord-est de Regina), se tournait alors vers le *stand-up* afin d'inviter le grand public au cœur du quotidien de sa famille. «Mais le format blagues, ça finit par être limitant. Je voulais donner une meilleure vue d'ensemble du genre de vie que j'ai eue en grandissant sur la réserve.»

Rire, malgré tout

C'est ainsi que Dawn Dumont se mettait à l'écriture romanesque avec *On pleure pas au bingo*, d'abord paru en anglais en 2011, puis en traduction l'an dernier aux Éditions Hannenorak. Alors que ce premier livre inventoriait les souvenirs de jeunesse de l'écrivaine sur un ton entre tendresse et autodérision, *La course de Rose* accentue davantage le sarcasme, dans lequel l'on pourrait lire un certain fatalisme, mais aussi une soupape face aux écueils nombreux qu'affrontera l'apprentie marathonnienne. Autrement dit : Dawn Dumont parvient avec beaucoup de finesse à générer des rires, sans pour autant minimiser les drames réels qui se cachent souvent sous ce qu'elle raconte.

«Dawn a une maîtrise presque parfaite de l'humour de situations et des dialogues», observe son traducteur québécois, l'écrivain Daniel Grenier. «Elle se sert beaucoup de la marge entre ce qu'on dit et ce qu'on pense, des situations *awkward* de la vie sociale, de la petite paranoïa qu'on a tous au sujet de comment les gens vont nous percevoir. Il y a parfois des passages d'une grande violence dans ses livres, mais qui peuvent nous paraître légers, comme celui sur les pensionnats dans *On pleure pas au bingo*. Il faut de la subtilité et une grande rigueur pour écrire ça, en sachant que certains lecteurs pourraient s'en servir pour dire : "Vous voyez, c'était pas si pire que ça, les pensionnats."»



LA COURSE DE ROSE

Dawn Dumont

(trad. Daniel Grenier)

Hannenorak

488 p. | 21,95\$

Il fait bon passer du temps en compagnie des familles que met en scène Dawn Dumont, souligne Daniel Grenier, qui y voit un aspect fondamental de son œuvre. « C'est ce qui rend Dawn Dumont universelle, mais c'est aussi ce qui crée un effet d'altérité. On s'identifie presque automatiquement à ses narratrices, à ses familles, mais en se rappelant toujours qu'on ne peut pas s'identifier complètement, qu'il y a un petit quelque chose de différent dans l'expérience du monde qu'elle décrit. »

« Je pense qu'on a tous cette habileté de transformer le drame en rire », dit pour sa part la principale intéressée. « Ce n'est pas pour rien qu'il y a souvent des fous rires pendant des funérailles. Mais je pense aussi qu'il y a quelque chose de propre à ma culture là-dedans. Quand on a peu, il reste toujours le rire, que personne ne peut nous enlever. »

La force de la course

Fable comico-fantastique sur la solidarité féminine, *La course de Rose* bascule au deux tiers du livre dans un univers dépassant le réalisme strict, alors que le fantôme d'un vieux démon — celui de la Rêveuse — ensorcelle les femmes de la réserve, qui feront passer un mauvais quart d'heure à tous les hommes ayant déjà eu des comportements regrettables envers le genre opposé (c'est-à-dire pas mal tous les hommes). D'aucuns parleraient de réalisme magique, bien que Dawn Dumont conçoive le surgissement du monde immatériel dans le quotidien de ses personnages comme une manifestation de son propre rapport aux esprits.

« Là où j'ai grandi, il n'y a pas vraiment de différence entre le naturel et le surnaturel. Ça fait partie de comment on voit le monde: 99% du temps, le surnaturel est absent, et soudainement, ça va venir influencer ta vie d'une façon majeure. Tu sais, mes sœurs consultent toutes des médiums et des voyants, j'ai plusieurs amis qui sont impliqués dans des cérémonies. Il y a chez les Autochtones une connexion profonde entre notre monde et l'autre monde, alors c'est normal que ça ressorte dans les récits d'auteurs autochtones. »

Si c'est la course qui aura permis à Rose de se défaire de ce qui l'enchaînait à une existence de sacrifices, dénuée de joie, c'est beaucoup parce que Dawn Dumont court elle-même depuis l'âge de 12 ans. Elle court d'ailleurs plus que jamais depuis que nous afflige la pandémie que vous savez. « Ce que la course a de merveilleux, conclut-elle, c'est que ça te donne du temps pour réfléchir, mais surtout ça te challenge. Ça te challenge, puis ça te montre à quel point tu es forte. »

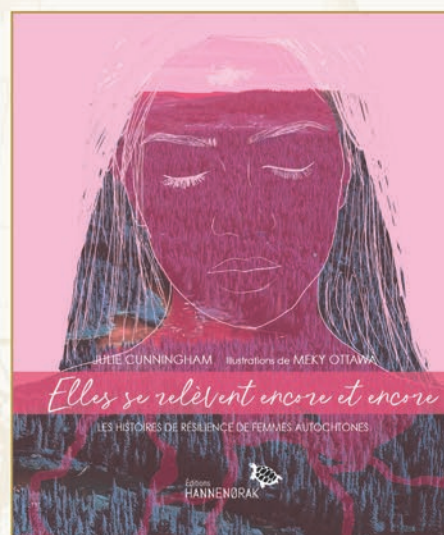
Éditions
HANNENORAK



Des mots en réserve

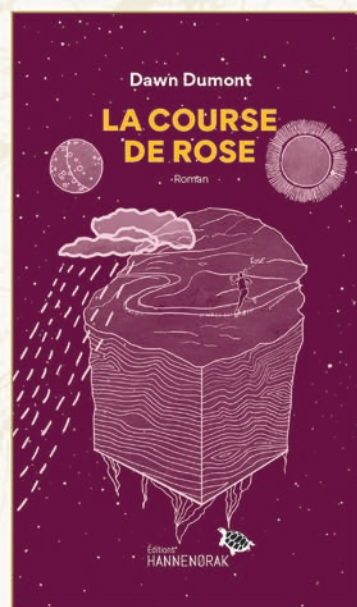
L'éditeur qui dévoile l'Autochtone là où on ne l'attend pas.

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2020



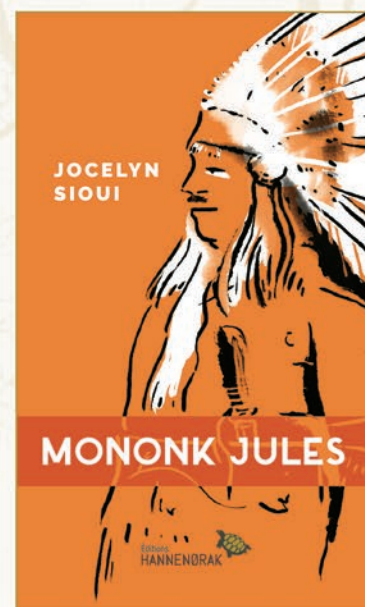
Elles se relèvent encore et encore

Un ouvrage hybride, un alliage d'art, de fiction et de chemins de vie réels.



La course de Rose

Second roman de l'autrice crie Dawn Dumont, traduit par Daniel Grenier.



Mononk Jules

Le parcours de Jules Sioui, un Wendat qui a bousculé l'Histoire canadienne.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

editions.hannenorak.com
editions@hannenorak.com

SODEC
Québec

9^e Salon du livre des Premières Nations Édition virtuelle

par



**25 au 29 novembre
uniquement sur le Web**

- ✎ Déjeuners-poésie
- ✎ Causeries et entrevues en direct
- ✎ Spectacles littéraires exclusifs
- ✎ Balados littéraires
- ✎ Textes inédits
- ✎ Et plus !



kwahiatonhk.com

Facebook.com/salonlivrepn



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Québec 

Canada 

INNERGEX

Énergie renouvelable.
Développement durable.



Desjardins
Caisse de Wendake



**Hydro
Québec**



THÉÂTRE
AUX
ECURIES



Maison de
la littérature

Une théorie de la grâce

Poésie par Chloé Savoie-Bernard

Comment continuer à exister tout en se reconnaissant chez des écrivaines ayant choisi d'en finir avec la vie ? Cette question grave, *Pendant que Perceval tombait*, le nouveau recueil de poésie de Tania Langlais, la laisse tendue.

Réunissant les affinités électives au cœur du désastre – la dépression, mais aussi la difficulté d'écrire –, la poète réfléchit aux entrelacements qui font dialoguer autrices, lectrices et personnages. Elle brode des oppositions (la beauté et l'horreur, la vie et la mort, la fiction et le réel) de manière si étroite que l'on ne peut qu'acquiescer à ceci : ce qui se contredit trop durement ne saurait être que les deux faces d'une même médaille.

Parler à ses morts

L'autrice a publié trois recueils en huit ans. Puis il a fallu patienter pendant près de douze ans pour que ce quatrième livre paraisse. En poésie, un ouvrage aussi attendu relève de l'exception. Cela montre à quel point le travail de Langlais possède une grande force. Serrée et mélancolique, peuplée d'un bestiaire où s'agitent, puis se reposent chats, mouettes, louves et chevaux, l'écriture de Langlais garde, dans *Pendant que Perceval tombait*, sa musique distinctive. La récurrence de la thématique de la mort tisse chez elle une cohérence de recueil en recueil. Tandis que *La clarté s'installe comme un chat* (Les Herbes rouges, 2004) se lisait comme le tombeau poétique d'un enfant décédé bien trop jeune, et que *Kennedy sait de quoi je parle* (Les Herbes rouges, 2008) s'arrêtait au décès du père, la mort continue de planer dans le dernier opus de l'écrivaine. Il y a l'envie d'en finir qui tourmente le « je » de l'énonciation. Il y a la mort qui rôde autour de Virginia Woolf et qui, on le sait d'avance, est inéluctable. Celle aussi de Perceval, au centre du roman *Les vagues* (1931).

Ces voix (poètes, romancière et personnage) s'adressent les unes les autres au « tu ». Elles s'entremêlent, s'écoulent, se bercent, se pansent. Sans guillemets ni italique, le recueil interroge le pouvoir de la littérature à se faire plurivocalique, à accueillir tous les fantômes. S'il est mentionné que l'action du livre se déroule en une seule journée, c'est une journée aux apparences de disque rayé, une journée qui se répète. Ici, la littérature, tel un kaléidoscope, ouvre et diffracte les temporalités, rend possible la mort, mais aussi la survivance. La répétition du motif des vagues va au-delà de la simple référence à Woolf : l'eau constamment rejetée sur la plage, où elle achève sa course pour ensuite retourner à l'infini de la mer, incite à réfléchir au plus grand, au plus vaste et au plus terrible que soi. À tout ce qui recommence sans cesse.

Arrêter l'infini

Or, quand la voix du poème dialogue avec celles qu'elle rassemble, le cycle infini du même se suspend. L'adresse à l'autre n'empêche pas l'inférieure itération de la même chose ; toutefois, elle peut l'interrompre momentanément :

les vertèbres rompues
mieux qu'à cheval
je te porte en moi
comme une désolation
je corrige la mer
et la répétition.

Le recours à l'autre devient une réponse au silence douloureux d'une écriture

étouffée, retardée, qui affecte Woolf comme la voix du recueil qui lui parle. Pour contrer la répétition de la mort fauchant les écrivaines, il s'agira d'inventer une « autre répétition [qui sauvera] ». C'est la clé de l'adresse dans *Pendant que Perceval tombait* : en trouvant les mots pour dialoguer avec Woolf, la voix de l'énonciation pourra les répéter ailleurs, les inscrire sur le papier et ainsi renouer avec le poème. S'adresser à la romancière qu'on aime est un tour de passe-passe pour retrouver sa parole, ses propres mots, « trouver les bons titres » et arriver à écrire, peut-être, et à éviter la mort pour cette fois.

Laisser percer la théorie

Laissons aller le cliché : *Pendant que Perceval tombait* est une œuvre à laquelle on a immédiatement envie de retourner après l'avoir terminée. Comme si, en répétant la lecture, on allait y découvrir de nouveaux mystères, de nouvelles vérités. En effet, le recueil donne à lire une poésie empreinte d'un souffle essayistique. Il nous nargue parfois, ou peut-être est-il seulement très modeste en disant qu'il n'y aura « pas de message / [que] quelques lésions seulement ». Rien ne semble plus faux : dans ce livre, les messages, petits secrets à déplier, sont partout. Fourmillant de vers métadiscursifs presque proverbiaux (« [i]l faut voir dans l'épique / un code de l'abandon » ; « l'histoire est toujours / une affection de la beauté »), la poésie de Langlais laisse percer la théorie à même la grâce. Un tour de force dont seules les plus grandes écrivaines peuvent se targuer.





© Julie Artécho

ENTREVUE

ADAPTATION DE
MON ANNÉE SALINGER AU CINÉMA

Philippe Falardeau plonge dans le New York littéraire



/

Le réalisateur québécois Philippe Falardeau (*C'est pas moi, je le jure !*, *Monsieur Lazhar*) adapte au grand écran *Mon année Salinger*, les mémoires étonnamment drôles et divertissants de Joanna Smith Rakoff. On plonge ainsi dans un New York de la fin des années 90, aux côtés d'une jeune diplômée tout juste engagée dans une agence littéraire de renom qui représente, entre autres, J. D. Salinger. Choisi comme film d'ouverture du Festival international du film de Berlin et acquis pour diffusion dans plus de trente pays, ce film remuera la fibre littéraire de ceux qui ont un jour rêvé de toucher de près à ce milieu.

◇◇

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇



© Philippe Bossé

Avis aux amateurs de l'auteur de *The Catcher in the Rye*: le film — ni le livre d'ailleurs — ne tourne autour de Salinger. « Le titre est d'ailleurs trompeur », nous avoue, au bout du fil, Philippe Falardeau. L'œuvre présente plutôt la vie, au quotidien, d'une aspirante écrivaine (Joanna, incarnée par l'excellente Margaret Qualley) qui devient secrétaire pour une patronne sévère, jouée par Sigourney Weaver, laquelle a conservé les méthodes de travail qui ont fait la gloire de ses belles années. « La véritable agence se trouvait sur Madison Avenue; elle a été décrite dans le livre de Joanna comme un lieu figé dans le temps, une sorte de pays des merveilles. C'était l'une des plus anciennes agences littéraires, et apparemment elle avait conservé une grande partie de son charme d'antan », explique Falardeau. Ainsi, les employés travaillent encore avec des machines à écrire — il leur est interdit d'utiliser des ordinateurs, même si nous sommes en 1996, aux États-Unis.



© Philippe Bossé



© Philippe Bossé

Le travail de Joanna consiste donc à retaper à la machine, inlassablement, la même lettre générique qu'elle envoie ensuite aux milliers d'admirateurs qui écrivent à Salinger, plus de trente ans après la parution de son dernier livre. La jeune Joanna, qui est notamment une grande lectrice de poésie, a beau travailler pour l'agence représentant cet auteur renommé, elle n'a jamais ouvert un livre signé par Salinger. C'était aussi le cas du réalisateur, qui nous explique avoir lu *The Catcher in the Rye* seulement à la mi-parcours de la scénarisation. « J'étais comme Joanna, je connaissais ce roman de nom, mais c'est tout. J'ai beaucoup aimé, et j'ai eu la même réaction que Joanna : ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais. Ce n'était pas le roman pour ados qu'on m'avait vendu. Je crois que les gens font souvent l'erreur — surtout aux États-Unis où c'est une lecture mise à l'étude qu'on propose aux ados. Plutôt que la vision rebelle, j'ai perçu un livre sur la maladie mentale et la dépression, un sujet dont à l'époque on ne discutait d'ailleurs pas aussi ouvertement qu'aujourd'hui. »

Et qu'en est-il de la présence de Salinger ? « Ça représentait un problème de fond : qu'est-ce que je faisais de ce personnage, qui n'est ni l'objet du film ni des mémoires de Joanna. On devait garder son aura intacte, tout en faisant en sorte que le personnage ne cannibalise pas tout le film. » En résulte donc un personnage presque fantomatique, pour lequel Falardeau s'en est tenu à « taquiner l'auditoire », comme il le dit, le présentant même comme un grand-père qui veut jaser de météo. Salinger donnera tout de même un conseil à Joanna : écrire, écrire tous les jours si elle se dit écrivaine.

Du livre au film

C'est en allant fureter à la librairie, alors qu'il attendait la projection d'un film au cinéma, que Falardeau a mis la main sur le livre de Joanna Smith Rakoff. « J'avais l'habitude de fouiller un peu inconsciemment pour des livres écrits par des femmes ou sur des femmes, dans le but non avoué de trouver quelque chose pour mon prochain film, même si l'acte n'était pas aussi clair et délibéré que ça. » C'est d'abord le titre du livre qui l'a attiré, puis la quatrième de couverture a confirmé son désir de s'y plonger : « Ça parlait d'un âge incertain où on devient adulte, où on cherche ce qu'on va faire dans la vie, où l'on plonge dans des univers professionnels qui semblent nous dépasser un peu alors que toutes les possibilités s'offrent à nous sans que nous en soyons encore conscients. » S'en est suivi l'achat de droits, et le *tutti quanti* pour mener à bien le projet. « Dans un travail d'adaptation, il faut inventer des scènes qui n'existent pas, créer une trame narrative qui n'existe pas nécessairement dans le livre, fusionner des personnages. » L'auteure — puisqu'il s'agissait de sa vie, après tout ! — a suivi le processus de scénarisation, lu plusieurs de ses brouillons. Elle aimait la fiction qu'ajoutait Falardeau à son œuvre. Elle a aussi été d'une aide précieuse pour Falardeau, lorsqu'est venu le temps de travailler les dialogues — elle a pu s'assurer qu'ils représentaient ceux des années 90, de ce milieu social new-yorkais. Car le film, en version originale, est tourné en anglais : « C'était impensable de faire ça en français, car l'histoire se passe à New York. » Cependant, grâce à la magie du cinéma, le tout a été tourné en majorité à Montréal, et l'auditeur n'y verra que du feu. Joanna Smith Rakoff est venue passer deux jours sur le plateau et, à ses dires, le tout l'a totalement replongée dans cette époque de sa vie !



MON ANNÉE SALINGER

Joanna Smith Rakoff

(trad. Esther Ménévis)

Albin Michel

358 p. | 31,95\$

À l'affiche dès le 13 novembre

« J'espère que ça tournera les projecteurs vers le livre, qui est très intéressant, très drôle, et qui explore beaucoup plus de dimensions que le film », exprime Falardeau. Si le film se concentre sur le processus créatif et commercial, le dépeignant comme étant à la fois nécessaire et complémentaire, le livre explore d'autres facettes, dont les questions entourant l'ambition, la célébrité et la vie privée. On a lu le livre, on a vu le film : on vous le confirme, les deux œuvres méritent votre attention ! ♦

DES ESSAIS CAPTIVANTS À LIRE CET AUTOMNE!

Pour un regard éclairé sur des sujets
qui vous tiennent à cœur.



Comprenez ce qu'est la cyberdépendance et trouvez des pistes de solutions pour la prévenir et la traiter.



Des explications simples pour mieux comprendre les chartes des droits et libertés à travers 45 questions pratico-pratiques.



Des révélations inédites sur les dessous de l'échec de Téo Taxi et une réflexion originale sur l'entrepreneuriat et sur l'échec!



La journaliste Stéphanie Bérubé et le vétérinaire Joël Bergeron s'unissent et nous offrent un livre à la fois sensible, pratique et éclairant au sujet du deuil animalier.



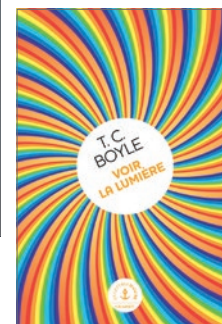
Mieux acheter pour mieux manger avec Julie DesGroseilliers. Reprenez le contrôle de votre panier d'épicerie!



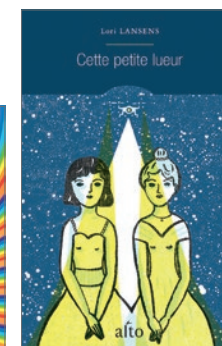
LITTÉRATURE CANADIENNE ET ÉTRANGÈRE



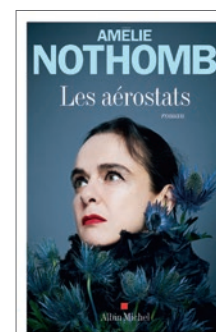
1



2



3



4

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. LE NOIR ENTRE LES ÉTOILES / Stefan Merrill Block (trad. Marina Boraso), Albin Michel, 436 p., 34,95 \$

Il y a eu un *avant* et il y a un *après*. Entre les deux, un jour de novembre où un tireur a fait feu dans le lycée texan que fréquentait Oliver. C'était il y a dix ans. Certains sont morts sur le coup, mais Oliver, lui, est depuis plongé dans un coma profond. Entre-temps, son père s'est enfoncé dans l'alcool; sa mère vit avec le seul espoir de retrouver son Oliver d'antan; quant à Charlie, le frère cadet, il s'est enfui à New York, incapable de se réaliser. Mais voilà qu'un nouvel appareil détecte une certaine activité cérébrale chez Oliver, les ramenant tous trois à son chevet, les forçant à affronter les démons qui les rongent depuis le drame. Un roman touchant qui expose les ravages d'un traumatisme et pousse à réfléchir sur la vie elle-même.

ANDRÉ BERNIER / L'Option (La Pocatière)

2. VOIR LA LUMIÈRE / T. C. Boyle (trad. Bernard Turle), Grasset, 492 p., 39,95 \$

Poursuivant son étude de la chute des idéaux, Boyle s'intéresse à la figure emblématique du mouvement hippie: le professeur en psychologie et gourou du LSD Timothy Leary. Le professeur, accompagné du même étudiant depuis les premières séances, présente l'expérience comme révolutionnaire pour faire tomber les barrières psychologiques, mais constate qu'elle dérapera rapidement. L'enseignant vedette et des disciples sont expulsés de la prestigieuse Harvard. À partir de ce moment, ils seront parias, se réfugiant d'abord au Mexique puis dans un manoir isolé de la Nouvelle-Angleterre. La petite communauté prend de plus en plus des airs de secte et la notion de collectivité se trouve tant poussée à son extrémité qu'elle ne tarde pas à révéler ses travers.

THOMAS DUPONT-BUIST / Librairie Gallimard (Montréal)

3. CETTE PETITE LUEUR / Lori Lansens (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Alto, 368 p., 28,95 \$

C'est avec impatience que j'ai commencé le quatrième roman de la Canadienne Lori Lansens. Alors que son précédent ouvrage *Les égarés* m'avait complètement coupé le souffle, l'auteure réussit encore à me surprendre avec cette œuvre d'anticipation. On se retrouve en 2024, en Californie, où deux adolescentes et meilleures amies assisteront à leur bal de la pureté. Toutes vêtues de blanc, elles assisteront à l'explosion de leur école ainsi qu'à leur condamnation qui les pousseront à se réfugier dans le cabanon de leur jardinier. Dans cette dystopie, l'auteure remet en question plusieurs enjeux actuels tels que le droit des femmes et l'appropriation de leur corps. Cette œuvre nous transporte dans un futur qui se veut accessible, ce qui nous amène à nous questionner sur les dérives de notre société. Grâce à Lori Lansens, nous avons entre les mains un excellent roman qui se veut à la fois visionnaire et très divertissant.

ÉMILIE BOLDUC / Le Fureteur (Saint-Lambert)

4. LES AÉROSTATS / Amélie Nothomb, Albin Michel, 172 p., 26,95 \$

Cette auteure tant attendue chaque automne nous présente encore une fois un récit un peu loufoque et dramatique d'un moment de vie qui aurait pu être tout à fait banal. Aussi, il y a beaucoup d'Amélie dans celui-ci. Ange étudie en philologie et accepte d'enseigner la littérature à Pi, un garçon dyslexique. En plus d'exiger qu'il lise *L'Iliade* et *L'Odyssée*, elle l'entraîne au musée, à la foire et en promenade au parc. Ces sorties soulèvent la colère du père de Pi qui, avec emprise, surveille tous les gestes de son fils. Une situation incontrôlable se produit lorsque le désir de vivre envahit Pi. Ange l'aurait-elle conduit aux enfers? Quelle fin encore une fois!

LISE CHIASSEON / Côte-Nord (Sept-Îles)

LES ÉDITIONS LA PRESSE

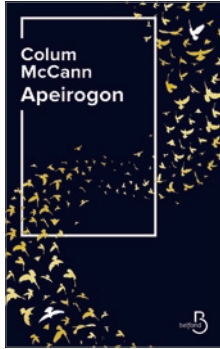
editions.lapresse.ca



5



6



7



8

5. LES SECRETS DE MA MÈRE / Jessie Burton (trad. Laura Derajinski), Gallimard, 512 p., 39,95 \$

Londres, 2017. Rose Simmons, la trentaine, n'a jamais connu sa mère, qui l'a abandonnée lorsqu'elle était bébé. Son père l'a élevée seul et est toujours resté silencieux à propos de cette femme. Mais voilà qu'il lui révèle un jour qu'elle s'appelait Elise Morceau et était en couple, avant de le rencontrer, avec Constance Holden, une écrivaine célèbre à l'époque. Cette Connie est la dernière personne à l'avoir vue avant sa disparition. Rose imaginera dès lors un stratagème pour retrouver et questionner cette femme. En parallèle, on suit Constance et Elise dans les années 80 et on les voit passer quelques mois à Los Angeles où s'élargira la fissure entre elles. Jessie Burton orchestre un roman prenant sur la quête d'identité qui nous tient en haleine jusqu'à la toute fin. **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

6. L'APICULTEUR D'ALEP / Christy Lefteri (trad. Karine Lalechère), Seuil, 316 p., 34,95 \$

Une vie de famille heureuse à Alep avec Afra, sa femme peintre, et Sami, son fils mordu de jeux vidéo. Une petite entreprise d'apiculture florissante menée avec Mustafa, son cousin adoré. Un quotidien simple, fait de repas entre amis, de petits bonheurs et de grands amours: voilà la vie de Nuri. Voilà ce qui lentement se fissure puis vole en éclats quand son pays bascule peu à peu dans la guerre. À travers le tragique exil de ses personnages vers l'Angleterre, Christy Lefteri tisse une bouleversante fable d'amour, de deuil et de reconstruction directement inspirée de celles et ceux qu'elle a rencontrés dans les parcs, les camps et les refuges grecs où elle a travaillé. Un récit qui me hante encore... **VIOLETTE GENTILLEAU** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

7. APEIROGON / Colum McCann (trad. Clément Baude), Belfond, 510 p., 37,95 \$

Qu'ont en commun le Palestinien Bassam Aramin et l'Israélien Rami Elharan? Tous deux ont perdu leur fille lors d'attentat suicide. Tous deux ont canalisé leur peine en racontant leur histoire partout où on a voulu les écouter, implorant la fin de l'occupation. Colum McCann bâtit un roman aux allures de récit, empreint de sensibilité autant que de lucidité, et livre un portrait sans fard des réalités de chacun des peuples, ne jugeant ni l'un ni l'autre. Magnifique et tragique à la fois, inspiré de faits réels, construit en de courts chapitres qui entremêlent anecdotes et témoignages, *Apeirogon* expose toutes les facettes d'un même drame, que l'auteur, avec les voix de Bassam et Rami, cherche à rassembler afin d'imaginer un avenir différent. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

8. LA BIBLIOTHÉCAIRE D'AUSCHWITZ / Antonio G. Iturbe (trad. Myriam Chirousse), Flammarion, 504 p., 36,95 \$

Lorsque Dita Kraus se retrouve dans un camp de concentration avec toute sa famille, c'est non sans crainte qu'elle accepte la dangereuse responsabilité de cacher et de protéger les huit livres qui composent la minuscule bibliothèque clandestine. Basé sur des faits réels, ce roman retrace l'histoire d'une adolescente de 14 ans qui a su tenir tête aux geôliers nazis, et qui a permis aux enfants prisonniers d'Auschwitz d'avoir accès à une éducation et à un semblant de vie normale. L'auteur espagnol relate également ses rencontres avec cette survivante de l'Holocauste qui est maintenant âgée de 91 ans, et qui a contribué grandement à la réalisation de cette œuvre bouleversante. **JIMMY POIRIER** / L'Option (La Pocatière)

AVEZ-VOUS LU...

AU CŒUR DES TÉNÈBRES DE JOSEPH CONRAD (PUBLIÉ EN 1899) ?

Parce qu'il est agréable de revisiter nos classiques, un libraire indépendant partage avec vous un livre qui, loin d'être une nouveauté, mérite encore qu'on s'y attarde. Il n'est jamais trop tard pour découvrir un bon livre !

PAR JOSÉE LABERGE, DE LA LIBRAIRIE LA LIBERTÉ (QUÉBEC)

On sent son influence chez...

... Gide, dans son *Voyage au Congo*, ainsi que dans la partie africaine du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, sans oublier le troublant *Ténèbre* de Paul Kawczak, qui en a amené plusieurs à vouloir lire ou relire Conrad. Cette influence se retrouve même au cinéma avec *Apocalypse Now*, transposition du récit de Conrad dans le contexte de la guerre du Vietnam.

On a critiqué...

... le portrait qui y est dressé du Congo, dépeint comme un lieu inquiétant, antithèse du monde européen dit «civilisé». Ses habitants y sont décrits comme des sauvages, des cannibales et ne sont guère plus que des éléments de décor sans voix dans ce texte qui se veut pourtant une dénonciation du colonialisme. Un des premiers à avoir décrié cette vision raciste fut Chinua Achebe, suivi de plusieurs autres auteurs d'origine africaine, dont Blaise Ndala.



Pourquoi est-il encore pertinent de le lire aujourd'hui ?

Malgré ces failles, l'atmosphère dépeinte dans ce roman est envoûtante et on se laisse emporter par le rythme de la langue et par la sombre poésie de Conrad. Il faut voir ce texte comme un produit de son époque et, pourquoi pas, comme une porte d'entrée vers la littérature africaine moderne.



Photo: Chris Miner

MICHAEL CRUMMEY

LEMÉAC



« Écrit dans une langue à la fois moderne et archaïque, *Les innocents* de Michael Crumme expose un mythe (re)fondeur qui nous force à remettre en question notre conception et notre compréhension de l'amour et de la mort, de la famille et de la solitude, de l'oubli et de la sagesse, de l'horreur et de la beauté, des corps et de la connaissance, de la violence et du désir. Offrant un récit ancré dans une singularité touchante et une simplicité déchirante, et ouvrant une fenêtre sur un passé lointain qui éclaire d'un jour nouveau des préoccupations alors omniprésentes telles que la survie et le sacrifice, le roman de Crumme possède pour le lecteur la capacité de changer sa vision du monde. »

— Jury du Prix Scotiabank Giller

**FINALISTE AUX PRIX LITTÉRAIRES
DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2019**

**FINALISTE DU PRIX
SCOTIABANK GILLER 2019**



Conseil des arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

TYLER KEEVIL

« *Peau de phoque* est un livre époustouflant, simple et sans fioritures, mais tout d'énergie contenue. Dotés d'une structure narrative solide et progressant au fil d'un rythme implacable, ces récits explorent avec intensité et une approche revisitée des thèmes familiers tels que l'aliénation, la relation à la nature, les rites de passage et la perte de l'innocence. En combinant l'art de la description percutante et celui de la fine analyse psychologique, Keevil construit magistralement des scènes à la fois violentes et subtiles et réussit le rare exploit d'offrir au lecteur des récits campés dans un univers masculin brutal où règnent pourtant émotion et passion. »

— Jury du Prix Journey



Photo: © Naomi Keevil



TYLER KEEVIL
PEAU DE PHOQUE
LES ALLUSIFS

**LAURÉAT
DU PRIX WRITERS' TRUST
OF CANADA MCCLELLAND &
STEWART JOURNEY
2014**

LES ALLUSIFS



Conseil des arts
du Canada



Canada Council
for the Arts



LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. LES ROSES FAUVES / Carole Martinez, Gallimard, 346 p., 34,95 \$

Dans l'armoire de Lola patientent de petits cœurs en tissu, héritage des femmes de sa lignée qui, à l'aube de leur mort, notent leurs secrets sur des bouts de papier qu'elles enfouissent dans le cœur. L'un de ces cœurs est décousu, et poussée par la narratrice, elle accepte de lire ces parcelles de la vie de son aïeule, découvrant une femme fière et indépendante. Peu à peu, Lola, pourtant d'une nature effacée, s'émancipe et se libère de ses chaînes, à l'image de son ancêtre. Grâce à sa plume colorée et vive, se jouant des époques et des rôles, Carole Martinez parvient à créer un univers fantasque et sauvage, à l'image de ces roses fauves qui, surgies du passé, fleurissent après des années de dormance et laissent planer un arôme envoûtant.

CHANTAL FONTAINE / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

2. UN PARFUM DE CORRUPTION / Zhenyun Liu (trad. Geneviève Imbot-Bichet), Gallimard, 344 p., 42,95 \$

Un parfum de corruption met en lumière, comme son titre l'indique, l'engrenage dans lequel l'individu est piégé, celui du matérialisme. Mais ces victimes ne sont pas si innocentes, ce qui donne ainsi beaucoup de réalisme aux personnages. Dans ce roman, trois histoires, distinctes en apparence, vont s'imbriquer les unes aux autres afin de démontrer l'existence d'une certaine hypocrisie: celle d'une quête individuelle au détriment de la collectivité. Tout le contraire des valeurs traditionnelles chinoises encore véhiculées. Liu Zhenyun, écrivain célèbre, est connu en Chine pour ses satires sociales et ce dernier livre ne déroge pas à la règle: il mêle avec art le plaisir du voyage et la critique sociale.

MARIE VAYSETTE / De Verdun (Montréal)

3. LA MÈRE EN MOI / Sheila Heti (trad. Paul Gagné et Lori Saint-Martin), XYZ, 328 p., 26,95 \$

Dans la société dans laquelle nous vivons, certains sujets demeurent encore incompris et certaines questions restent souvent sans réponses. Dans le roman philosophique (et autobiographique?) de Sheila Heti, *La mère en moi*, on y remet en question le droit de vouloir ou non enfanter. La réflexion de l'auteure autour de ce sujet est parfois provocante, impertinente, mais plus que tout, ses mots nous portent à nous questionner sur nos propres valeurs. Tout au long de ce livre, la narratrice laisse le destin répondre à ses questionnements à l'aide d'un ancien jeu de monnaie chinois. Bien que le sujet soit pris au sérieux, cette confrontation entre la rationalité et le hasard allège le dilemme du texte. Dans le monde actuel, ce questionnement vis-à-vis le désir de donner la vie est souvent incompris par la plupart d'entre nous, mais avec ce roman, la Torontoise Sheila Heti lève le voile sur un préjugé dont bien des femmes sont encore, malheureusement, victimes.

ÉMILIE BOLDUC / Le Fureteur (Saint-Lambert)

CHRONIQUE
D'ELSA PÉPIN

ROUTE

LES GRANDES DÉSILLUSIONS

Qu'advient-il à l'âge adulte, passé la mi-trentaine, quand l'horizon des possibilités se rétrécit et les rêves de jeunesse se heurtent à la réalité? On n'imagine jamais la vie adulte telle qu'elle le devient, parce qu'on imagine des vies adultes, multiples, infinies, flottantes, alors qu'on n'en a qu'une seule, très concrète et un jour fixée.

Pour Hannah, Cate et Lissa, la fin de la trentaine charrie son lot de deuils sur ces promesses que l'âge adulte n'a pas tenues. Les amies avaient pourtant tout devant elles lorsque, durant les années 90, elles vivaient dans une maison victorienne au cœur de Londres. Avec une finesse et un humour mordant, Anna Hope résume la grande désillusion qui accompagne cet âge où un certain possible se referme, particulièrement pour la femme. *Nos espérances* traite du désenchantement qui guette tant de jeunes filles qui atteignent le cap où s'amenuise la patience pour connaître enfin le succès professionnel qui va faire décoller la carrière, l'espoir que l'amour ou la mise au monde d'un enfant concrétisera le sentiment du grand accomplissement.

Pour Lissa, c'est son rêve d'actrice qui s'effrite alors qu'elle est réduite à passer des auditions pour des publicités où elle est traitée comme du bétail. «Elle l'emmerde, le gros directeur de casting avec ses trois congés par an. Elle les emmerde, les deux réalisateurs avachis derrière leur écran de contrôle comme des ados qui s'ennuient. Elle l'emmerde, la caméra qui te balaie des pieds à la tête plus lentement qu'elle le fait avec les hommes.» Elle les emmerde, tous, «les hommes qui mènent cette putain de danse».

Hannah, malgré une brillante carrière de sous-directrice d'une grosse ONG mondiale et un époux adorable maître de conférences dans une des meilleures facs de Londres, n'arrive pas à tomber enceinte malgré les nombreuses tentatives de fécondation in vitro se soldant chaque fois par un échec. Elle a beau avoir travaillé dur toute sa vie, l'univers n'en a «rien à carrer» qu'elle se soit «cassé le cul ou non au boulot».

Pour sa part, Cate se trouve totalement déprimée dans sa nouvelle vie de mère dans le Kent, ses nuits blanches à nourrir le bébé, sa belle-mère dans les jambes et ses soirées tendues avec Sam. Elle est tombée enceinte trois mois après leur rencontre, neuf mois plus tard ils étaient mariés et dix-sept mois plus tard elle habitait Canterbury. «C'est comme si la vie avait décidé pour elle. L'avait ramassée, retournée et déposée loin, très loin de chez elle.»

L'auteure fait des allers-retours entre ces années de jeunesse où tout paraît trépidant et enivrant et l'âge où la vie semble glisser lentement vers une pente qu'on n'avait pas imaginée. Avec un fond féministe jamais revendicateur, Hope raconte avec lucidité et beaucoup de tendresse la rivalité en amitié ou comment chacune des trois femmes envie l'autre en secret pour ce qu'elle n'a pas. Or, si le constat est dur, le roman, lui, n'est aucunement triste, au contraire. Drôle et incisive, l'écrivaine britannique brosse un portrait de génération parfois cinglant. Une scène explosive et haute en couleur de

L'écrivaine anglaise Anna Hope décortique avec lucidité l'effondrement du rêve de l'âge adulte, une fois qu'on y est, de la même manière qu'Elena Ferrante raconte sa fracturation depuis le point de vue d'une enfant. D'une manière ou d'une autre, on ne s'en sort pas : vieillir rime avec la perte des illusions.

souper catastrophique sert entre autres de point de bascule au roman, qui n'est pas sans écho à la société québécoise, m'ayant moi-même trop souvent reconnue chez l'une ou l'autre de ces femmes en quête de sens. Si chacune se sent seule, creuse, vide, bancale, alors le constat est universel : nous sommes toutes et tous un jour en face des limites que la vie nous impose. L'espérance est ce qui nourrit la jeunesse, puis ce qui lui nuira une fois qu'elle aura été déçue.

Les adultes, ces menteurs

Pour Giovanna, 13 ans, la désillusion concerne l'image qu'elle se fait de ses parents, alors qu'elle traverse une crise d'adolescence marquée par leur divorce et la découverte de l'existence d'une tante rejetée, maudite, à laquelle, paraît-il, elle a le malheur de ressembler. Tout commence par une phrase lâchée par son père qui la qualifie de «très laide». À partir de là, la vie de Giovanna bascule.

Revenant en force après sa célèbre série *L'amie prodigieuse*, qui lui a valu un succès international, la mystérieuse Elena Ferrante choisit de suivre le parcours inverse que celui raconté dans sa célèbre fresque. Ici, une jeune fille de bonne famille napolitaine renie sa classe pour retourner vers ses origines modestes, renouant avec cette Zia Vittoria si mal élevée et vulgaire, à qui elle emprunte les manières, le ton, la colère pour nourrir une véritable rébellion contre sa famille. «J'avais maintenant découvert que j'avais un sale caractère, et que j'étais capable de mauvaises paroles comme de mauvaises actions. Si je possédais des qualités, je faisais en sorte de les étouffer afin de ne pas me sentir comme une pathétique jeune fille de bonne famille.»

Giovanna se sabote, répondant à un «violent besoin de dégradation», arrétant d'étudier, s'enlaidissant volontairement, mais à force de vivre aux côtés d'adultes décevants — un père désormais en couple avec la mère d'une de ses meilleures amies, une mère déprimée réfugiée dans le culte de son ex-mari —, elle s'ouvre au monde extérieur, à l'influence de cette tante ennemie, découvre l'indépendance d'esprit, l'affranchissement du cadre familial et fait des rencontres marquantes. Roman d'apprentissage qui se passe sur trois années charnières dans la vie de l'adolescente atypique au caractère bien trempé, *La vie mensongère des adultes* saisit avec une merveilleuse efficacité les tourments de cet âge où l'image du monde adulte se fissure, les parents tombent de leur piédestal et laissent un grand vide de sens et de modèle qui demande à être comblé. La force du livre tient à la capacité de l'auteure à nous transmettre la quête menée par la protagoniste pour se frayer un chemin dans ce monde très trouble, empreint de désillusions, de violences et de mensonges, où la vérité demeure souvent opaque. Alliant avec doigté profondeur psychologique, simplicité de la forme et ferveur féministe, Ferrante frappe fort ici encore. Un petit bijou acéré comme un couteau. ♦



/
Animatrice, critique et auteure, Elsa Pépin est éditrice chez Quai n° 5. Elle a publié un recueil de nouvelles intitulé *Quand j'étais l'Amérique* (Quai n° 5, XYZ), un roman (*Les sanguines*, Alto) et dirigé *Amour et libertinage par les trentenaires d'aujourd'hui* (Les 400 coups).
/



NOS ESPÉRANCES

Anna Hope
(trad. Elodie Leplat)
Gallimard
368 p. | 36,95\$ ♦



LA VIE MENSONGÈRE DES ADULTES

Elena Ferrante
(trad. Elsa Damien)
Gallimard
400 p. | 39,95\$ ♦🎧

ENTREVIEW

Brit Bennett

/
Avec *L'autre moitié de soi* (*The Vanishing Half* dans sa version originale anglaise), l'autrice américaine Brit Bennett livre une saga historique teintée de préoccupations on ne peut plus actuelles. Racisme, réalité trans, colorisme, condition féminine, violence conjugale... Ce roman aussi sagace et dense qu'un essai regorge pourtant d'action, de revirements trépidants.

◇◇
PAR CATHERINE GENEST
◇◇

EN OSMOSE
AVEC
LE PRÉSENT



L'AUTRE MOITIÉ DE SOI

Brit Bennett

(trad. Karine Lalechère)

Flammarion Québec

384 p. | 29,95\$

Précédée d’une réputation enviable, mais amplement justifiée, et d’une collection de critiques aux airs d’éloges publiées un peu partout sur le globe, Brit Bennett pourrait être intimidante. L’écrivaine à l’aube de la trentaine ne recèle, pourtant, pas une once de vanité en elle. Comme si, finalement, elle devait encore se pincer pour prendre la pleine mesure de ce qui lui arrive sur le plan professionnel. Les traductions, d’une part, et ces entrevues avec les journalistes internationaux qui en découlent. « C’est surréaliste d’attirer l’attention de la presse étrangère comme ça. Mon autre livre, *The Mothers*, m’a donné l’occasion de voyager dans divers pays. Bizarrement, je ne suis jamais allée au Canada de ma vie, mais je suis notamment allée en Nouvelle-Zélande, par exemple. Bien sûr, j’aimerais pouvoir visiter ces endroits en personne présentement, mais je suis capable de le faire virtuellement. Bientôt, je vais aller en France et en Allemagne en restant chez moi, dans mon salon! Il y a quelque chose de vraiment sympathique là-dedans, quelque chose qui combine l’intérêt que génère mon livre et la situation vraiment spéciale qu’on vit en ce moment, ces moyens qu’on trouve pour rester connectés. »

D’une redoutable pertinence

La portée universelle de l’œuvre de Brit Bennett s’explique, sans doute, par sa manière de mettre en scène toute une série de travers humains auxquels personne n’échappe.

Les mensonges sont, à ce chapitre, omniprésents dans ce récit qui prend racine dans un bled sans tellement d’envergure du fin fond du sud des États-Unis, un village un peu spécial (nous y reviendrons), et incompatible avec les rêves de jeunesse auxquels aspirent trois de ses quatre héroïnes principales. Qui n’a pas un jour rêvé à plus grand que ce que ses parents pouvaient lui offrir? C’est le cas, du moins, des personnages de Stella et Desiree Vignes, la première génération de femmes qui se dévoile au fil des pages. Il en va de même pour Jude, la fille de Desiree, une surdouée de la course à pied qui rivalise d’efforts pour être admise dans un programme de médecine. « L’idée pour le livre est venue d’une conversation avec ma mère qui est elle-même originaire de la Louisiane. Elle m’a parlé de cette localité dont elle se souvient d’avoir entendu parler quand elle était enfant. C’était de l’ordre de la légende urbaine. C’est ça qui, je crois, a été l’étincelle. »

Mallard, c’est le nom que Brit Bennett a donné à cette bourgade fictive inspirée par les souvenirs de celle qui l’a mise au monde. C’est une ville de petite taille, mais tout sauf banale, un endroit où femmes et hommes s’assortissent les uns aux autres pour que pâlisse, espèrent-ils, la peau de leurs héritiers. On ne s’y marie pas, pour ainsi dire, à plus noir que soi. Les habitants de Mallard ont fait de cette quête de blancheur une raison de vivre. En procréant de cette façon, comme par souci de se diluer, ils désirent s’arracher à leur sort de personnes racisées et visent ainsi à accéder aux mêmes privilèges que celles et ceux qui ne se heurtent pas à une quelconque forme de ségrégation. « Je voulais exploiter le sujet du colorisme, la complexité de ce concept qui a émergé du suprémacisme blanc, cette idée comme quoi tu es mieux de te rapprocher de la blancheur même si tu n’es pas Blanc toi-même. Le contexte racial en Louisiane est vraiment particulier et ma mère m’a souvent raconté ces fois où on lui a manqué de respect parce qu’elle était plus foncée que les autres membres de sa famille. Ça m’a toujours intéressée et même fascinée. C’est une conversation raciale qui n’a lieu qu’entre personnes noires et à travers celles-ci, qu’au sein de la communauté. Ça ne nous est pas exclusif, cela dit. J’ai des lecteurs sud-asiatiques qui m’ont confié des histoires semblables par rapport à la couleur de leur peau, le colorisme, les crèmes de blanchiment... »

Rares sont les fictions qui témoignent à ce point bien d’un fait réel. Cet ouvrage s’impose comme une fenêtre ouverte sur des préoccupations qui échappent à cette tranche de la population privilégiée et pour qui le grain de peau n’a jamais constitué un enjeu, une préoccupation ou même un obstacle. C’est trop facile, comme Blancs, de l’oublier.

Le regard porté vers l’avenir

Même si les derniers paragraphes pourraient laisser croire à un antépisode, une préquelle, pour user de l’anglicisme courant, Brit Bennett y va d’une réponse sans équivoque. Raconter la vie d’Adele, la matriarche, ne fait pas partie de ses objectifs. À moyen terme, du moins. « Je ne sais pas, je ne pense pas que je vais faire ça. Ça ne fait pas partie de mes plans. Si je devais écrire une suite, ce serait par rapport à la prochaine génération de la famille. Les gens me le demandent beaucoup, d’ailleurs. »

La portée universelle de l’œuvre de Brit Bennett s’explique, sans doute, par sa manière de mettre en scène toute une série de travers humains auxquels personne n’échappe.

Une adaptation télévisuelle de *L’autre moitié de soi* est à présent dans le collimateur, une série qui verra peut-être le jour avant ce prochain roman. « J’ai vendu les droits, je n’agirai pas à titre de scénariste cependant. Je serai productrice exécutive, mais j’aurai mon mot à dire. Ce n’est pas une chose à laquelle j’ai osé rêver en écrivant le livre, mais c’est réellement excitant de penser que je vais pouvoir joindre un autre public. »

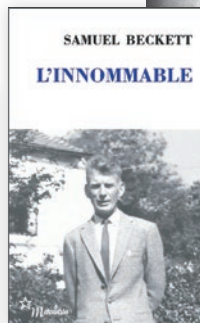
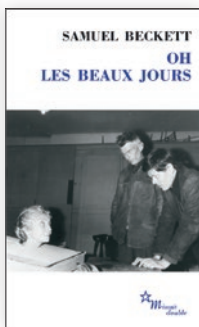
À l’heure actuelle, Brit Bennett planche plutôt sur un projet tout autre, un nouveau manuscrit dont elle ne révèle que peu de choses sinon qu’il sera une fois de plus teinté par la dynamique mère-fille. Une constance dans son travail, un autre thème auquel la planète entière pourra se rallier. ♦

SAMUEL BECKETT

Le pari de l'indicible

On a souvent associé l'œuvre de Samuel Beckett (1906-1989) à un pessimisme foncier, arguant à tort que l'impasse dans laquelle se trouvent ses personnages est le miroir de notre malaise existentiel.

PAR ISABELLE BEAULIEU



Soit, personne plus que l'Irlandais, nobélisé en 1969, ne savait sonder la difficulté d'être et la profonde défaillance du langage pour exprimer les vertiges de l'abîme. Mais y a-t-il une preuve d'espérance plus manifeste que d'être celui qui, conscient de l'incommunicabilité qui nous façonne, choisit tout de même d'utiliser la langue comme ultime cri dans le désert ? C'est parce qu'il était avant tout un grand humaniste que Beckett s'est acharné à saisir et à nommer le vide sous nos pieds.

Romancier et dramaturge, Samuel Beckett a créé des personnages qui, entre attente et inanité, pataugent au cœur même du grand vacuum, cherchant désespérément une prise où s'accrocher. Que ce soit Estragon et Vladimir dans *En attendant Godot* qui mettent toute leur ardeur à attendre leur sauveur ou Winnie dans *Oh les beaux jours* qui est au bord de la suffocation, littéralement enterrée, anéantie par une trop grande solitude, ils ont tous cette troublante façon d'évoquer la question, la plus angoissante de toutes, de notre état de simple mortel. « La fin est dans le commencement et cependant on continue », dit Hamm dans la pièce *Fin de partie*. Beckett semble ici faire preuve de dérision là où il ne fait pourtant que soulever des évidences. La mort est annoncée à chacun dès la naissance, mais la plupart du temps nous nous empressons d'évacuer cet état de fait et agissons comme si nous étions éternels. Le négativisme qu'on accole à Beckett n'est que la lucidité de son regard et l'audace qu'il a d'approcher les choses de face. Solitude, malaise, angoisse, incompréhension... ces thèmes beckettien sont la preuve, parce que l'auteur les prend à bras-le-corps, parce qu'il étreint le pire comme s'il s'agissait du meilleur, qu'il ne baisse pas les bras. Nous voudrions trop souvent abolir nos nuits alors même qu'elles nous servent de remparts, en ce sens qu'elles nous permettent de voir sous un autre œil ce que nous tenions pour acquis.



© Banier/Steidl

Rien ne se passe, rien ne se dit

Il faut dire aussi que le sombre n'est pas l'envers de la lumière, mais que, comme tous opposés, ils ne sont jamais loin l'un de l'autre. Si nous les imaginons comme une sphère où ils seraient sur des pôles contraires, ils finissent inmanquablement par se rencontrer lorsque nous en faisons le tour. « À la hauteur des livres, cela veut dire la chute, le désarçonnement », écrit Frédérique Bernier dans son essai *Hantises* (Nota Bene). Beckett nous offre cette possibilité du précipice, nous fournit l'occasion d'être ébranlés, livrés à nous-mêmes. « Où irais-je, si je pouvais aller, que serais-je, si je pouvais être, que dirais-je, si j'avais une voix, qui parle ainsi, se disant moi ? », dit le personnage du roman *L'Innommable*. Pareilles interrogations provoquent l'effroi, celui d'exister dans l'informe, d'être seul à trouver son sens et sa raison ou pire de s'apercevoir qu'il n'y en a pas et devoir avancer à l'aveugle, frappant le vide. Mais comme notre théorie des opposés de tout à l'heure, le vide ne l'est pas tout à fait, du moins il est plein de toutes les possibilités. « [...] si le vide existe, c'est qu'il n'est pas tout à fait rien, c'est qu'il est quelque chose de particulier », exprime le physicien et philosophe des sciences Étienne Klein dans *Ce qui est sans être tout à fait* (Actes Sud). Au bout du vide, surtout, se tiennent les questions, qui elles, sont toujours entières et innombrables.

Il serait bien mal vu d'annoncer que Samuel Beckett est un auteur de livres d'aventures. Les protagonistes n'ont pas d'épée, ne traversent pas les mers, pas plus qu'ils ne survivent à aucun éboulement de neige dans les montagnes. Nous serions même bien en peine de trouver dans l'œuvre de Samuel Beckett ne serait-ce qu'une simple montée dramatique. Les détracteurs de l'écrivain vous le diront : il ne s'y passe rien. À cela, nous pourrions bien sûr ajouter : à première vue. En fait, l'action se situe partout puisque le drame est immanent. Les personnages, confrontés au fil des jours, sont en constante perte d'équilibre et affrontent humblement leur fragilité. « Oh je sais bien, il ne s'ensuit pas forcément, lorsque deux êtres sont ensemble — (*la voix se brise*) — de cette façon — (*voix normale*) — parce que l'un voit l'autre que l'autre voit l'un, la vie m'a appris ça... aussi. (*Un temps*.) Oui, la vie, je suppose, il n'est pas d'autre vocable. » Winnie emprunte le mot « vie », mais elle est en même temps dépassée par son immensité. Tout le long de la pièce, elle est en apnée devant la journée à meubler, vulnérable face à sa solitude. Elle ne voyage certes pas sur tous les continents, mais ce qui se trame en elle est une expédition en soi. Son exploit se situe dans sa totale mise à nu et dans l'acharnement qu'elle met à trouver de la beauté dans chaque jour qui passe.

Beckett embrasse le sombre et les écueils, et dans sa démonstration de l'imparfaite condition humaine, il nous dit que nous ne sommes pas seuls à être seuls. Si ce n'est que pour cette raison, nous pouvons affirmer que son œuvre en est une qui fait du bien. Et si la langue échoue à exprimer la vérité des êtres, il n'en reste pas moins que Beckett réussit de manière sidérante à dire le monde dans lequel nous sommes tombés et dans lequel nous tombons. ♦

EN VITRINE



1



2



3



4



5

1. LA PETITE DERNIÈRE /

Fatima Daas, Noir sur Blanc, 186 p., 29,95 \$

C'est à un monologue construit par fragments que Fatima Daas nous convie, nous invitant dans son quotidien de Française d'origine algérienne, nous amenant visiter son adolescence, abordant la mort de sa sœur, sa vie d'adulte à laquelle elle ne s'habitue pas, sa relation avec sa mère, et l'amour, qu'elle découvrira avec Nina. « Ici, l'écriture triomphe en faisant profil bas, sans chercher à faire trop de bruit, dans un élan de tendresse inouïe pour les siens, et c'est par la délicatesse de son style que Fatima Daas ouvre sa brèche. » Et c'est Virginie Despentès qui le dit !

2. UNE BÊTE AUX AGUETS /

Florence Seyvos, L'Olivier, 138 p., 34,95 \$

Le nouveau personnage de Florence Seyvos se prénomme Anna et combat un monstre envahissant : pour celle dont le réel s'est fracturé, repousser sans cesse la folie devient une priorité. Honteuse, anxieuse, apeurée, Anna tente de cacher aux siens ces voix qu'elle entend, ces ombres qui semblent ne surgir que pour elle. Reste une question : si elle cessait son traitement, cette médication qu'elle prend depuis des années, que découvrirait-elle ? Finaliste au prix Le Monde, ce livre brille par son étrangeté.

3. LA FAMILLE MARTIN /

David Foenkinos, Gallimard, 240 p., 32,95 \$

Un écrivain en panne d'inspiration, trouvant ses personnages ennuyeux, croit qu'une réelle personne aurait sans doute une vie plus intéressante. Il décide que la première personne qu'il croisera dans la rue deviendra le sujet de son livre. Il fait ainsi la rencontre de Madeleine, une femme âgée qui lui fait tout de suite confiance et accepte de lui raconter sa vie. L'écrivain, qui s'immisce alors peu à peu dans la famille de Madeleine, nous plonge du même coup dans son processus créatif.

4. FANTAISIE ALLEMANDE /

Philippe Claudel, Stock, 120 p., 29,95 \$

Peut-être faut-il s'appeler Philippe Claudel pour écrire sur le Mal qui place ses tentacules en de multiples lieux allemands. Dans ce roman décomposé, qu'on découvre avec cinq histoires aussi diverses que déstabilisantes, l'auteur visite différentes laideurs par le biais de personnages fort différents les uns des autres, dont un soldat, une fille cruelle, le peintre Franz Marc, un vieillard et un certain Viktor, qui est en fait le liant entre ces histoires. Une réflexion qui aborde l'incohérence de l'Histoire, la mémoire et la culpabilité.

5. DES VIES À DÉCOUVERT /

Barbara Kingsolver (trad. Martine Aubert), Rivages, 576 p., 47,95 \$

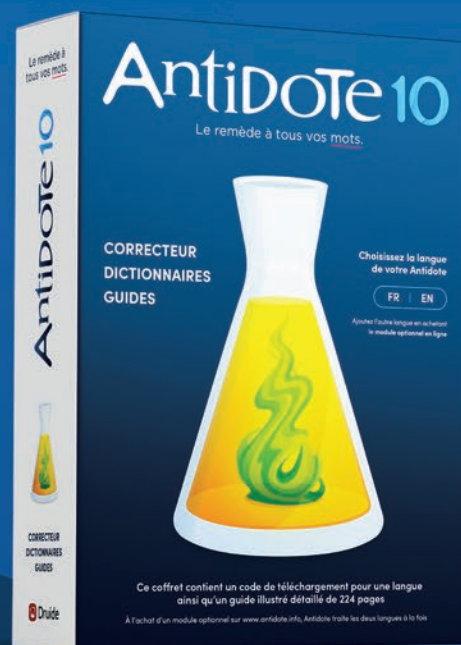
Une maison au New Jersey menace de s'effondrer, et ce sera le prétexte qu'utilisera l'auteure pour raconter l'histoire de deux familles américaines, à 150 ans d'écart, qui y ont vécu. Ce mariage exquis entre les deux époques met de l'avant une journaliste indépendante qui soutient son fils en crise existentielle dans une Amérique en voie d'avoir Trump comme président, ainsi qu'une scientifique, mise à l'écart de l'Histoire malgré sa proximité intellectuelle avec Darwin. Ce roman, fin et intelligent, interroge la société actuelle, met en lumière les dérapages, parle de politique, d'assurance maladie et d'écologie, de l'ironie omniprésente de notre époque. Un pur ravissement.

Le remède à tous vos mots.

- ✓ Correcteur avancé avec filtres intelligents
- ✓ Dictionnaires riches et complets
- ✓ Guides linguistiques clairs et détaillés

www.antidote.info

Druide



Le clavier à toute vitesse.

Une méthode simple et efficace pour apprendre à taper au clavier.

www.taptouche.com



Druide



UN TRAIN POUR HELSINKI Claude Tousignant

1979. Jean-René Rioux, élève de cinquième secondaire, découvre la Finlande via un travail de recherche de son enseignante. Déjà épris de la Scandinavie grâce au groupe pop Abba, un rêve germe en lui. Il voudra visiter ces pays.

1984. Son rêve se réalise enfin. Jean-René y rencontre Janna, une étudiante universitaire en traduction et interprète. Le coup de foudre! Son rêve se modifie. Désormais, il désire vivre avec elle là-bas. Ensemble, ils souhaitent pouvoir se marier et éventuellement fonder une famille.

Suivez leurs péripéties à travers leur travail, leurs familles et leurs voyages lors des grands bouleversements planétaires de la fin du XX^e siècle.



29,95 \$
6 x 9 - 552 pages

BAK ÉRALD, LA LIBÉRATION DE L'EMPIRE TOME 2 - DÉROUTE Loïc Lemieux

Les quatre se sont réunis, comme la prophétie l'avait annoncé, et sont partis pour leur périple à travers l'empire. Ils doivent retrouver tous les Uruks, les rallier à leur cause et sauver l'empire de la tyrannie d'Oré. Que se passerait-il si l'un d'entre eux venait à mourir? Car Oré a bien l'intention de les empêcher de se rendre jusqu'à lui.

La blessure de Dérillis va-t-elle guérir? Jimmy délivrera-t-il son message à temps? La route s'annonce longue et périlleuse pour les sauveurs de l'empire.

Aussi disponible:



24,95 \$
6 x 9 - 274 pages



24,95 \$
6 x 9 - 352 pages

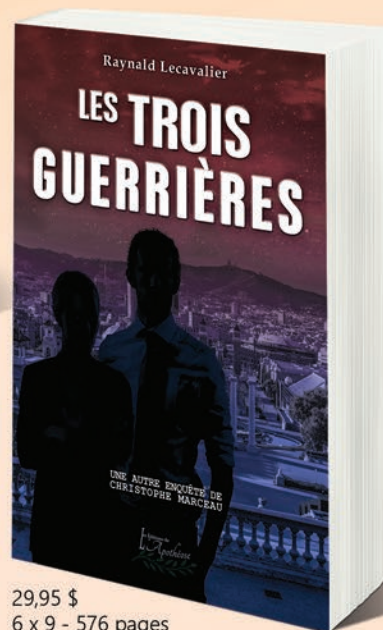


LES TROIS GUERRIÈRES Raynald Lecavalier

Mai 2016, Washington, dans le district de Columbia. L'ancien ambassadeur d'Espagne Ernesto Gonzalez est retrouvé assassiné dans sa chambre au Lexington, un hôtel chic situé à trois minutes de la Maison-Blanche. D'emblée, la police soupçonne une organisation terroriste. Appelé à la rescousse, le détective privé Christophe Marceau y voit rapidement un lien avec un assassinat commis plus de quarante ans plus tôt. Comment parviendra-t-il à en établir la preuve?

L'enquête de Marceau nous transportera au cœur du royaume d'Espagne, fief du clan criminel Ortega, ainsi qu'à New York et à Washington, métropoles où règne en maître l'attorney général Stephen MacAngus, personnage aussi trouble qu'intrigant.

Aussi disponibles:



29,95 \$
6 x 9 - 576 pages



29,95 \$
6 x 9 - 600 pages



29,95 \$
6 x 9 - 686 pages

CHUTE FATALE Marie-Michelle Gagné

Alors que sa vie semble avoir pris un bon tournant et que tout lui sourit enfin, Steeve Roy meurt en chutant d'un belvédère à flanc de montagne. Un accident en serait la cause. Deux mois plus tard, un témoignage remet en question cette hypothèse.

Déterminée à prouver l'innocence de sa meilleure amie suspectée du meurtre de son mari, la journaliste Emmy Langlois décide de mener sa propre enquête. Au fil de ses démarches, elle développe un lien particulier avec un des deux enquêteurs, mais leurs découvertes ébranlent ses convictions. Sa vie serait-elle aussi menacée?



19,95 \$
6 x 9 - 288 pages



www.leseditionsdelapothéose.com

Pour vivre l'édition autrement

CHRONIQUE DE

ROBERT LÉVESQUE

ISMAÏL KADARÉ:

DANS L'OBSCURE

ALBANIE

C'est un pays montagneux, pluvieux et étrange, balkanique et petit, à l'histoire sombre, dans lequel on ne va pas en vacances ; après la guerre de 39-45 son peuple fut soumis à Staline puis un dictateur du cru, Enver Hodja, rompit avec l'URSS de Khrouchtchev pour le ranger, tout aussi asservi, sous Mao. Homère merci !, un écrivain, Ismaïl Kadaré, en a décrit le suc et le sort d'une plume courageuse, inspirée, indomptable.

Voilà un homme qui est parvenu à imposer une littérature digne de ce nom (moderne sous influence des Anciens, Eschyle, Shakespeare, Cervantès) alors qu'il a eu à vivre (né en 1936, il a aujourd'hui 83 ans) sous l'une des dictatures les plus dogmatiques qu'ait connues l'Europe au XX^e siècle. Un écrivain *étroitement surveillé* qui, malgré les censures, ne se sera jamais renié et aura en 1985 — harassé — préféré l'exil à la soumission : le refuge en France où le monde des lettres, dès les années 70, avait salué en son premier roman traduit en français, *Le général de l'armée morte*, une satire féroce de l'autoritarisme, une voix unique qui allait s'imposer et s'élargir en devenant celle du messenger d'un État enfermé. « Une météorite albanaise tombée de notre côté du rideau de fer », écrit l'essayiste Éric Faye en préface d'une édition chez Bouquins de trois de ses romans.

Kadaré — qui a fait connaître au monde l'obscur Albanie par une subtile et érudite écriture de clairvoyance autant que de combat contre une véritable *grande noirceur* — est de ceux parmi les grands écrivains universels dont le nom revient sans cesse, l'automne venu, lors des pronostics en vue de l'attribution du prix Nobel. Je fais ici le pari qu'il l'aura.

Né à Gjirokastër, dans la même vieille cité de pierre du sud de l'Albanie où Enver Hodja avait vu le jour en 1908 (ces deux concitoyens allaient devoir se braver devant l'histoire et devenir les deux Albanais les plus célèbres au monde : le tyran et le trublion, version brutale du roi et de son fou), Ismaïl Kadaré est de ceux qui, comme Proust, Modiano et Marie-Claire Blais, n'ont jamais envisagé de faire autre chose que d'écrire. Étudiant en littérature à l'université de Tirana (une université dans une dictature !), il a 18 ans lorsqu'en 1954 il publie un recueil de poèmes, *Inspirations juvéniles*, c'est un adolescent qui se cherche, qui file dans ses « rêveries », ce qui ne fait pas très communiste (et ce qui sera qualifié de « décadentisme occidental ») mais il persiste et signe ses vers de jeunesse. En 1958, il va poursuivre ses études littéraires à Moscou, à l'Institut Gorki, où il aura un net mouvement de recul devant la *réalité*, si je puis dire, du *réalisme socialiste*. Il a trop fréquenté et aimé et continué d'admirer la littérature russe (celle des grands romanciers du XIX^e siècle) pour croire à cette littérature soviétique, officielle, programmée, sclérosée, dont il va d'ailleurs décrire les tenants et abrutissants avec une fine sagacité dans un roman qui paraît en 1978, *Le crépuscule des dieux de la steppe*, roman que la critique albanaise ignorera sous ordre venu d'en haut.

Lorsque Enver Hodja va rompre avec Moscou, jugeant Khrouchtchev par trop déstalinisant (trop *détendu*), pour s'aligner idéologiquement correct sur Pékin, la Chine lui apparaissant garante de la pureté du dogme communiste, l'étudiant Kadaré, qui a 24 ans, doit quitter l'URSS et rentrer à Tirana. En novembre 1960 se tient la II^e Conférence de Moscou et l'Albanie, en plein schisme sino-soviétique qui perdure, est la seule *démocratie populaire* à défendre les Chinois. Khrouchtchev voit en elle le mouton noir de son empire et il décidera de rompre — qui a rompu le premier, c'est à se le demander — toute diplomatie avec Tirana en affamant le peuple albanais (plus de blé pour les hérétiques). Kadaré plonge dans ce drame sous sa lampe de romancier et il va en ressortir avec un grand livre de 500 pages, *L'hiver de la grande solitude*, où il met en scène l'approche sinueuse et rampante entre le David de Tirana et le Goliath de Moscou, la vie traumatisante des Albanais, et l'apothéose shakespearienne de cette déchirure politique qui traumatisa le peuple albanais.

Ce roman est un chef-d'œuvre. Kadaré y décrit — de l'intérieur — les grands acteurs comme les petits figurants, les meneurs et les laissés-pour-compte, les inquiets et les désespérés, les enragés du communisme et ceux qui vivent du mince espoir que la rupture avec l'URSS engendre ; envers ces Albanais pris dans la tourmente, il a la même attention portée, soutenue, sur chacun des personnages, du dictateur ennuyé au balayeur de rue insouciant, nomenklatura et prolétariat observés au détail. Avec un humour d'ironiste affligé et attendri, Kadaré donne à cet épisode de l'histoire — une sortie de l'orbite soviétique — une allure tragique de sourdine car *L'hiver de la grande solitude* n'est pas tant un roman historique qu'une épopée, celle d'un Olympe rouge en pleine discorde.

Une épopée où tout entre en ligne de compte, autant le vent de cet automne-là qui balaie violemment les rues que la difficulté pour une certaine jeunesse de dire « camarade Untel » à des personnes plus âgées qu'elle, la frustration d'un journaliste réalisant que c'est encore à lui, « comme l'année dernière », d'écrire « l'article sur l'amitié albano-soviétique », l'effarement de celui qui développe les photos du journal quand il voit apparaître sur la figure d'Hodja, à travers les sels chimiques, ce qui ressemble, sur une ride, à une grosse préoccupation (« Enver Hodja avait un gros souci »), le préposé au vestiaire d'une réunion de haut niveau au Kremlin qui ne se souvient pas d'avoir noté un tel silence lors de l'arrivée des dignitaires, le jeune Albanais, traducteur à la Conférence de Moscou, qui va devoir vivre avec le terrible secret de la rupture tant que Hodja ne décide pas de la rendre publique, la légère ébriété de Khrouchtchev qui regarde un Hodja visiblement agacé, tous ces instants, petits et grands, tous ces gestes, ces ennuis, les *choses de la vie* d'un hiver crucial dans la vie d'un peuple, Ismaïl Kadaré les capte, les sent, les rend, voire les imagine et les décrit, en se faisant l'aède des tragédies et facéties du monde communiste dont il a été l'un des plus talentueux témoins. ♦



/

Robert Lévesque est chroniqueur littéraire et écrivain. On trouve ses essais dans la collection «Papiers collés» aux éditions du Boréal, où il a fondé et dirige la collection «Liberté grande».

/



LE CRÉPUSCULE DES DIEUX DE LA STEPPE, L'HIVER DE LA GRANDE SOLITUDE, LE CONCERT

Ismaïl Kadaré

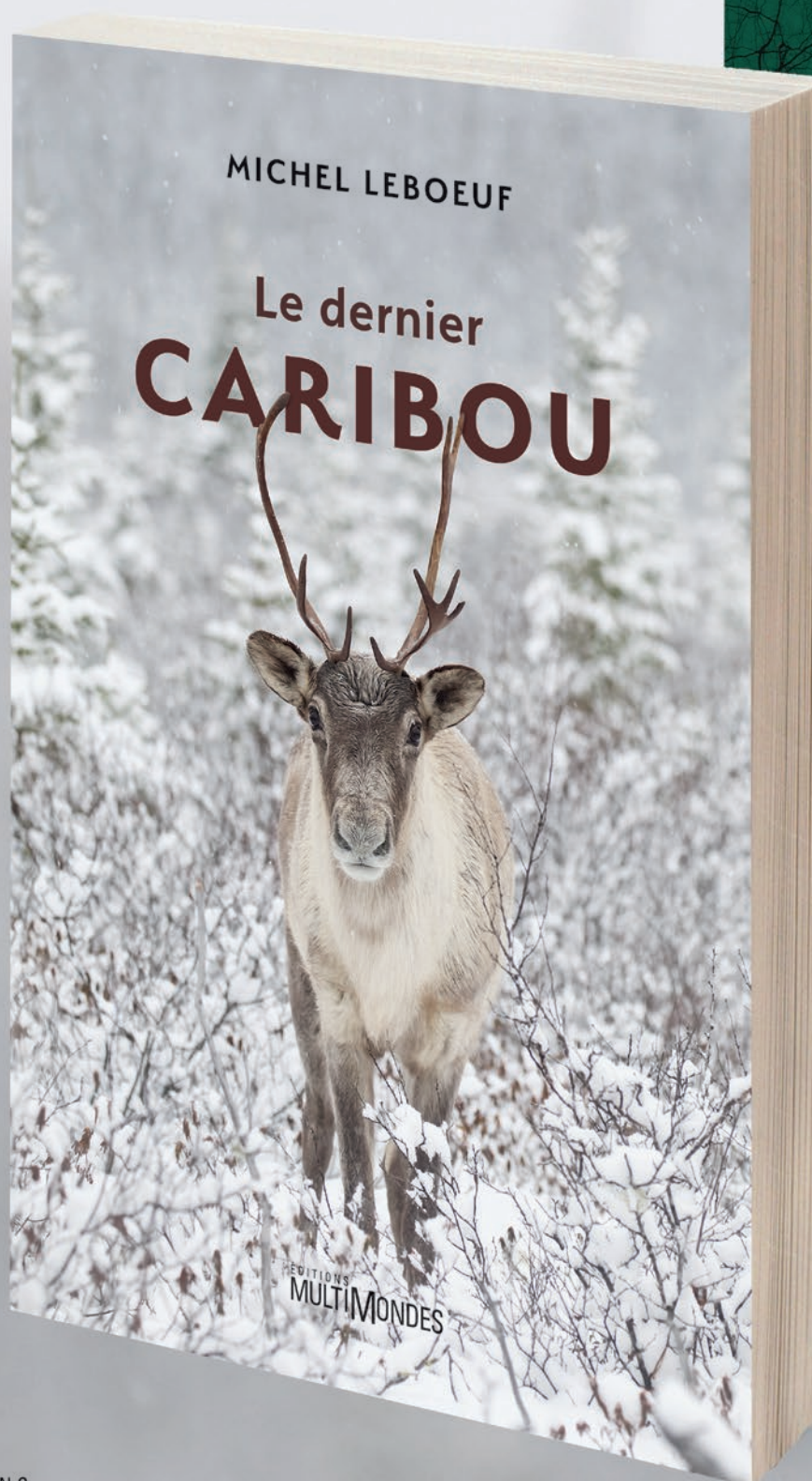
(trad. Jusuf Vrioni)

Robert Laffont

1 056 p. | 66,95 \$

En communion avec la NATURE

Par l'auteur de *Paroles d'un bouleau jaune*



ÉDITIONS
MULTIMONDES
editionsmultimondes.com



Offerts en version numérique 



L'autre solitude

À la découverte des talents anglophones

Depuis mars 2020, les lecteurs peuvent se procurer des livres en anglais sur leslibraires.ca, tout en continuant de soutenir leur librairie locale. Pour marquer cette intégration (rendue possible grâce au soutien du ministère du Patrimoine canadien et de la Société de développement des entreprises culturelles et avec la collaboration BookNet Canada), nous vous dressons un panorama de ce qu'il y a de meilleur à découvrir du côté des auteurs anglophones de chez nous. Si on ne vous parle pas de Margaret Atwood, Mordecai Richler, Yann Martel ou encore Alice Munro, c'est que leur place comme incontournable n'a plus à être réclamée.

Afin de s'assurer que votre curiosité sera suffisamment titillée, on a demandé à Lori Saint-Martin, Mélissa Verreault, Jeannot Clair, Christophe Bernard et Madeleine Stratford de partager avec nous un coup de cœur : ils présentent ainsi chacun une œuvre, qu'ils vous détaillent avec profondeur et passion.

Avec ce dossier, nous vous prouvons que les talents anglophones méritent d'outrepasser les frontières pour trouver refuge dans votre bibliothèque. Allez, partez pour de grandes découvertes !

Du talent d'un océan à l'autre : sept auteurs d'exception

Ils écrivent en anglais, demeurent sur le territoire canadien, ont été en lice pour des prix prestigieux, sont aimés des libraires d'ici et ont publié — ou publieront — un ouvrage cette saison. Mais les connaissez-vous ? Nous vous présentons ici sept auteurs dont l'écriture est unique et dont les livres, dans leur langue originale ou dans leur traduction, ont tout pour plaire au lectorat d'ici. Laissez-vous envahir par leur talent !

Sheila Heti

À 23 ans, Sheila Heti abandonne son rêve de devenir dramaturge (elle y reviendra...) et ne souhaite qu'une chose : être lue. À un point tel où elle dépose ici et là ses fables, écrites chacune en un seul souffle, dans le métro, à un point tel où elle en poste à des gens dont elle trouve l'adresse dans l'annuaire sans pourtant les connaître ! C'est Dave Eggers qui, charmé, publiera cinq de ses histoires dans la revue *McSweeney's Quarterly*, avant que l'éditeur Anansi ne la contacte pour lui proposer d'en faire un recueil. Naîtra ainsi en 2001 *The Middle*

Stories (paru en français sous le titre *Les fables du milieu*), qui regroupe trente nouvelles aux effluves de contes de fées cruels, mettant notamment en scène un représentant vendant un mari idéal à une épouse ennuyée, une sirène maintenue dans un bocal par une vilaine fillette et une boulette ayant roulé au sol et se questionnant sur le sens de sa vie.

Dans un entretien accordé à *The Paris Review*, l'écrivaine affirme qu'Henry Miller et le Marquis de Sade ont longtemps été ses modèles, dans l'écriture comme dans la perception du monde, justement parce qu'ils s'éloignaient de la culture dominante du quartier juif de Toronto, où elle a grandi. On retrouve d'ailleurs un brin de cet esprit dans son *How Should a Person Be* (*Comment devenir quelqu'un*, traduit chez L'Olivier), décrit comme une « foire aux vanités », qui met de l'avant, sans fard, les thématiques de l'amitié, de l'art, du sexe et de l'amour. C'est par contre avec *Motherwood* (*La mère en moi*, XYZ, voir p. 36) qu'elle passe de l'avant-garde littéraire à une stature affirmée d'auteure incontournable. Ce texte qui explore la question d'avoir — ou pas — des enfants a reçu un accueil éclatant et a été en lice au prix Giller. Son prochain livre, *Garden of Creatures*, est attendu pour 2021 et sera son deuxième album publié pour la jeunesse. On peut aussi la lire, entre autres, dans *The Believer*, *The New Yorker* et *The London Review of Book*.



Esi Edugyan

Cette auteure née à Calgary, de parents originaires du Ghana, a réussi un tour de force : tisser une histoire forte qui réunit à la fois un pan de l'histoire du jazz et de l'Holocauste, par le truchement des peuples noir et juif. Sous le titre *Half-Blood Blues* (*3 minutes 33 secondes*, chez Liana Levi), cette ode au jazz remportera le Giller et le prix américain Anisfield-Wolf, qui récompense une œuvre ajoutant à la compréhension du racisme et à l'appréciation de la riche diversité des cultures. Tout à fait justifié, donc, pour ce roman paru en 2011 qui met en scène les membres (afro-américains, allemands et métis) d'un groupe de jazz vers la fin des années 30, à Berlin, qui devront s'exiler à Paris et tenter d'y survivre. En mettant aussi en lumière un épisode méconnu, celui des soldats français des colonies africaines envoyés en Rhénanie, après la Première Guerre mondiale, ce livre inscrira Esi Edugyan, à l'international comme en son pays natal, comme une auteure canadienne majeure.

Ce livre pourtant émérite a bien failli ne pas voir le jour. Si en 2004 Esi Edugyan publie son premier roman, *The Second Life of Samuel Tyne*, qui reçoit un bel accueil et une nomination au prix du patrimoine Hurston-Wright, elle ne réussira toutefois jamais à faire publier son deuxième manuscrit. Découragée, elle pense à changer de carrière, à se tourner vers le droit. C'est finalement une résidence d'écriture en Allemagne qui lui insufflera l'idée de *Half-Blood Blues*, alors qu'elle est marquée par sa propre différence : une Canadienne à la peau noire, en territoire allemand.

En 2018, elle écrit *Washington Black* (traduit sous le même titre chez Folio), l'histoire d'un esclave noir et d'un scientifique blanc qui fuient, à bord d'un ballon dirigeable, et parcourront de nombreux continents tout en cheminant intérieurement. Encore une fois, Esi Edugyan repartira avec le Giller en poche.





Joshua Whitehead

Après avoir publié un recueil de poésie, *Full-Metal Indigiqueer* (Talonbooks, 2017), fort remarqué et salué dans la communauté LGBTQ+, Joshua Whitehead se met au roman. Et avec succès. Car la liste de prix pour laquelle *Jonny Appleseed* (publié en anglais chez Arsenal Pulp Press et en français chez Mémoire d'encrier) est finaliste est d'une longueur épatante, incluant le GG comme le Giller. Cette histoire de retour aux sources écrite d'une langue directe, très près de l'oral, met en scène un travailleur du cybersexe à Winnipeg, qui retourne, à l'occasion des funérailles de son beau-père, dans la réserve qui l'a vu grandir. S'y confrontent alors souvenirs heureux ou honteux, démons et fées. Ce roman englobe les thématiques qui sont chères à cet auteur qui se définit comme bispirituel et membre oji-cri/nehiyaw de la Première Nation manitobaine de Peguis: les cultures et les littératures autochtones, le genre et la sexualité. Il s'agit d'ailleurs là des sujets de son doctorat, dont il est candidat pour l'Université de Calgary, de même que les thématiques de *Making Love with the Land*, son roman attendu pour 2021 et qui, en plus des thèmes précédemment mentionnés, explore celui de la maladie mentale.

Joshua Whitehead voit les écrivains comme ayant un rôle à jouer pour canaliser les concepts issus de théories vers la fiction: ainsi, les idées deviennent accessibles, peuvent être discutées, partagées. C'est d'ailleurs pourquoi *Jonny Appleseed* a eu un tel succès: derrière ce qui peut apparaître comme une histoire tout sauf théorique se cache une grande réflexion sur la sexualité *queer*, sur les cultures autochtones, sur les possibilités d'atteindre la guérison. Un objectif avoué de l'auteur était d'ailleurs d'écrire un ouvrage destiné aux adolescents comme aux adultes, qui met de l'avant une sexualité positive, consentante, libérée: car les modèles heureux manquent pour démontrer que les Autochtones peuvent aussi vivre des expériences épanouissantes. Et il y remédie très bien.

Andrew Kaufman

Presque tous ceux qui parlent d'Andrew Kaufman le mentionnent, et nous ne ferons pas exception à la règle, car le détail est aussi anecdotique que plaisant à savoir: le Torontois d'adoption est né dans le même village ontarien de seulement 3 000 habitants qu'Alice Munro, nobélisée. La croisait-il, petit, à l'épicerie? Ça, nous ne saurions vous dire. Mais à l'instar de l'anecdote, l'œuvre de Kaufman (traduite en français chez Alto) est parsemée d'heureux — ou moins heureux — hasards qui la rendent magique. En effet, le premier qualificatif pour décrire son œuvre serait *originale*. Puis suivrait *éclatée*, *audacieuse*, *étrange*...

Si la littérature canadienne a déjà porté l'odieux sceau de ne pas être drôle, Kaufman a fait mentir les mauvaises langues en faisant une entrée remarquée sur la scène littéraire avec *All my Friends Are Superheroes*, un récit hilarant, mais aussi très touchant, qui se situe dans un Toronto où tous ont un superpouvoir, sauf Tom (la version francophone, *Tous mes amis sont des superhéros*, est d'ailleurs illustrée par PisHier; un délice!). Dans *Born Weird (Les Weird)*, il est question de malédiction; dans *The Tiny Wife (Minuscules)*, un voleur de banque dérobe l'objet qui a la charge sentimentale la plus forte à chacun des gens présents dans l'établissement. Dans *The Waterproof Bible*, la protagoniste coule, littéralement, d'émotions. Et dans le tout récent *The Ticking Heart (Le cœur à retardement)*, le protagoniste n'a que 24 heures pour trouver à quoi sert le cœur humain, sans quoi, boum! Son cœur — remplacé par une bombe — explosera. Une fable déjantée, qui réfléchit à l'amour sous un angle inusité et de manière absolument réjouissante.

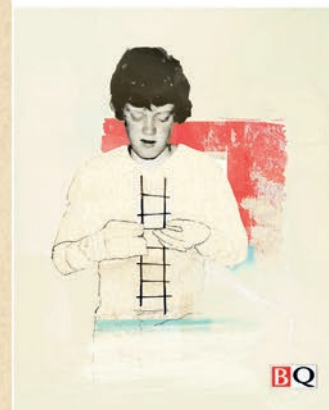


Oh! Andrew Kaufman est également scénariste pour le cinéma et la télévision, notamment créateur de séries qui parlent de médium, de morts curieuses...

AVEC BQ, #JE LIS BLEU

Marc Séguin

Les repentirs
suivi de *À suivre...*



Marie-Renée Lavoie

Autopsie d'une femme plate



Karoline Georges

La Mue de l'hermaphrodite



NOUVEAUTÉS



Michael Crummey

S’il y a un auteur qui arrive à mettre en valeur les paysages de Terre-Neuve-et-Labrador, c’est bien Michael Crummey, qui rend par la fiction historique un réel hommage à la terre qui l’a vu naître. Grâce à son don de savoir toujours instiller la juste dose de poésie, il arrive réellement à nous épater en nous parlant de morue, d’algues et de marées.

Avec *The Innoncents* (paru en français chez Leméac, sous le titre *Les innoncents*), il nous raconte l’histoire de deux enfants, orphelins et complètement isolés du monde. Nous sommes au XIX^e siècle, dans une anse isolée de Terre-Neuve, et si la survie de ces enfants est rythmée par l’abondance de nourriture en été et la disette en hiver, elle l’est également par leur relation fraternelle, qui, bien qu’essentielle, évolue et se trouble. Cette immersion dans ce quotidien où la nature est d’une puissance parfois révoltante aura valu à Crummey d’être en lice pour le Giller, le Rogers Writer’s Trust Fiction et le Prix du Gouverneur général. Autre roman en lice au GG de cet auteur : *Galore (Du ventre de la baleine, Boréal)*, où Crummey a cette fois ajouté au roman historique un soupçon de réalisme magique et une atmosphère où le merveilleux trace les contours du réel. On a même dit de cette saga sur la colonisation qu’il s’agissait d’un «*Cent ans de solitude* au pays des icebergs ».

Sweetland raconte quant à lui le refus d’un vieil homme demeurant sur l’île à qui ses ancêtres ont donné leur nom de plier devant la menace de l’expropriation, une décision du gouvernement. S’y dévoile un lien puissant à une terre unique, une communauté qui tente de rallier de son côté un homme têtue de 69 ans. Fait intéressant : lors de la migration vers le français de ce roman, Éric Fontaine, le traducteur, dit s’être inspiré de l’œuvre de Céline et de celle de France Daigle pour inventer la langue du vieux, une langue qui n’est ni québécoise ni acadienne ; une langue qui lui est propre.

Si Crummey se révèle comme une figure incontournable de notre littérature, il n’en demeure pas moins qu’il voue une admiration au travail de plusieurs noms de la littérature canadienne. En poésie, ses mentors sont Al Purdy, Alden Nowlan, Brown Wallace et Lorna Crozier, et du côté des romanciers, Timothy Findley, Alice Munro et Mavis Gallant. Avec de telles lectures, il y a effectivement de quoi s’inscrire parmi les Grands.



Cherie Dimaline

Cherie Dimaline est une écrivaine, originaire de la nation métisse de la baie Géorgienne, en Ontario, qui se définit comme une auteure autochtone, et non canadienne. Le 3 novembre 2017, les agents littéraires se multipliaient au bout du fil pour lui offrir de la représenter : c’est qu’elle venait de remporter, la veille, le prix Kirkus pour la littérature jeunesse, et deux jours avant, le Prix du Gouverneur général — littérature jeunesse — pour *The Marrow Thieves (Pilleurs de rêves, Boréal)*. Ce roman, qui a également été en lice pour le Prix des libraires du Québec, est d’ailleurs en cours d’adaptation à l’écran, et les rumeurs veulent que des diffuseurs tels que Netflix et Warner Bros se soient manifestés.

Ses trois premiers livres sont parus dans des maisons d’édition autochtones : *Red Rooms* (maintes fois primé) et *The Girl Who Grew a Galaxy* chez Theytus Book, et *A Gentle Habit* chez Kegedonce Press. Si l’auteure déplore que les moyens des maisons d’édition réservées aux littératures autochtones soient souvent plus restreints, ce n’est pas pour s’en détacher et aller voir ailleurs. Pour preuve, elle s’est investie — bien qu’elle n’y soit plus maintenant — comme directrice littéraire de la plus ancienne maison d’édition autochtone au Canada, Theytus Book, basée à Vancouver.

Dans une entrevue accordée à *Quill & Quire*, elle explique avoir trouvé l’idée d’*Empire of Wild (Rougarou, Boréal)* alors qu’elle était dans un avion. C’est sur le sac en papier mis à la disposition des cœurs sensibles qu’elle a rédigé les prémices de ce roman absolument fascinant, pour adultes, qui raconte l’histoire d’une femme à la recherche de son mari, alors qu’elle est confrontée à la perte de ses terres, de ses racines, de son peuple. Et le Rougarou du titre ? C’est une créature mi-homme mi-chien, une énorme bête noire qui se dresse sur ses pattes arrières et qui, selon la légende, sillonne les routes. Le Rougarou peut également se transformer en homme pour y cacher la bête qui sommeille en lui... Sous la plume de Dimaline, la légende caresse de trop près le quotidien de ses protagonistes.

Cherie Dimaline a déjà en tête — et surtout sous contrat avec Penguin Random House Canada — un autre roman adulte ainsi que deux histoires dites «*young adults*», dont l’une mettra notamment en scène une jeune fille qui demeure dans un cimetière... On en frissonne déjà d’impatience !



Andrew Forbes

Forbes, nouvelliste ontarien, ne fait pas tout à fait de la littérature comme les autres. Son choix de sujet est rarement soumis à l'exercice de la mutation vers la littérature, et son ton, à la fois «granuleux et élégant», comme le mentionne l'auteure Grace O'Connell, est totalement unique. Son premier livre, intitulé *What You Need*, non traduit en français, s'est retrouvé finaliste au Danuta Gleed Literary Award et au Trillium Book Award.

Si au Québec on peut lire en français Andrew Forbes, on le doit à l'un de ses traducteurs, Daniel Grenier. Ce dernier avait traduit *Douce détresse*, d'Anna Leventhal (Marchand de feuilles), et se tenait au courant des sorties anglophones de l'éditeur Invisible Press, dont était issu ce titre. En lisant *The Utility of Boredom: Baseball Essays*, c'est le coup de foudre. Grenier s'est donc tourné vers les éditions de Ta Mère et leur a proposé de le traduire en français, avec l'aide de William S. Messier. Visiblement, aimer son sujet est gagnant, car *De l'utilité de l'ennui: Textes de balle* fut finaliste au GG, dans la catégorie traduction.

Andrew Forbes avoue, dans un excellent texte sur *Open Book*, détester lire en public: l'écriture, il la voit comme une «chose brutalement solitaire à poursuivre». Ainsi, lorsqu'on lui propose une lecture publique, bien que reconnaissant d'avoir devant lui des salles combles, il considère le tout comme l'une des ironies les plus cruelles qu'il a rencontrées, dans un monde qu'il trouve pourtant clairement parsemé d'ironies cruelles.

Mais à défaut de pouvoir assister à une lecture publique de Forbes, on peut se rabattre sur l'un de ses nombreux textes publiés dans des revues littéraires, des magazines ou des sites Web — dont *PRISM International*, *The New Quarterly*, *Scrivener Creative Review*, *This Magazine*, *The Puritan*, *Maisonnette Magazine* et *The Classical*. Il allie par ailleurs son amour de la littérature et des sports dans *Eephus* et *Vice Sports*, deux autres publications où l'on peut lire sa plume.

Cette saison, il fait paraître *Terres et forêts* (Ta Mère), traduit par William S. Messier, un recueil de nouvelles fortes où la destruction par les flammes, l'eau et l'amour se trouve à chaque détour. Nous nous enfonçons au fond des bois avec Forbes, mais lui seul possède en main la carte qu'il se garde de nous montrer afin de nous faire profiter de ces voyages inattendus et étonnamment pleins de tendresse.



EMILIE MORNEAU,
ILLUSTRATRICE /
Emilie dessine depuis qu'elle est toute petite. Après des études en arts visuels à l'université, elle a travaillé dans les sphères de la radio et des communications (arts, culture et développement social), tout en conservant un vif intérêt pour l'image. Amoureuse des grands espaces, des visages, des couleurs et des motifs, elle espère transmettre un peu de bonheur à travers ses dessins. On la retrouve sur Instagram sous le nom emilie_morneau.



ZEE

Écrit par Su J. Sokol,
traduit de l'anglais
par Sylvie Nicolas



CE N'ÉTAIT PAS NOUS LES SAUVAGES :

le choc entre les civilisations
européennes et autochtones

Écrit par Daniel N. Paul,
traduit de l'anglais
par Jean-François Cyr

MOUTON NOIR ACADIE



UN GAMIN ACADIEN

Écrit par Beryl Young
traduit de l'anglais
par Robert Pichette

BOUTON D'OR ACADIE

DES LIVRES CRÉÉS EN ACADIE,
IMPRIMÉS AU CANADA

Où les écrivains anglo-montréalais se tiennent (quand on n'est pas en confinement)

Pour beaucoup dont la langue maternelle ou la plus courante des langues secondes est l'anglais, Montréal est une ville de jeunesse éphémère. Les étudiants arrivent du reste du Canada (on dit ROC en anglais) ou des États-Unis pour fréquenter l'université — Concordia s'ils sont canadiens, McGill s'ils sont américains. Ils vivent parmi leurs amis dans le Mile-End, flânent quelques années après avoir obtenu leur baccalauréat ou leur maîtrise, vénèrent Leonard Cohen, font quelques blagues sur Céline Dion, écrivent leur roman montréalais (cataloguant les hivers à moins quarante, les pichets *cheap*, leurs années maigres de chômage ou d'emplois précaires parce qu'ils ne parlent pas français, la visite requise dans un resto de viande fumée), sortent vaguement avec quelqu'un qui a déjà eu une *gig* en première partie d'Arcade Fire, et finalement rentrent à la maison.

Quand j'étais plus jeune, mes amitiés ne duraient jamais plus de quatre à six ans parce que finalement tout le monde partait pour Toronto, Kamloops ou New York. À l'époque, lorsque je rencontrais des anglos dans des partys, ils s'exclamaient: «Wow, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui est originaire de Montréal!» et je répondais: «C'est parce que vous ne connaissez pas de francophones.» Et ils étaient un peu offensés, un peu irrités, comme si je les jugeais. Mais ni eux ni moi n'avions tort. Ce n'était pas une bonne réplique à lancer pour se faire des amis. Mais il n'est pas facile non plus de se lier d'amitié avec des gens qui ne savent pas où ils se trouvent, peut-être surtout lorsque vous êtes un habitant du coin. Et le problème avec les anglophones du Québec, c'est que beaucoup ne savent pas où ils se trouvent. Ce n'est plus selon la vieille école du «Parlez anglais!» chez La Baie dont nos parents se souviennent. C'est seulement de l'ignorance, et peut-être du classisme. Je suis autorisée à le dire parce que je suis moi-même anglophone. Mettons. À moitié.

Le couteau à double tranchant de ce déracinement ou de cette errance de la communauté artistique anglophone de Montréal est aussi sa grande richesse. Même si de nombreux anglophones littéraires ne s'installent pas à Montréal de façon permanente — bien que certains le fassent — et ne réalisent peut-être jamais qu'ils vivent dans une ville et un espace uniques en Amérique du Nord — bien que certains y arrivent — (ils ne connaissent pas la Révolution tranquille et l'histoire de notre français, ou sont blasés de notre histoire tout court et souhaitent qu'on en revienne, ils ne se soucient pas du nombre de théâtres [il y en a tant!] que nous avons ni de magazines littéraires, ne s'interrogent pas sur le genre de publications féministes que nous avons au Québec, à l'université ils ne lisent jamais Tremblay, Hébert ou Nelligan et n'ont pas de contextualisation pour comprendre Arcan, VLB, Jean Paul Lemieux, Françoise Sullivan, etc., etc.), ils ont leur propre culture, leur propre art, leurs propres références. Et ils excellent à inviter des amis et des pairs à visiter notre ville, l'utilisant comme toile de fond pour organiser des événements et créer des ponts entre les communautés internationales (anglophones).

En période non pandémique, le Montréal anglo accueille des festivals littéraires et des séries de lecture qui attirent des auteurs de partout au Canada et aux États-Unis, ainsi qu'à l'occasion, du Royaume-Uni et des Caraïbes, entre autres. Ces événements sont d'importants moments de réseautage pour nous, car le Canada est vaste et peu peuplé et que chaque portion géographique a son propre cadre de référence littéraire.

Un grand nombre de ces initiatives littéraires proviennent de l'Université Concordia, qui possède l'un des programmes de création littéraire les plus respectés au Canada (également le plus notoirement dénoncé, mais abordons cela dans un autre article). Les programmes de bac et de maîtrise de Concordia attirent des écrivains et des éditeurs exceptionnellement talentueux qui donnent souvent le ton de leur génération pour l'écriture et l'édition au Canada (les diplômés comptent Heather O'Neill, Johanna Skibsrud, Gillian Sze, Pasha Malla, Fawn Parker, Ashley Opheim, Carmine Starnino, Laura Broadbent, Emma Healey, Michael Nardone, Zoe Whittall, Nino Ricci, Kate Hall, Moez Surani...).

La série Writers Read de Concordia, dirigée par l'auteure montréalaise, prof à l'Université Concordia, critique et force de la nature Sina Queyras, est impeccablement organisée et a présenté des lectures et des classes de maître avec des auteurs tels que Roxane Gay, Jordan Tannahill, Mary Ruefle, Major Jackson, Paula Meehan, Elisabeth de Mariaffi, Dionne Brand, Emma Donoghue, Tanya Tagaq, Francine Prose, Madeleine Thien, Lydia Davis, Roddy Doyle, CD Wright, George Saunders, Jorie Graham, Mary Gaitskill, Rae Armantrout et Chris Kraus, et beaucoup d'autres. Les lectures sont ouvertes au public et attirent des foules nombreuses. C'est tout simplement emballant de pouvoir dialoguer avec ces écrivains de renommée internationale ici chez nous, et d'être exposés à une littérature que nous connaissons peut-être moins.

Parmi les séries de lecture à noter, citons, bien sûr, le poids lourd international et multilingue qu'est Métropolis Bleu, la série minutieusement sélective Atwater Poetry et la série de lecture bilingue (hourra!) des Cabarets Bâtards. Et, bien entendu, tous les événements organisés par Drawn & Quarterly (voir p. 60).

La Quebec Writers' Federation est un pilier de l'écriture de langue anglaise au Québec. L'organisme invite des écrivains dans les écoles, collabore avec la CBC, parraine et coordonne des concours, des prix et des cours de création littéraire. Il ne serait pas exagéré de dire que la Fédération rassemble les écrivains et galvanise l'écriture anglaise au Québec, procurant un sentiment de communauté aux auteurs, peut-être plus particulièrement à ceux qui vivent au Québec en permanence.

Côté théâtre, Playwrights' Workshop Montréal fait un travail incroyable en encourageant les dramaturges émergents et en développant des traductions théâtrales, et travaille en étroite collaboration avec la communauté théâtrale francophone de Montréal, notamment en partenariat avec le Festival du Jamais Lu et le Centre des auteurs dramatiques (CEAD).

L'histoire de l'écriture en anglais à Montréal est longue et complexe, mais s'il y a une chose que je souhaite au Québec français de découvrir, c'est l'écriture juive de Montréal. Aaron d'Yves Thériault est nul et ce ne devrait pas être la seule chose que vous lisiez sur une culture locale aussi dynamique. Commencez par un classique. Commencez par Mordecai Richler. Si je ne pouvais en choisir qu'un, ce serait *Solomon Gursky Was Here* (Solomon Gursky, Boréal). Pour des voix plus modernes, découvrez *The Mystics of Mile End* de Sigal Samuel (*Les mystiques du Mile-End*, Marchand de feuilles) et *Sweet Affliction* d'Anna Leventhal (*Douce détresse*, Marchand de feuilles). Et, entre parenthèses, si jamais quelqu'un veut s'obstiner avec vous au sujet des bagels, ceux de Montréal sont les meilleurs. Au monde. Les New-Yorkais pourraient argumenter sur ce point, mais ne reculez pas. *No one's got anything on us*.

Éditeurs anglophones à Montréal:

Baraka Books
Carte Blanche
DC Books
Drawn & Quarterly
Linda Leith Publishing
Maisonneuve Magazine
Metatron Press
Metonymy Press
The Montreal Review of Books
Véhicule Press

Théâtres anglophones à Montréal:

Black Theatre Workshop
Centaur Theatre
Geordie Theatre
Imago Theatre
Montreal Playwrights' Workshop
National Theatre School of Canada
Segal Centre for Performing Arts

Organismes artistiques anglophones à Montréal:

AELAQ: Association of English-Language Publishers of Quebec
ELAN: English Language Arts Network
QWF: Quebec Writers Federation

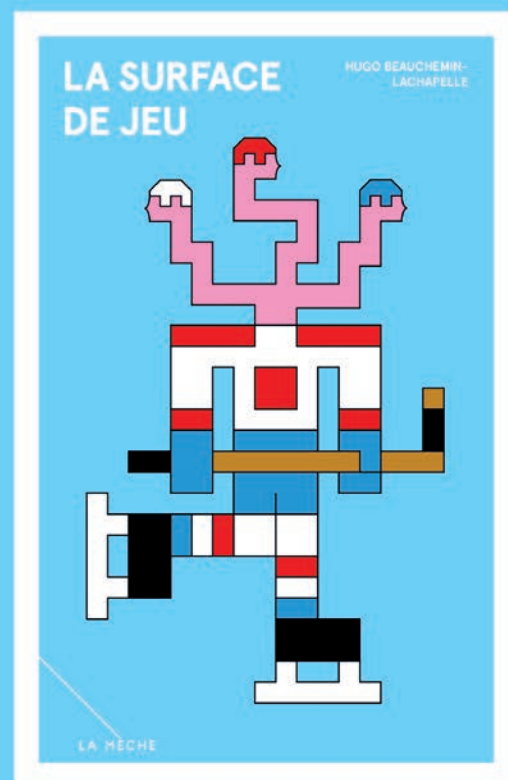
Principaux prix littéraires anglophones au Canada:

Governor General's Literary Awards
Giller Prize
Albert B. Corey Award
Arthur Ellis Awards
CAA Poetry Award
Commonwealth Short Story Prize
Dayne Ogilvie Prize for LGBTQ Emerging Writers
Donner Prize
Engel/Findley Award
Gerald Lampert Memorial Award
Griffin Poetry Prize
Matt Cohen Award: In Celebration of a Writing Life
RBC Bronwen Wallace Award for Emerging Writers
Rogers Communications Writers' Trust Fiction Prize
Stephen Leacock Memorial Medal for Humour

MELISSA BULL / L'écrivaine, éditrice et traductrice Melissa Bull dirige la chronique « Writing from Quebec » dans le magazine *Maisonneuve*. C'est elle qui a traduit en anglais *Burqa de chair* de Nelly Arcan et *Bordeline* de Marie-Sissi Labrèche. Toujours en anglais, elle a signé le recueil de poésie *Rue* et le recueil de nouvelles *The Knockoff Eclipse* chez Anvil Press. Ce dernier ouvrage a été traduit en français chez Boréal en 2020 sous le titre *Éclipse électrique*.

LA MÈCHE

Un roman atypique et parano qui mêle joyeusement littérature, hockey et conspiration dans une enquête délirante.



Hugo Beauchemin-Lachapelle révèle le grand complot de la LNH.

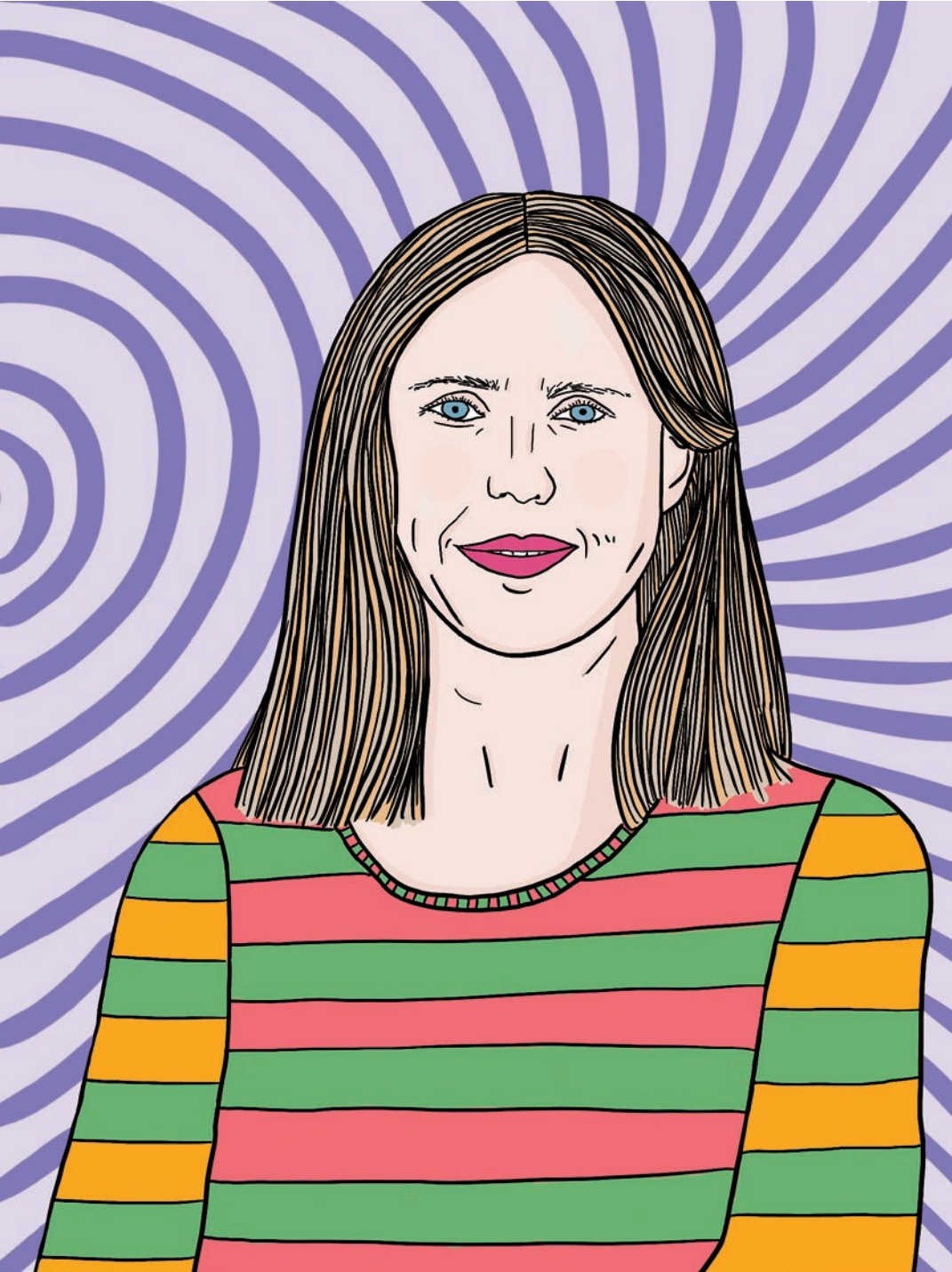
Michèle Nicole Provencher est de retour en librairie le 21 octobre.



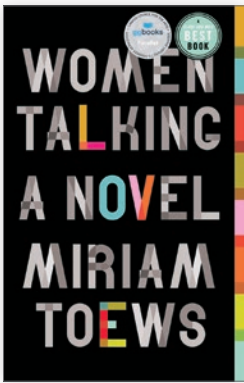
Changer de ville, de job, de vie. Mais l'herbe est-elle plus verte dans les Maritimes? Spoiler alert: non.

Miriam Toews

Pleurer aux éclats



Comme championnes de la résilience, on ne trouve pas mieux que les héroïnes de Miriam Toews. Les narratrices de ses romans tiennent le coup, malgré les règles aliénantes de leur communauté mennonite ; elles survivent à des tragédies intimes, à des amours compliquées et à leurs autres « pauvres petits chagrins » (titre de son avant-dernier livre en français), qui sont, en réalité, immenses et déchirants. La tendresse, l'autodérision, un sens de l'humour à toute épreuve et une conscience aiguë de l'absurdité de toute chose : ces armes ne sont pas de trop dans la lutte de tous les instants que mènent les personnages de Miriam Toews. Malgré la triste histoire familiale qu'ils racontent, ses livres débordent de vitalité et de joie. Elle vous fait rire, elle vous brise le cœur, elle vous donne envie d'être son amie.



WOMEN TALKING
Miriam Toews
Knopf Canada



CE QU'ELLES DISENT
Miriam Toews
(trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné)
Boréal et Buchet/Chastel

Avec son dernier livre, le ton et la matière ont changé. Parmi les nombreux textes importants qui parlent des agressions sexuelles et des réactions des femmes, *Ce qu'elles disent* est l'un des plus forts et des plus touchants.

Des femmes parlent : voilà toute l'action du livre. Les faits, tristement réels, sont résumés dans une page liminaire brutale : entre 2005 et 2009, dans une petite colonie mennonite de la Bolivie, de nombreuses fillettes et femmes se réveillaient ensanglantées, le corps meurtri. Elles-mêmes ont dû mener l'enquête pour découvrir la vérité : leurs voisins, leurs oncles, leurs cousins — tout le monde est apparenté dans cette microsociété repliée sur elle-même — les assommaient avec un anesthésiant vétérinaire et les violaient. Pourtant, les dirigeants ont nié les faits, ont accusé les femmes de mentir pour cacher quelque péché, leur ont fait croire à une punition infligée par Dieu ou par Satan, ou encore à une hallucination collective. Puis, devant la riposte violente de certaines, et craignant pour la vie des agresseurs, les autorités ont, pour la première fois de l'histoire de la communauté, fait appel à la police. Au début du roman, les hommes sont partis en ville dans l'intention de ramener les fautifs et d'obliger leurs victimes à leur pardonner, faute de quoi elles seront chassées de la colonie et donc privées de leur place au paradis.

Des femmes parlent : désignées par l'ensemble des femmes de Molotschna, huit d'entre elles se réunissent à l'insu des hommes dans le fenil du vieux Thiessen, où, assises sur des seaux renversés, elles débattent de leur avenir. Faut-il partir, rester et se battre ou ne rien faire ? Leur discussion forme le reste du livre, huis clos dramatique qui respecte, comme une tragédie classique, l'unité de lieu, de temps et d'action. Rien n'arrive, tout arrive : on assiste à la lente transformation des survivantes en philosophes et en guerrières.

Des femmes parlent : elles se chamaillent, se réconcilient, se consolent, discutent de sémantique fine, de Dieu et du sens de la vie, jurent vengeance, cherchent la paix. Les obstacles sont presque insurmontables, à commencer par la violence habituelle des hommes : l'une d'elles a eu les dents cassées, une autre a perdu un doigt, toutes ont des bleus et des cicatrices. Comment penser qu'on les laissera partir ? Et même si elles arrivent à quitter la colonie, aucune d'entre elles ne sait lire et écrire, déchiffrer une carte géographique, parler la langue du pays (elles ne connaissent que le bas-allemand) ou exercer un autre métier que les travaux de la ferme. Qu'à cela ne tienne, elles sont déterminées à obtenir ce qu'elles considèrent comme un minimum vital : le droit de penser pour elles-mêmes, le droit à leur propre sécurité et à celle de leurs enfants, le droit de vivre sans subir de coups et sans en donner. Le plus bouleversant, peut-être, c'est que ces femmes profondément croyantes, adeptes d'une religion dont le principe central est le pacifisme, sont désormais envahies par une colère et une révolte qui les consternent, mais qui leur donnent leur terrible énergie.

Des femmes parlent, rompent le silence. Après le suicide de l'une d'elles, camouflé en accident, sa sœur crie la vérité : « Pendant ses funérailles, Ona a baissé le foulard de sa petite sœur de quelques centimètres pour révéler les marques laissées par la corde sur son cou. Devant toute la congrégation, elle a dit à voix haute que, contrairement à ce qu'avait affirmé Peters [l'évêque de la colonie], ce n'est pas l'harmonique qu'elle avait utilisée pour nettoyer la grange qui avait tué Mina. On l'avait trouvée pendue à une poutre dans l'écurie. » Les funérailles se tenaient à l'extérieur de l'église puisque les dépouilles des suicidés n'étaient pas admises dans le sanctuaire, mais personne n'a dit un mot : « Ona a fui pour s'éloigner des hommes. Peters a prié pour Ona. Les fidèles ont baissé la tête. » Plus tard, une autre femme, dont la toute petite a la syphilis, brandit des menaces : « Elle détruira toute créature vivante qui s'en prend à son enfant, elle arrachera ses membres un à un, elle profanera son corps et l'enterrera vivante [...]. Elle mentira, elle persécutera, elle tuera les méchants et elle dansera sur leurs tombes et brûlera en enfer pour l'éternité avant de laisser un seul autre homme assouvir ses pulsions sur le corps de sa fille de trois ans. » « Non à la danse. Non à la profanation », répond doucement la plus âgée qui, du coup, acquiesce au reste. Parvenu à ce point, on les comprend et on a envie de les applaudir.

Des femmes parlent : elles n'en restent pas là, elles cherchent une porte de sortie pour elles et pour leurs enfants. Partir ? Faut-il emmener les garçons les plus jeunes, avant qu'ils deviennent des hommes comme ceux qui les ont brutalisées ? Les vieux dont elles seules s'occupent ? Et avec quel argent fuir, quels biens, puisque rien ne leur appartient en propre ? La chose serait-elle même possible ?

Des femmes parlent, et un homme écrit. August Epp, banni de la colonie tout jeune avec ses parents et de retour depuis peu, paria considéré comme moins qu'un homme par les autres, lui aussi survivant de terribles violences, suit les débats et en tire une narration qui pose également la question du rôle des hommes de bonne foi dans la quête d'une société plus juste. Sa présence donne lieu à une belle méditation sur la puissance du témoignage, sur la responsabilité des écrivains et, comme August doit traduire du bas-allemand à l'anglais à mesure qu'il consigne les débats des femmes, sur l'éthique du traducteur.

Des femmes parlent : des femmes douces, terribles, inspirantes. Malgré leur situation bien différente de la nôtre, « ce qu'elles disent » nous concerne au plus haut point.

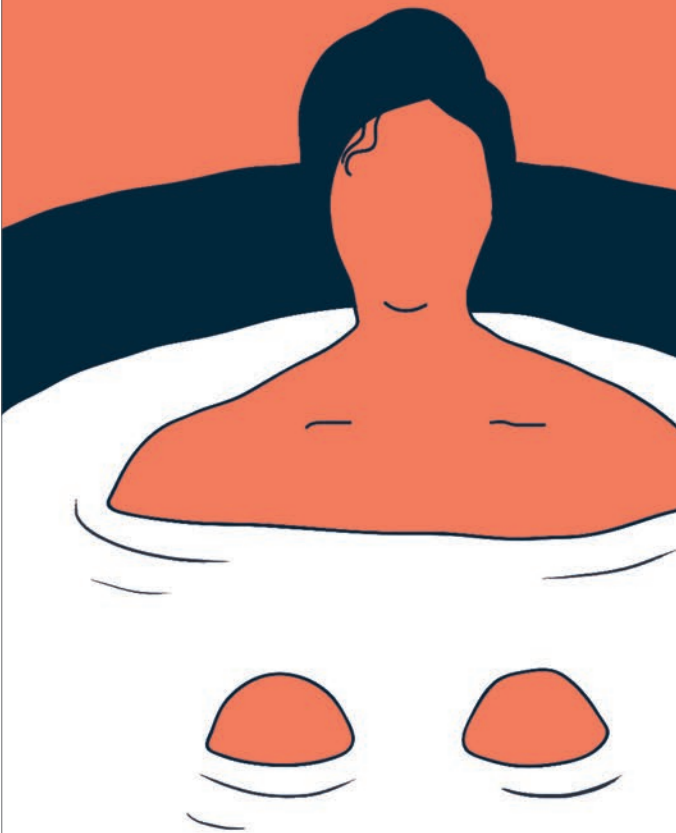
LORI SAINT-MARTIN / En collaboration avec Paul Gagné, son conjoint, Lori Saint-Martin a traduit de très nombreux ouvrages, dont plusieurs ont obtenu des récompenses, notamment le prix John-Glassco et le Prix du Gouverneur général. Lori Saint-Martin est également professeure, essayiste et écrivaine (*Mon père, la nuit, Mathématiques intimes, Les portes closes*). Dans son plus récent ouvrage, *Pour qui je me prends*, elle dévoile son amour du français, passion qui lui a permis de se réinventer, de devenir francophone — alors qu'elle est née dans une famille unilingue anglophone —, de changer de nom.

« Délicieusement millénaral ! »

Eugénie Lépine-Blondeau,
Tout un matin

LA BOUCHE PLEINE

ELISABETH MASSICOLLI



LA

quebec-amerique.com

Canada

Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

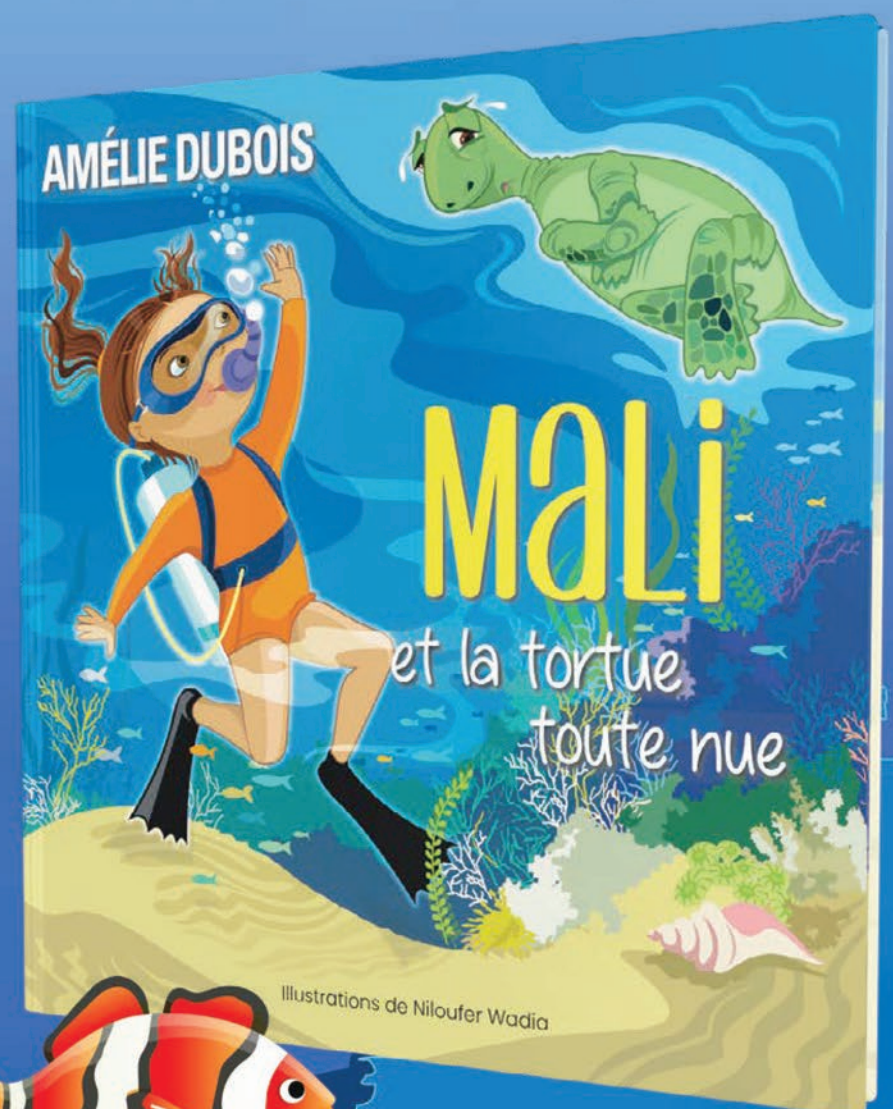
SODEC
Québec

Plongez dans l'univers d'**AMÉLIE DUBOIS** !



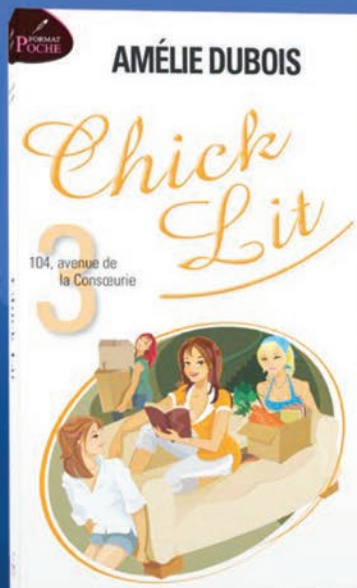
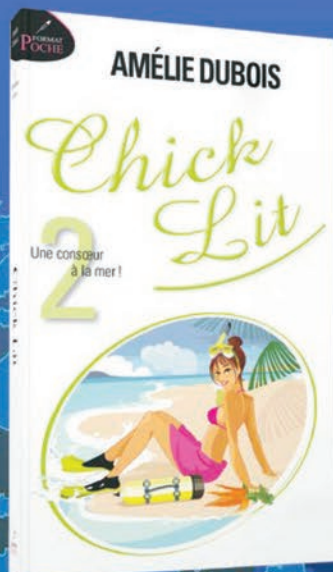
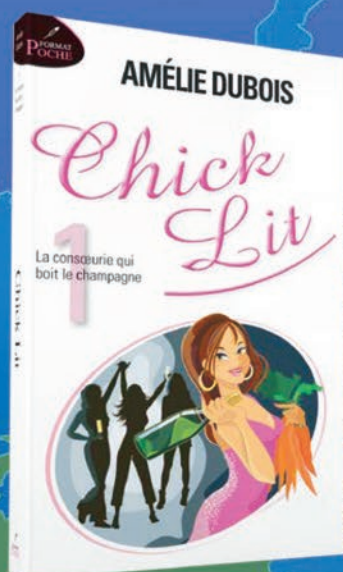
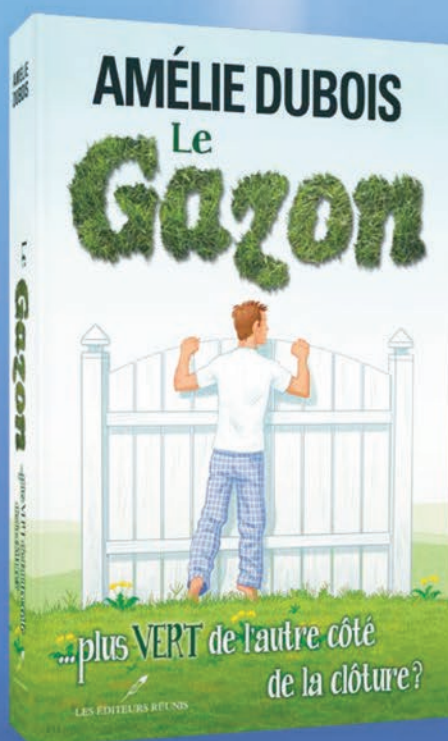
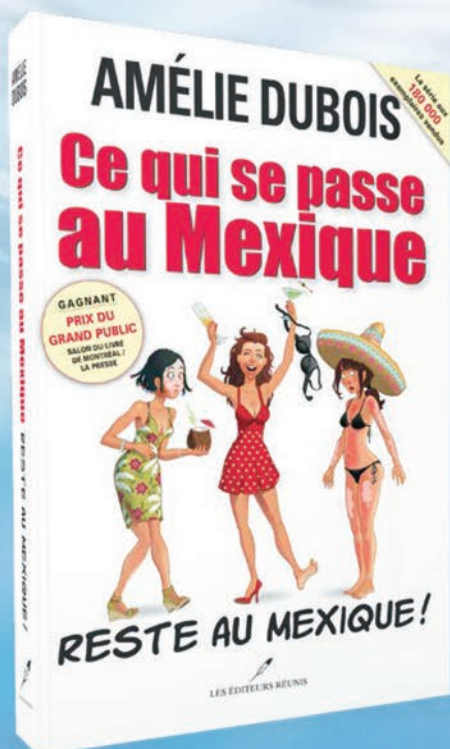
Du plaisir pour
les grands...

... et les petits !



LES ÉDITEURS RÉUNIS
La fureur de lire.





EN VENTE PARTOUT

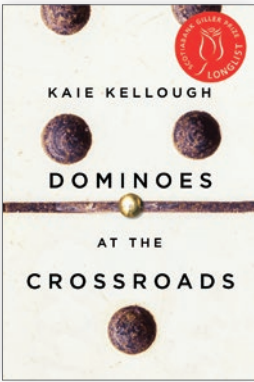
lesediteursreunis.com



Kaie Kellough

Le nouvelliste qui étonne

Il y a dans la vie des carrefours où les destins se croisent, se nouent ou se détachent à tout jamais. En février dernier, au Salon du livre de l’Outaouais, Renaud Roussel me dit que les éditions du Boréal viennent d’acquérir les droits de traduction d’un recueil de Kaie Kellough fraîchement paru chez Véhicule Press. Je m’en réjouis : ça me fait toujours plaisir d’apprendre qu’une autrice ou un auteur d’ici paraîtra pour la première fois en français. La semaine suivante, Renaud m’envoie le fichier PDF : « J’aimerais te proposer de le traduire. » *Dominoes at the Crossroads* entre alors dans ma vie pour y rester dans les prochains mois. Voici l’histoire d’une rencontre avec un livre.



DOMINOES AT THE CROSSROADS
Kaie Kellough
Véhicule Press
À paraître en français
chez Boréal dans une traduction
de Madeleine Stratford

La première nouvelle me déconcerte. On dirait une introduction de celles que l’on trouve dans les éditions critiques — sans doute pleine de divulgâcheurs, me dis-je. Mais je me résous à ne pas la sauter : après tout, j’aurai bientôt à la traduire. Écrite sous la forme d’un discours inaugural, elle résume l’histoire de Ville-Milieu : nouveau nom de Montréal... qui aurait aujourd’hui 475 ans ! L’arrière-arrière-petite-fille (ou petit-fils ?) de Kaie Kellough y raconte le rôle des personnes de couleur, non seulement dans la fondation, mais aussi dans la pérennité de la métropole. Véritable tour de force historico-futuriste, cette nouvelle déconstruit tout concept lié au « colonialisme » : le « pré » comme le « post », en passant par le « néo » et l’« anti ».

Les onze autres nouvelles s’éloignent du ton savant pour privilégier celui, plus intimiste, de récits à la première personne. Kaie Kellough se met souvent lui-même en scène, mais il est difficile de départager sa vie réelle de sa vie inventée. On suit une poignée de voix narratives (tantôt masculines, tantôt féminines), adultes ou enfants, dans un Montréal familier que l’on se plaît à redécouvrir : le marché aux puces du quartier Saint-Michel, les couloirs du métro Peel, les librairies du boulevard Saint-Laurent... Elles nous font aussi faire le tour du Canada, de la Colombie-Britannique aux Maritimes, en passant par les Prairies. Des pages d’Histoire se glissent souvent dans les histoires : l’incendie du port de Montréal causé par Marie-Joseph Angélique en 1734 ; le New Jewel Movement des années 70 ; l’affaire Sir George Williams de l’hiver 1969 ; le décollage raté de la navette spatiale Challenger en 1986, etc. Et ces événements réels se mélangent à d’autres, sans doute fictifs, qui confondent et fascinent. Toutes ces personnes qui narrent au « je » sont résolument canadiennes, sinon québécoises : soit elles sont nées ici, comme Kellough lui-même, originaire de Vancouver et qui habite aujourd’hui Montréal ; soit elles ont été inventées, comme Hamidou Diop de *Prochain épisode* d’Hubert Aquin, qui narre deux des nouvelles. Quand ces personnages retournent à leurs soi-disant origines (le Guyana, Haïti, la Jamaïque ou le Sénégal, par exemple), ils se sentent différents, étrangers.

Les histoires s’entrecroisent sans arrêt : des personnages traversent de l’une à l’autre, jouant un rôle tantôt principal, tantôt secondaire ; des leitmotifs narratifs refont surface en toile de fond. La composition est rythmée, réfléchie, et à

chaque lecture, on découvre de nouvelles nuances. On dirait presque un album de musique — toutes les pièces ont des liens, tout en restant autonomes. D’ailleurs, la musique, en particulier le saxophone et le jazz, est omniprésente dans le recueil. Des pièces musicales sont décrites avec force détails. Dans ces envolées lyriques, on sent qu’on a accès au poète plus qu’au romancier.

On a aussi droit à quelques paroles de vraies chansons, parfois carrément en français. Il faut dire que de longs passages en français — aux accents tantôt caribéens, tantôt québécois — se glissent dans les textes de Kellough. Je me sens soudain enveloppée d’une véritable courtepoinette multilingue où les mélanges sont fluides et bienvenus. Je me sens chez moi dans un livre écrit par quelqu’un dont je ne partage ni le genre, ni les origines, ni la couleur de peau. Un rare sentiment de proximité entre une lectrice et son auteur.

L’art visuel, aussi, a une place de choix dans ce livre — les personnages visitent souvent un musée ou un marché où sont vendues des œuvres d’art. Deux tableaux nous sont même « racontés » plus que décrits, et ce, de façon étonnamment poétique et poignante, dont *La mort du général Wolfe* de Benjamin West, qui fait figure de leitmotiv. Qui plus est, les nouvelles sont truffées de références intertextuelles : Aquin, Kerouac, Glissant, Chamoiseau, pour ne nommer que ceux-là. Même des livres plus populaires, comme *The Hitchhiker’s Guide to the Galaxy*, font leur apparition dans plus d’une histoire. De nombreux extraits — réels ou fictifs — de divers journaux du Canada, du Québec ou des Caraïbes viennent aussi rythmer la narration, tout comme des fragments de films ou de documentaires accessibles sur le Web ou ailleurs.

Dominoes at the Crossroads est un réseau complexe de nouvelles qui nous entraînent dans un périple narratif qui n’a rien de pittoresque ni de convenu : c’est un voyage qui étonne, secoue, émeut et nous en apprend aussi, un peu, sur notre Histoire individuelle et collective. Au terme de ma lecture, je me demande pourquoi je n’avais jamais encore entendu parler de Kaie Kellough, pourquoi je ne savais rien de son roman *Accordéon* (finaliste au prix Amazon/Walrus Foundation pour un premier roman), ni des poèmes de *Magnetic Equator* (finaliste au prix de poésie AM Klein et lauréat du Griffin Poetry Prize). Je me réjouis d’autant plus d’avoir été choisie pour vous le faire connaître, bientôt, en traduction française.



MADELEINE STRATFORD / Madeleine Stratford considère la traduction « comme une forme de création à part entière ». Poète, traductrice et professeure, elle a reçu en 2013 le Prix de la traduction littéraire John-Glassco pour sa traduction du recueil de poésie *Ce qu'il faut dire a des fissures*. Sa traduction du roman *Elle nage* de Marianne Apostolides a été finaliste au Prix du Gouverneur général en 2016, tandis que celle de *Pilleurs de rêves* de Cherie Dimaline a aussi été finaliste pour ce prestigieux prix en 2019.

Les aventures farfelues d'un zombie accro au tofu!

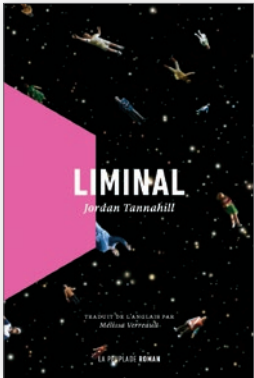


•• bayard canada

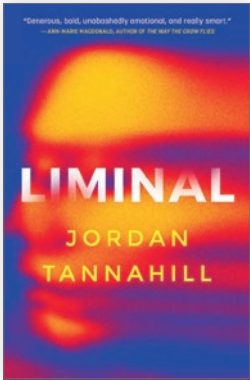
Jordan Tannahill

Quand de l’ambiguïté naît la magie

J’ai rencontré Jordan Tannahill en juin 2017, tandis que je participais au Banff International Literary Translation Centre. À cette occasion, lui et moi avons échangé quelques mots polis, sans plus. Sept mois plus tard, en écoutant la chronique de Monique Polak à *Plus on est de fous, plus on lit!*, j’ai appris que venait de sortir le premier roman de Jordan, *Liminal*, aux éditions House of Anansi. Curieuse, j’ai commandé le livre, que j’ai ensuite dévoré en deux jours. J’étais tout simplement incapable de le refermer.



LIMINAL
Jordan Tannahill
(trad. MéliSSa Verreault)
La Peuplade



LIMINAL
Jordan Tannahill
House of Anansi

Liminal est en quelque sorte un roman initiatique au cours duquel on assiste à l'émancipation du jeune Jordan Tannahill — ou, du moins, à sa version fictive. Dans cette autofiction, l'imagination a la part belle, mais tout reste vraisemblable. Impossible de déterminer ce qui appartient à la réalité ou à la fiction. L'auteur réfléchit justement à la limite entre ces deux concepts, à ce qui les distingue et les rapproche. Cette réflexion s'arrime à celles poursuivies au sujet de la vie et de la mort, de la vérité et du mensonge, du sujet et de l'objet, de la présence et de l'absence, de la perception et du monde objectif, etc. Tout se joue à la frontière entre les opposés, sur le seuil.

Et c'est littéralement sur le seuil que s'ouvre le roman, tandis que Jordan se trouve dans l'embrasure de la porte de la chambre de sa mère à se demander si celle-ci, qui tarde à se réveiller, est morte ou vivante. De son point de vue, les deux options sont envisageables, et il se maintient volontairement dans le moment de doute où l'une et l'autre cohabitent. Ce qui est prodigieux, c'est la manière dont le livre joue avec l'élasticité du temps, puisque ses quelque 400 pages sont contenues dans cette seule et même seconde d'inquiétude. Comme quoi l'éternité est une chose bien relative...

Par l'entremise d'un « tu » à la fois intime et inclusif, Jordan raconte à sa mère quelques-unes des expériences qu'il a vécues au courant des dernières années, les rencontres et les choix qu'il a faits, les erreurs qu'il a commises, ses angoisses, ses périples, ses études, bref, tout ce qui l'a constitué comme personne et qui a marqué son passage à l'âge adulte. Car la frontière, c'est aussi celle entre l'adolescence et « la vraie vie ».

Le récit est ponctué d'anecdotes de voyage, de références à la politique, de passages plus philosophiques où interviennent entre autres Bataille, Diderot et Kristeva (figure que va d'ailleurs rencontrer Jordan lors d'un voyage dans la Bulgarie natale de Julia Kristeva). On se paye un *road trip* aux États-Unis, on se rend dans un sauna gai de Rome (propriété de l'Église catholique!), en passant par la scène *queer* de Toronto, la banlieue d'Ottawa et la cité de Londres, au moment où le Royaume-Uni est déchiré par le Brexit.

Au cours de cette lecture, on rit, on se pose des questions, on se laisse porter par des élans poétiques et on se reconnaît, peu importe qu'on soit gai, hétéro, homme, femme, adolescent ou adulte. *Liminal* dresse un portrait nuancé de l'expérience humaine en nivelant par le haut, en engageant un discours intelligent, documenté, mais également sensible et authentique.

Le principal reproche que certains seraient possiblement tentés de faire au livre, ce serait sans doute ses envolées plus « intellectuelles », lesquelles pourraient être perçues comme moins accessibles, mais personnellement, ce sont ces paragraphes qui m'ont plu par-dessus tout, car ils me nourrissaient, m'apprenaient des choses et me forçaient à me questionner. Et même dans ces passages plus arides, la langue demeure simple et compréhensible, teintée par un humour tantôt ironique, tantôt enfantin. De plus, les discours plus conceptuels et abstraits se déroulent pour la plupart sur fond de vie quotidienne. Par exemple, Jordan et sa mère parlent de l'intelligence artificielle et des enjeux liés à cette technologie en magasinant une carte d'anniversaire au très prosaïque Dollarama.

On ne sait qu'à la toute fin ce qu'il advient réellement de la mère de Jordan — ou en tout cas, qu'on croit savoir, car l'auteur, adepte de l'ambiguïté, s'est bien gardé de trancher la question sans équivoque. Est-elle décédée ou bel et bien vivante? Le désir de répondre à cette question crée une tension qui nous empêche de déposer le livre avant de l'avoir parcouru en entier.

Pour ma part, après avoir tourné la dernière page du roman, je n'avais qu'une seule envie: le traduire en français pour que le public francophone puisse à son tour jouir de la prose vive et touchante de Tannahill. Du front tout le tour de la tête, j'ai contacté ce dernier sur Facebook, d'abord pour le féliciter, puis dans le but éventuel de lui demander si les droits avaient déjà été vendus. À peine ai-je eu le temps d'aborder le sujet que, déjà, il me lançait: « *It would be awesome if you were the translator!* » La confiance qu'il m'a témoignée m'a surprise et émue. Il me parlait comme si nous nous connaissions depuis toujours. Et malgré nos échanges limités, j'avais aussi l'impression de reconnaître en lui un ami de longue date.

Sans attendre, je me suis mise à la recherche d'une maison d'édition qui souhaiterait publier *Liminal* en français. J'ai convaincu mes éditeurs chez La Peuplade de jeter un coup d'œil à ce livre exceptionnel, qui les a conquis à leur tour. Le fabuleux processus de traduction s'est alors enclenché et, parallèlement à celui-ci, une véritable amitié s'est développée entre Jordan et moi. Étant donné la nature très personnelle du projet, j'avais carrément l'impression de vivre dans sa tête, de creuser ses recoins les plus intimes.

Lorsque j'ai mis le point final au premier jet de ma traduction, le 24 décembre 2018, j'ai écrit à Jordan pour l'en aviser. Sa réponse: « *It is the best Christmas gift ever!*² » Il était alors en visite chez sa mère à Ottawa, assis avec elle dans son salon, et me disait qu'il aurait aimé que je sois là avec eux pour qu'on puisse célébrer l'événement. Une étrange sensation m'a alors envahie: celle de vivre dans le roman, d'en être devenue l'un des personnages. Comme si Jordan, sa mère et moi étions en train d'en écrire l'extension, de prolonger sa magie dans la réalité. N'est-ce pas là d'ailleurs l'objectif derrière chaque traduction: faire se déployer la magie d'une œuvre littéraire dans un autre pan du réel?

1. Ce serait génial si c'était toi qui le traduais!
2. C'est le meilleur cadeau de Noël de tous les temps!

MÉLISSA VERREAULT / Écrivaine, traductrice, chargée de cours en création littéraire et mère de triplées, Méliissa Verreault est l'auteure de *Voyage léger*, *Point d'équilibre*, *L'angoisse du poisson rouge* et *Les voies de la disparition*. Elle a aussi publié des textes de fiction dans plusieurs revues et dirigé le collectif *Avec pas une cenne: Récits de voyage*. Elle a notamment traduit le roman *Ligne brisée* de Katherena Vermette, qui a remporté le Combat des livres de Radio-Canada en 2018.

David ROMANS

DANIÈLE VALLÉE Sept nuits dans la vie de Chérie



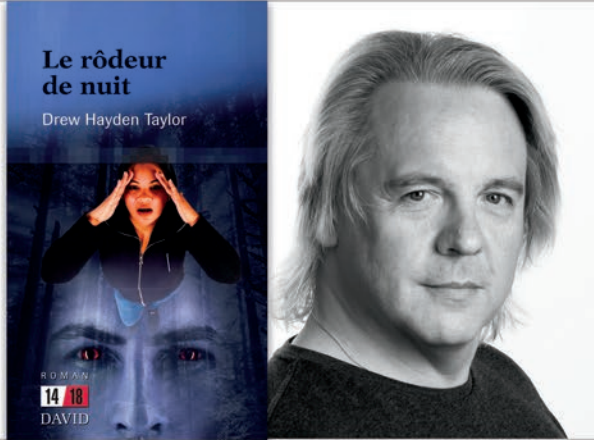
S'inspirant d'une série de tableaux de l'artiste Suzon Demers, l'auteure et conteuse Danièle Vallée a construit une histoire délicieuse autour des hauts et des bas d'une jeune comédienne fantasque et d'une banale couturière soudain projetée sous les feux de la rampe.

184 p. 24,95 \$ | PDF et ePub

DREW HAYDEN TAYLOR Le rôdeur de nuit

TRADUCTION PAR
EVA LAVERGNE

14 18



Auteur de nombreux romans et pièces de théâtre, l'auteur anishinaabe Drew Hayden Taylor a imaginé pour les adolescents ce « roman gothique autochtone », où la vie d'une jeune fille turbulente se voit bousculée par l'arrivée sur la réserve d'un être étrange, sorti de siècles d'histoire.

328 p. 16,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

Drawn & Quarterly

La librairie vivante d’un quartier bouillonnant

Fondée en 2007, la Librairie Drawn & Quarterly de la rue Bernard, à Montréal, est aussi liée au quartier du Mile-End que les fameux bagels qui attirent des fidèles des quatre coins du monde. Même si les touristes se sont faits plus rares cette année, l’endroit a su résister aux turbulences que l’on sait grâce à sa relation toute spéciale avec sa clientèle. Incursion dans le quartier général du Mile-End littéraire.

La directrice de la librairie, Rebecca Lloyd, faisait au départ partie de sa communauté de lecteurs et fréquentait les événements de la librairie. «Je m’étais impliquée dans le lancement du club de lecture en 2011. J’étais sans boulot à l’époque et j’avais du temps à donner!», rigole au bout du fil cette diplômée en arts visuels et en études religieuses qui habite le quartier depuis vingt ans. *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf et *Super Sad True Love Story* de Gary Shteyngart font partie des premiers livres débattus au *book club* fréquenté par les lecteurs anglophones, mais aussi francophones. Ces deux titres reflètent bien les préférences de la clientèle, passionnée de parutions anglo-saxonnes contemporaines et de classiques de la littérature, parfois difficiles à trouver dans leur langue originale à Montréal.

Un melting pot réconfortant

Entrer dans cette ancienne boutique de vêtements pour femmes juives orthodoxes, c’est comme pénétrer dans un magasin de bonbons où chaque livre est beau et bon, stimulant pour le cœur, l’âme et les yeux.

À gauche, il y a le rayon francophone, qui regroupe beaucoup d’œuvres actuelles québécoises écrites par des femmes. Cette section, devenue plus importante au cours des dernières années, n’est pas étrangère à l’influence de l’autrice Daphné B., une ancienne employée dont Lloyd salue le goût extraordinaire. La popularité de *L’agenda des femmes 2020*, un ouvrage collaboratif dirigé par Clara Ramy et illustré par Ravy Puth aux Éditions du remue-ménage, reflète la part grandissante des voix francophones dans cette librairie au départ anglophone.

Dans une grande bibliothèque au centre d’un magnifique mur de briques, les fictions américaines côtoient les classiques de la langue des sœurs Brönte et les traductions anglaises d’œuvres phares. Près de la caisse, des essais sociaux et politiques sont empilés: la librairie est un paradis pour ce que les anglos appellent la *creative non-fiction*. Comme la taille du local n’est pas immense, tous les livres sont choisis dans un joyeux processus collaboratif qui implique les employés et les lecteurs. Un exemple récent de l’apport de la clientèle, c’est la présence d’une nouvelle section consacrée... au tarot!

Mais c’est à droite de l’entrée que l’ADN de l’endroit est le plus évident: on y trouve les bandes dessinées. Car avant d’être une librairie, Drawn & Quarterly est d’abord une maison d’édition de bandes dessinées et de romans graphiques, reconnue partout dans le monde pour ses ouvrages de grande qualité (voir p. 64). Fondée en 1989 par Chris Oliveros, un amateur montréalais de littérature illustrée, la compagnie ne compte plus les succès critiques et populaires avec des auteurs comme Seth, Julie Doucet, Guy Delisle et Chester Brown. Mais dans la librairie, on ne retrouve pas que les produits de la maison: c’est LA destination montréalaise anglophone pour les amateurs de roman graphique et de bande dessinée alternative, peu importe l’éditeur.

Une communauté tissée serrée

Avant le confinement, les événements faisaient partie de la formule Drawn & Quarterly. De plus, la librairie ne faisait aucune vente en ligne. «On a dû faire un 180 degrés très rapidement!», raconte Rebecca, pour qui le virage a été un immense apprentissage. «Il nous a fallu tout apprendre, puisqu’on ne faisait même pas d’expédition aux particuliers. Mais notre clientèle a été vraiment patiente!»

Celle qui a été messagère à vélo au centre-ville (dans une autre vie) a elle-même déposé des commandes chez des clients, au sommet de la crise. «Un jour au printemps, lors d’une livraison à bicyclette chez une autrice montréalaise assez connue, elle m’a remercié avec un billet de vingt dollars comme pourboire. Elle n’avait aucune idée que j’étais la directrice de la librairie. C’était sa façon de dire “Lâchez pas!”», se souvient Rebecca, émue.

En 2017, les événements avec les lecteurs prennent tellement de place que la compagnie met le grappin sur un nouveau local, situé de l’autre côté de la rue. Elle y aménage La petite librairie, un paradis de la littérature jeunesse pensé pour recevoir ses clients (jeunes et moins jeunes) pour des rencontres. «Toutes les tables sont sur des roulettes! Et on n’a pas les mêmes restrictions sur le bruit que dans notre local original», remarque la directrice. Les jeunes de tous âges y trouvent leur compte, des tout-petits aux ados férus de Y. A. (*Young Adult*, dans le jargon).

Si le quart des titres de la librairie mère du 211, Bernard sont en français, La petite librairie logée au 176 de la même rue propose une sélection moitié franco, moitié anglo. Ce mélange linguistique reflète la vie dans le quartier, souvent choisi par des Anglo-Canadiens restés à Montréal après leurs études universitaires. Le bilinguisme fait partie de la culture de l’équipe de Drawn & Quarterly: l’éditrice Peggy Burns, qui dirige aujourd’hui la compagnie, est d’origine américaine et ses enfants ont fréquenté l’école primaire francophone de la rue Bernard.

S’il existe un bienfait lié à cette pandémie qui a tout bouleversé, c’est la mise sur pied d’une librairie entièrement numérique: sur le Web, Drawn & Quarterly offre maintenant une des meilleures sélections de livres anglais de tout le Québec. Une excellente nouvelle pour la communauté anglophone comme pour les anglophiles, pour qui Drawn & Quarterly est un service essentiel.

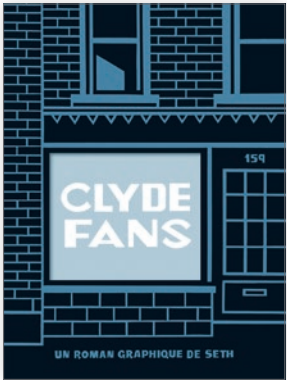


Seth

L'œuvre du temps

On entre dans *Clyde Fans* comme dans une bâtisse du temps jadis. Littéralement, la couverture cartonnée, percée d'une fenêtre, représente la devanture de l'ancien magasin de ventilateurs au centre de la bande dessinée, fondé par un certain Clyde Matchcard à une époque déjà lointaine. Dès les premières pages, on pénètre dans la maison des Matchcard où se trouve le magasin, pour emboîter le pas au successeur de Clyde, un de ses deux fils du nom d'Abe. On est en 1997, mais l'atmosphère

qui règne dans la maison appartient au passé. Le poids, l'accumulation des années se font sentir dans le moindre bibelot, la moindre babiole, dans toute la mémoire des lieux. Aussi vieux que ce qui l'entoure, Abe nous entraîne d'une pièce à l'autre tandis qu'il se prépare à une journée de plus en se remémorant à voix haute son métier disparu de vendeur ambulant. Même ses gestes et ses habitudes sont les vestiges d'un autre temps, en inadéquation avec le présent qui n'existe que dehors.



CLYDE FANS
Seth
(trad. Lauren Triou)
Delcourt



CLYDE FANS
Seth
Drawn & Quarterly

Toute l'œuvre de Seth, pseudonyme de Gregory Gallant, est travaillée par le temps et la volonté de le retenir dans son cours. *Clyde Fans* doit sa genèse à un magasin en désuétude du même nom, situé quelque part dans les vieux quartiers de Toronto. C'est en regardant par la fenêtre que Seth a entrevu, dans la pénombre des bureaux laissés à l'abandon, les portraits des deux hommes qui allaient devenir les antihéros de son *magnum opus*, Abe et Simon. L'imagination allait faire le reste pour redonner vie, en sautant dans le désordre d'une décennie à l'autre, à cette entreprise familiale détruite par la marche du temps, par le progrès, par l'apparition, pour le dire exactement, du climatiseur. Le ventilateur électrique n'aura pas su y faire concurrence.

Abe, entrepreneur de talent mais bourru, est incapable d'empathie envers son frère Simon, un être introverti d'une fragilité de verre. Aux yeux de son frère, Simon est un raté, l'exemple même du bon à rien. Abe lui a donné sa chance en 1957, mais le voyage d'affaires qu'il lui a confié, dans les petites villes des environs de Dominion (la ville imaginaire de Seth, plus vraie que vraie et vivante à l'extrême), s'est terminé en fiasco. Le monde de Simon est différent, c'en est un de repli et de trivialités, d'échecs et d'introspection. Il est peuplé de fantasmagories : Simon a pour principaux interlocuteurs ses livres de poèmes et de vieux jouets cassés. Si *Clyde Fans* raconte l'histoire d'une entreprise, il s'agit aussi de la biographie intérieure de cet homme sans qualités. Seth est un maître pour faire disparaître dans son dessin, par les changements les plus subtils et les plus menus détails, les fluctuations de l'âme de son personnage. On reconnaît d'ailleurs ce dernier à son apparence comme l'alter ego de son créateur, tel que celui-ci se dessinait dès son premier livre, *It's a Good Life, If You Don't Weaken* (1996), ou tel qu'on a pu le croiser dans les œuvres de Chester Brown et de Joe Matt, deux autres artistes formant avec Seth, depuis les années 90, un des noyaux durs de la bande dessinée indépendante.

Chez Seth, le langage de la bande dessinée (il déteste le terme de *graphic novel*, lui reprochant de rapprocher deux arts distincts plutôt que d'exprimer la singularité de cet art à part entière qu'est la bande dessinée) semble parfaitement désigné pour traduire l'anodin dans toute sa richesse. Il n'y a pas ici de superhéros ni d'explosion, les aventures de *Clyde Fans* sont celles du quotidien et l'artiste sait rendre avec brio l'ennui et la lenteur, la solitude et l'épaisseur d'un instant. Pour Seth, la bulle imite l'éclosion des pensées, intimes, philosophiques ou banales, dans ce qu'elles ont d'évanescent.

Car tout est bien évanescent dans *Clyde Fans*. Même la qualité du trait, toujours soigné à l'extrême — Seth fait preuve d'une immense dévotion à son art, c'est un très grand virtuose, pour ne pas dire un maniaque —, s'est transformée au fil des quelque vingt ans qu'a exigés la réalisation des 480 planches du livre. C'est le drame de Simon que d'être impuissant face à l'impermanence des choses. Jamais il n'arrive à prendre pied dans le présent, toujours est-il à se raccrocher à un passé qui lui coule entre les doigts. La mère dont il s'occupe tant bien que mal souffre d'Alzheimer, et avec sa mémoire c'est un pan complet de la vie de son fils qui disparaît. Le grand œuvre auquel Simon consacre ses jours, alors que son frère Abe s'échine à garder l'entreprise de ventilateurs à flot, consiste en l'histoire d'une série de cartes postales de fantaisie, bien antérieure à Photoshop, où l'on voit des hommes pêcher des poissons ou récolter des légumes cinq fois plus gros qu'eux. Simon échoue fondamentalement à vivre dans la réalité, et sa relation avec son frère, qui culmine dans une ultime explication digne d'un film de P. T. Anderson, ne fait qu'exacerber sa sensibilité décalée et son emprisonnement en lui-même.

Qu'on regarde n'importe quelle planche de Seth, choisie au hasard dans *Clyde Fans* ou ailleurs, c'est à première vue son goût pour le vétuste qui frappe. Non seulement son dessin est de toute évidence redevable au style classique des années 30 ou 40, et plus particulièrement à celui du *New Yorker*, son univers est meublé de réclames peintes sur mur de brique, de casse-croûte où l'on vous sert coiffé d'un bonnet de papier, de jouets anciens fabriqués à la main, de téléviseurs à châssis de bois. Tout respire cette envie, ce besoin de rendre le passé palpable et de se l'approprier. Pourtant, ni Simon ni Abe ne vivent dans un passé doré. Le passé dépasse, dans *Clyde Fans*, la nostalgie ou l'idéal romantique. Il est tissé de relations inextricables, d'oublis et de griefs, de ces meurtrissures de la vie dont on ne se réchappe pas. Plutôt qu'un refuge, le passé est une sorte de reflet encore intact vers lequel Abe et Simon se retournent, et nous avec eux, pour évaluer le chemin parcouru et prendre la pleine mesure de leur dégradation.

CHRISTOPHE BERNARD / Auteur et traducteur, Christophe Bernard a remporté le Prix des libraires du Québec en 2018 pour son premier roman *La bête creuse* (Le Quartanier), qui a aussi été finaliste au Prix du Gouverneur général la même année. Il a entre autres traduit de l'anglais *Scarborough* de Catherine Hernandez, *La famille se crée en copulant* de Jacob Wren, *Cashtown* de Tony Burgess et *Les hautes montagnes du Portugal* de Yann Martel. Cette dernière traduction lui a d'ailleurs valu d'être finaliste au Prix du Gouverneur général en 2016.



Pour un automne rempli de découvertes littéraires

commandez vos livres
en ligne et profitez du
confort de votre foyer!

monet.leslibraires.ca



Librairie
Monet

Galleries Normandie • 2752, rue de Salaberry
Montréal (Qc) H3M 1L3 • Tél.: 514 337-4083
librairiemonet.com • monet.leslibraires.ca

Les éditions Drawn & Quarterly

Joyau de la vivacité littéraire de Montréal

Un trimestriel (« Quarterly ») dessiné (« Drawn »): c’est la forme que prenait Drawn & Quarterly (ou D+Q, pour les initiés) avant de devenir l’une des maisons d’édition indépendantes anglophones les plus respectées au monde. Aujourd’hui, la compagnie montréalaise fondée en 1989 par Chris Oliveros publie bon an mal an vingt-cinq ouvrages, souvent primés par des récompenses comme les prestigieux Harvey Awards, l’Oscar de la BD anglophone.

La maison d’édition, qui fait de la place aux auteurs singuliers, ne se limite pas qu’à un seul style visuel. Son catalogue va des illustrations naïves *trash* à la poésie humoristique, en passant par le dessin élégant proche du magazine *The New Yorker*. Impression, choix du papier et présentation visuelle: rien n’est laissé au hasard pour créer le plus bel objet possible. C’est ce qui en a fait l’un des éditeurs les plus respectés du milieu de la BD.

Pour preuve, on n’a qu’à voir les impressionnantes collaborations avec les auteurs de renom comme l’Israélienne Rutu Modan, la Finlandaise Tove Jansson, les Japonais Yoshihiro Tatsumi et Shigeru Mizuki et le Canadien Seth. En 2007, le magnifique album *Pyongyang* du Québécois Guy Delisle a fait décoller les affaires du petit éditeur, prouvant que l’appétit des lecteurs pour les œuvres de qualité ne se démentait pas.

Pour marquer le redémarrage de ses activités après le confinement, la maison lançait à la fin de l’été *Master of Art*, le troisième tome de l’hilarante série *Wendy* signé par l’artiste originaire de Kahnawake Walter Scott. Le travail de ce diplômé en arts visuels, salué de Londres à Los Angeles, rappelle l’univers d’une autre figure incontournable de la BD *underground* publiée par la maison: Julie Doucet. Au début des années 90, Doucet et d’autres artistes comme Chester Brown et James Sturm font partie de la première cohorte de jeunes dessinateurs irrévérencieux portés par Oliveros. L’arrivée de Scott chez Drawn & Quarterly confirme que la maison est toujours aussi actuelle: l’univers de Wendy, qui vit de nombreux déboires amoureux et professionnels dans le milieu de l’art, se rapproche de celui de la série féministe *Dirty Plotte*, l’œuvre phare de Julie Doucet qui a fait l’objet d’une magnifique rétrospective en 2018.

Les créatrices occupent d’ailleurs une place de choix chez Drawn & Quarterly, qui est aussi derrière la publication de plusieurs ouvrages de Lisa Hanawalt, une illustratrice connue pour son travail sur la série d’animation *BoJack Horseman*. Depuis août, les *fans* de la créatrice aux dessins anthropomorphes peuvent aussi se mettre sous la dent un survol des œuvres de jeunesse de l’illustratrice dans un recueil intitulé *I Want You*.

Un succès mérité
Pour accompagner les auteurs vers la stratosphère du monde de la BD, Oliveros s’est entouré de plusieurs collaborateurs, dont deux fanatiques qui dirigent aujourd’hui D+Q: Peggy Burns, qui lui succède comme éditrice en 2015, et Tom Devlin, qui prend le poste de directeur littéraire. Anciennement chez DC Comics à New York (où elle travailla avec Frank Miller!), Burns déménage à Montréal en 2003 après qu’Oliveros lui a demandé si elle connaissait un relationniste de presse pour aider D+Q à prendre de l’expansion. En recevant sa candidature, le fondateur de la maison a d’abord cru à une blague! Burns, déterminée, a emporté avec elle un réseau de contacts qui contribua à solidifier la réputation de la maison.

Avec Burns et Devlin aux commandes depuis 2015, Oliveros a pu réaliser un rêve enfoui pendant près de vingt-cinq ans: devenir auteur. En 2016, il lance *The Envelope Manufacturer*, qui raconte l’histoire d’un entrepreneur passionné de fabrication d’enveloppes artisanales devant la compétition industrielle. Comme c’est souvent le cas dans l’univers de la littérature illustrée, la réalité n’est jamais bien loin de la fiction.



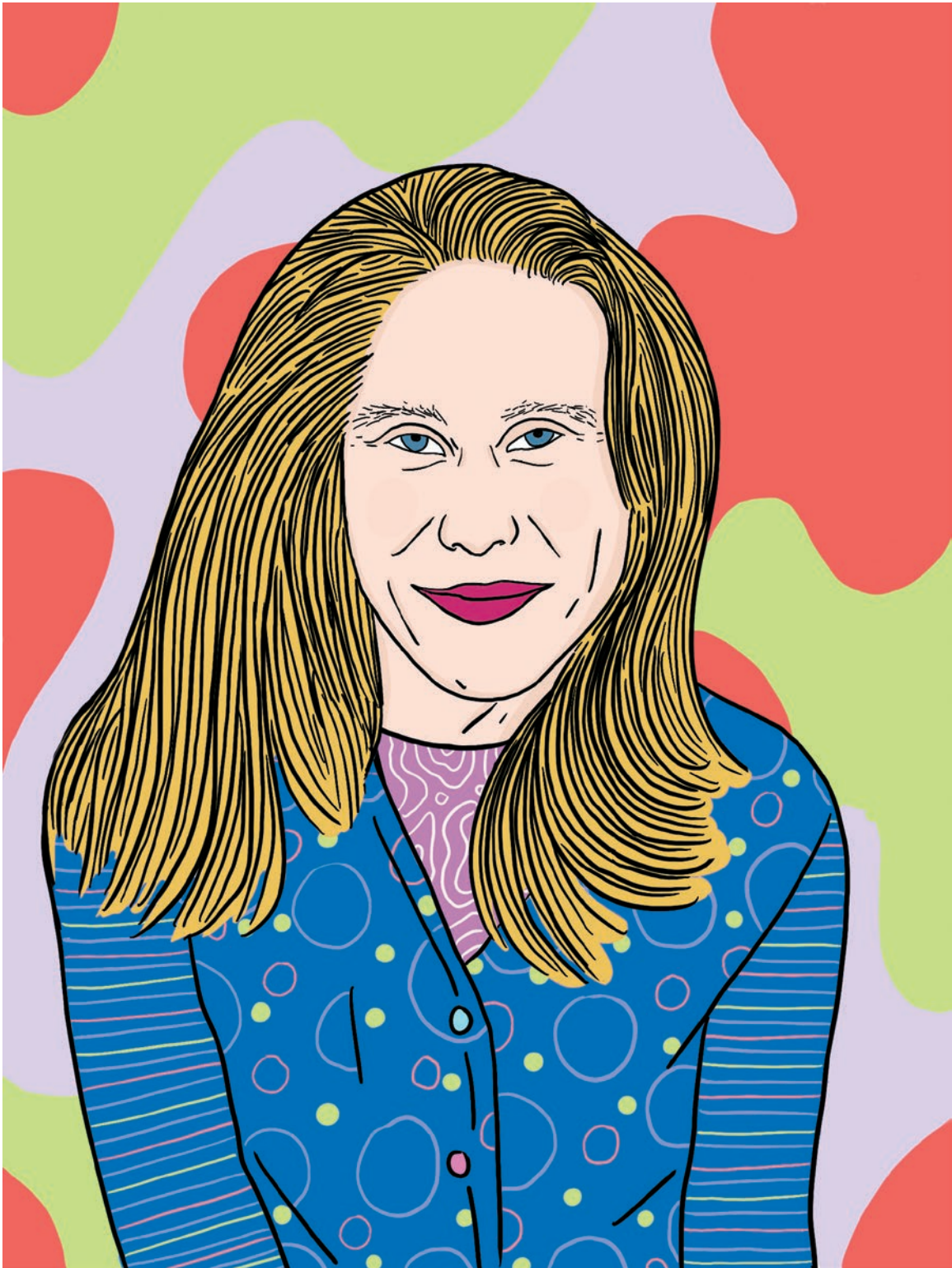
Le nouveau livre de
MICHEL ROCHON



Annabel Soutar

ou comment sortir de l'impasse de l'art engagé

Le sempiternel débat sur l'engagement en littérature débouche facilement sur une de deux banalités. Pour arguer de la nécessité de s'engager, on dira que tout texte littéraire est saturé de valeurs et que l'auteur ou l'autrice qui contourne la question s'aveugle sur ses biais. Pour la critiquer, en revanche, on dira qu'il est impossible d'atteindre l'état de grâce nécessaire à l'art en programmant l'effet escompté d'un texte. Comme la plupart des banalités, elles sont un peu vraies. Chacune des deux, malheureusement. Je les ai proférées moi-même, tour à tour...



THE WATERSHED
Annabel Soutar
Talonbooks

À l'adolescence, les groupes parascolaires au sein desquels je militais pour des causes écologistes utilisaient des outils artistiques, visuels ou théâtraux qui m'intéressaient sans me convaincre. M'informant de mieux en mieux sur le monde, j'aurais aimé le voir changer radicalement. Pourtant, les lectures qui me plaisaient n'allaient pas dans le sens d'une incarnation romancée des valeurs que je faisais miennes. J'exigeais de la littérature qu'elle me dérouté ou m'élève. Avec beaucoup de maladresse, j'informais fréquemment les gens «engagés» autour de moi que l'art qui leur plaisait m'ennuyait.

Le clivage entre ces deux piliers de mon existence m'occupait beaucoup. Je me sentais coupable... De cette incongruité peut-être; mais aussi, coupable en général, comme un artiste, dira-t-on. Je retiens d'une conversation importante avec mon amie l'autrice Chloé Savoie-Bernard, datant du début de nos études universitaires, que c'est un sentiment fort du parcours vers l'écriture. Elle et moi en étions transis. Nous comprenions déjà que la lecture ouvre les yeux, développe l'empathie, permet de se projeter dans d'autres vies que la sienne. Tout cela est vrai, mais les études littéraires affinent notre sensibilité à la forme, et nous poussent à voir le rapport entre lecture et valeurs d'une toute autre façon. On se rend progressivement compte qu'il est possible de discourir de la haute moralité... avec la plus grande perversion. Ou de sauver la veuve et l'orphelin... pour les mettre aux fers. D'étouffer ses proches sous le poids d'une rationalité scientifique pourtant irréprochable. Question de forme. En contrepartie, le chemin pour contourner les occasions de se soupçonner du pire devient périlleux! Quant à l'art qui a le malheur de se dire effrontément politique, eh bien, nous haussions les épaules...

J'ai expérimenté, comme Chloé dans les nouvelles qui allaient devenir *Des femmes savantes*, la création de personnages détachés des différentes facettes de ma vie. Ils exposaient des failles, sans être clairement situés sur la ligne qui va de l'innocence à la culpabilité. Le mélange de dérision, de tendresse et de cruauté que Chloé savait doser me ravissait. Ces personnages de papier nous permettaient de changer de point de vue, de soulager un peu de pression, de reporter le moment de nous juger définitivement. En même temps, s'il m'avait fallu faire un travail similaire avec un personnage tiré de la scène sociale et politique (nous avançons vers le printemps érable), impossible. J'aurais été trop méchant.

C'est à la même époque que j'ai vu la version française d'une pièce d'Annabel Soutar, une dramaturge anglophone de Montréal. *Sexy béton* portait sur l'effondrement du viaduc de la Concorde, en septembre 2006. J'ai été soufflé, comme on dirait: le vent a soufflé la flamme. Que dire? Je m'étais tellement habitué à me méfier de l'art dit politique que j'avais des phrases toutes faites en banque (voir l'ouverture de ce texte). Or *Sexy béton* ne me laissait pas de prise.

Plus tard, j'ai vu *Fredy* autour de l'affaire Villanueva, *J'aime Hydro* porté par Christine Beaulieu et qui a conquis le cœur de la province, présentant plus largement Porte Parole (la compagnie de Soutar) chez les francophones, puis *L'assemblée*. Toutes pièces qui m'ont beaucoup impressionné, et dont j'ai lu avec intérêt les échos critiques dans les médias. Ça donne souvent quelque chose comme: «il y a tant d'informations, tant de personnages tous complexes, tant d'enjeux accumulés qu'on ne sait plus très bien, au final, quelle leçon politique tirer de ce théâtre supposément politique.»

Voilà. Ne nous empêchons-nous pas d'apprécier l'art politique précisément en décidant un peu vite qu'il faudrait que cet art-là soit une machine à trancher sur des sujets délicats? D'un côté, lui en vouloir de ne pas nous fournir des métaphores du réel, pour nous en sauver. De l'autre, lui en vouloir de nous emmener sur le terrain du réel sans nous dire pour qui voter. Et le savant mélange de dérision, de tendresse et de cruauté qu'on aimait tant chez Chloé, on ne le goûte plus?

Je le dis maintenant avec assurance: l'ambivalence critique devant ce théâtre me réjouit. Soutar travaille avec des citations, des extraits d'entrevue. Du discours au fond, qu'elle cherche à organiser, à mettre en forme. Pour vous initier à sa démarche, je vous conseille la lecture de *The Watershed* (Talonbooks), de 2012, où la dramaturge se met en scène, ainsi que ses enfants qu'elle tente d'initier à la vie citoyenne et au travail d'enquête. (La pièce a aussi été jouée en français, dans une traduction de Fanny Britt qui n'a pas été publiée à ce jour.) Tout est déclenché par une loi omnibus du règne Harper, coupant discrètement sur les aires jusqu'alors protégées pour fin d'étude sur les effets des changements climatiques. La dramaturge décide d'en faire le sujet de la pièce qui lui a été commandée... par le gouvernement, pour les Jeux panaméricains.

Soutar enseigne sans donner de leçon, montre les impasses. Elle donne la parole aux travailleurs et aux travailleuses des sables bitumineux comme aux militants et aux militantes écologistes, aux membres plus à droite de sa propre famille, aux scientifiques... L'oreille est un organe délicat. L'exposer aux paroles du monde sans se protéger le tympan en emballant les divergences dans la ouate du mépris, c'est une aventure qui aurait secoué l'adolescent que j'étais. Soutar et Porte Parole pratiquent l'art du découpage et du collage, à des milles des surréalistes. Ils exposent.

Difficile de décrire la fin d'une telle pièce sans que ça ressemble à: elle trouve un moyen terme. Un juste milieu? On voit les pour et les contre? Non. Loin de cette mollesse-là. C'est plutôt dur en fait, plutôt exigeant, plutôt courageux, de faire saillir les aspérités du monde. Ça coupe. Ça ne tranchera pas votre sentiment de culpabilité, je vous le garantis. Mais ça rend plus fort. Essayez.

JEANNOT CLAIR / Jeannot Clair a été directeur littéraire chez Triptyque de 2015 à 2018 et est présentement le rédacteur en chef de la revue *Mœbius* — il avait d'ailleurs participé à sa refonte en 2017. Aussi traducteur, il a signé la traduction du livre *Les argonautes* de Maggie Nelson sous le nom de Jean-Michel Thérout. Récemment, il a traduit *For Today I Am a Boy* de Kim Fu, paru chez Hélio tropé. Il s'intéresse notamment aux univers *queer* et anime des balados sur la littérature et le cinéma.



Les Presses de l'Université d'Ottawa
University of Ottawa Press



Papier • 978-2-7603-3179-2 • 39,95\$

À la recherche de miracles

Pèlerines, religion vécue et la Roumanie postcommuniste

Monica Grigore-Dovlete

Pourquoi la religion est-elle si présente en Roumanie postcommuniste? Quels sont les impacts de cette présence accrue de la religion dans la société? C'est sur le terrain, dans des pèlerinages réalisés dans des monastères réputés pour leurs miracles, leurs confesseurs charismatiques et leurs reliques que l'auteure cherche des réponses à ces questions.



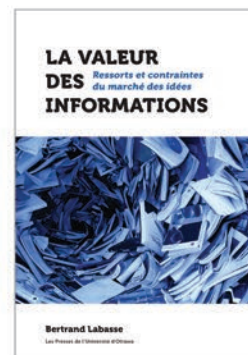
Papier • 978-2-7603-3144-0 • 39,95\$

La vague nationale des années 1968

Une comparaison internationale

Sous la direction de Tudi Kernalegenn, Joel Belliveau, Jean-Olivier Roy

Les «années 1968» se caractérisent par une forte résurgence des nationalismes minoritaires, des régionalismes protestataires et des aspirations autochtones dans le monde occidental – de la Bretagne au Québec en passant par la Catalogne, le Pays de Galles, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.



Papier • 978-2-7603-3156-3 • 39,95\$

La valeur des informations

Ressorts et contraintes du marché des idées

Bertrand Labasse

Pourquoi les messages qui nous plaisent nous plaisent-ils? Derrière cette question simple se cache l'un des plus vieux problèmes théoriques de la communication, mais aussi l'un des plus importants dans le bouillonnement contemporain des contenus culturels, politiques, médiatiques et distractifs.

Guy Gavriel Kay

La résonance des mots



Nous connaissons tous le dicton disant que l’herbe est plus verte ailleurs. Cette croyance nous a peut-être fait oublier que des auteurs canadiens brillent dans le monde. C’est le cas notamment de Guy Gavriel Kay, qui a vendu des millions d’exemplaires de ses romans de *fantasy* historique à l’étranger. Avec *Un éclat d’antan*, il signe son quatorzième ouvrage en traduction chez Alire.

Lorsque les éditions Alire ont publié en 1998 *Tigane*, la traduction en français de *Tigana*, paru huit ans plus tôt, Guy Gavriel Kay était considéré comme l’auteur canadien le plus lu dans le monde grâce à ses romans traduits en quatorze langues. Dès la publication en 1984 de *L’arbre de l’été* (*The Summer Tree*), le premier tome de la trilogie *La tapisserie de Fionavar*, l’écrivain a connu un succès international. Depuis, il a reçu de nombreux prix et nominations, ses ouvrages sont traduits en trente langues et en 2014, il est devenu membre de l’Ordre du Canada. La prestigieuse distinction lui a été décernée pour saluer sa contribution dans le domaine de la fiction de *fantasy* et son rayonnement à l’international.

L’écrivain né en Saskatchewan, en 1954, et installé à Toronto depuis plus de quarante ans confirme que pour les auteurs canadiens, il a déjà été plus difficile de connaître un succès international: « Un ami plus âgé m’a dit, il y a longtemps, que “le Canada était autrefois une mauvaise adresse littéraire, mais que récemment, elle est devenue une bonne adresse” ». Preuve que les choses ont changé: Alice Munro a remporté le Nobel en 2013, Margaret Atwood a rejoint une toute nouvelle génération de lecteurs grâce à la série télévisée *La servante écarlate* et le plus récent roman de Louise Penny, *All the Devils Are Here*, était en quatrième place du palmarès du *New York Times* deux semaines après sa publication en septembre 2020.



UN ÉCLAT D'ANTAN
Guy Gavriel Kay
(trad. Élisabeth Vonarburg)
Alire
576 p. | 32,95\$

Une passion partagée

Selon Guy Gavriel Kay, il n'y a pas de recette pour attirer l'attention des lecteurs et des lectrices : « Je cherche une histoire que j'ai envie de raconter. Un sujet qui m'intéresse suffisamment pour que je lui consacre plusieurs années de recherches et d'écriture. Je passe beaucoup de temps avec un livre, ses thèmes et ses personnages. Ensuite, j'espère que les lecteurs partageront ma passion si je l'écris [le roman] assez bien. Jusqu'à présent, j'ai été très chanceux, car j'ai pas mal évolué en ce qui concerne les motifs, les périodes, le genre d'arc d'histoire qui m'intéresse — rappelez-vous que ces choses changent à mesure qu'un artiste change, vieillit, vit différentes expériences. J'ai, semble-t-il, un lectorat fidèle. C'est un cadeau », déclare celui qui a aidé Christopher Tolkien à éditer *Le Silmarillion*, l'ouvrage posthume de son père J. R. R. Tolkien (*The Lord of the Rings*).

Pour les non-initiés, Guy Gavriel Kay écrit de la *fantasy* historique, c'est-à-dire qu'il campe ses personnages dans un univers imaginaire inspiré de l'histoire ancienne. Ainsi, la trame d'*Un éclat d'antan* a pour source la Renaissance italienne et on y suit Guidano Cerra, le fils d'un tailleur de Séressa qui rêvait de devenir libraire, mais qui se retrouve à la cour du palais de Mylasia. Son destin est transformé à la suite de sa rencontre avec une jeune femme venue assassiner le comte de Mylasia, aussi surnommé « la Bête » à cause de sa cruauté et de sa violence envers les jeunes filles qu'on lui envoie la nuit pour le divertir.

Les histoires racontées par Guy Gavriel Kay sont tellement tangibles qu'il est impossible de ne pas faire de liens entre la réalité et la fiction : « Je suppose que comme moi, les lecteurs s'intéressent à l'interaction du passé et du présent, à la façon dont les événements anciens se déroulent. Je suis toujours fasciné par deux choses que je vois en parallèle concernant l'histoire : comment les gens du passé nous ressemblent à bien des égards (désir, amour, amitié, famille, abri, sécurité, rire) tout en ayant une compréhension du monde complètement différente ! Les gens du XV^e siècle ou du VI^e ne sont pas notre équivalent en vêtements d'époque ! Le monde était différent pour eux de manière importante, ils le voyaient différemment. J'aime que mes livres dansent entre ces deux vérités », explique l'écrivain qui annonçait récemment sur Twitter que les versions roumaines de *Tigane*, *Sous le ciel* et *Le fleuve des étoiles* seraient bientôt disponibles.

Il assure qu'il n'est pas plus fier de l'une ou l'autre des éditions étrangères de ses livres : « Honnêtement, je les aime toutes, si elles sont bien traduites — j'entends ce que les gens de ces pays disent — et s'ils ont une couverture intelligente. Parfois, il y a des éditions "inattendues" dans des petits marchés. Par exemple, je n'aurais pas prévu d'édition macédonienne ou estonienne », signale Guy Gavriel Kay. Il tient aussi à mentionner qu'au fil des ans, il a développé des relations très chaleureuses avec certains de ses éditeurs, dont Alire au Québec : « Cela signifie beaucoup pour moi », dit celui qui a entrepris l'écriture d'un nouveau roman. « Je travaille toujours sur un livre ! Même dans une période stressante, inquiétante et exaspérante comme celle-ci. Avec les années, j'ai compris que l'écriture est ce qui me permet de composer avec les événements du monde. »

Maintenant + de 50 000 titres en anglais sur leslibraires.ca



Plus de 100 librairies indépendantes
et plus de 200 000 titres francophones
disponibles en 48h.

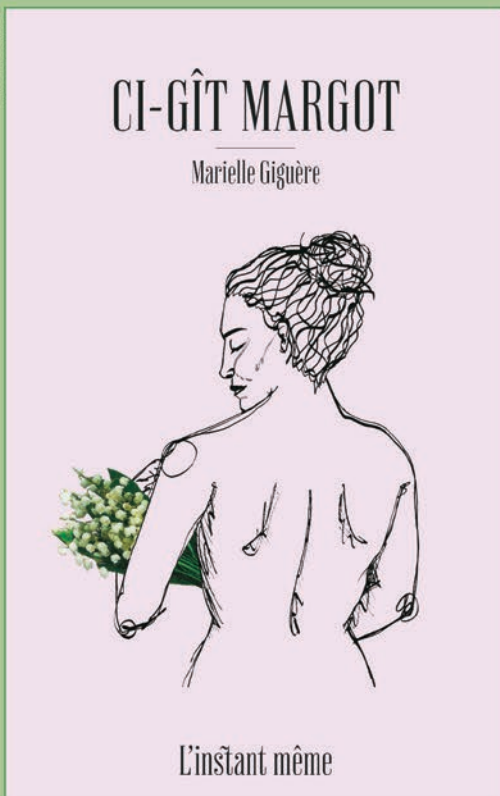
Canada

SODEC
Québec



L'instant même

Nouveauté



Marielle Giguère
CI-GÎT MARGOT
Roman

Nouveauté

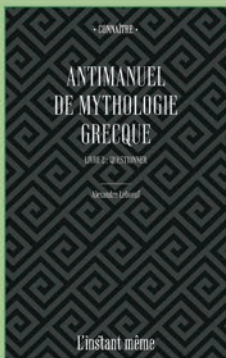


Alain Raimbault
SANS GRAVITÉ
Nouvelles

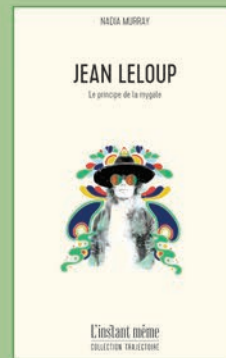


J.D. Kurtz
AQUARIUMS
Roman

Nouveauté



Alexandre Leboeuf
ANTIMANUEL DE
MYTHOLOGIE GRECQUE T.2



Nadia Murray
JEAN LELOUP
LE PRINCIPE DE LA MYGALE

Nouveauté

ENTRE PAREN- THÈSES

La littérature populaire au Québec, bien qu'elle ait longtemps été ignorée, existait bel et bien et rencontrait des succès parfois étonnants, comme le démontrent les 20 millions d'exemplaires vendus de la collection des *Aventures étranges de l'agent IXE-13*. Pierre Saurel, qui écrivait sous pseudonyme et était connu du public en raison de son rôle de Ti-Père dans *Les belles histoires des pays d'en haut*, aura signé, et pour cette série seulement, 934 courts romans, dont le tout premier est paru en 1947. Les Éditions de l'Homme rééditent en deux tomes les treize premières aventures de cet espion que rien n'arrête. Avec leurs dialogues nombreux, ces romans nous promettent un divertissant retour dans le passé!

Illustration : © André L'Archevêque

LE RETOUR D'IXE-13



LES QUÉBÉCOISES S'AFFICHENT À L'INTERNATIONAL

Au grand bal des prix littéraires français, voilà que quatre Québécoises se sont frayé un chemin, illustrant avec panache la vitalité de la littérature d'ici. Alors que **Dominique Fortier** concourait pour le Renaudot essai avec *Les villes de papier*, **Mireille Gagné** était en lice pour le Wepler et le prix Première Plume 2020 du Furet du Nord avec *Le lièvre d'Amérique* et **Marie-Ève Thuot** figurait à la fois sur la liste du prix de Flore ainsi que sur celle du Médicis avec *La trajectoire des confettis* (déjà couronné du Prix des libraires du Québec). Quant à **Marie-Pier Lafontaine**, elle a remporté le prix Sade pour son premier roman, *Chienne*, paru chez Héliotrope au Québec et au Nouvel Attila dans l'Hexagone. Les éditeurs d'ici ont du flair, les écrivaines québécoises ont du talent. Si le talent de ces auteures avait déjà été reconnu de ce côté-ci de l'Atlantique, ces mentions font en revanche sûrement chaud au cœur des principales intéressées!



© Frédéric Duchesne



© Laurence Grandbois-Bernard



© Isabelle Lafontaine



© Sandra Lechance

OCTOBRE CHEZ LEMÉAC



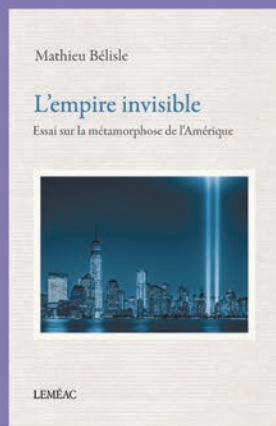
Mathieu-Robert Sauvé
LE JOURNALISTE BÉLUGA
Le journalisme est-il
en voie d'extinction ?



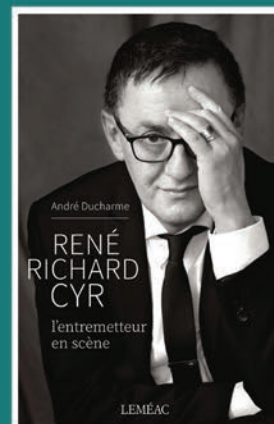
Pascale Navarro
LA MENTHE ET LE CUMIN
Un récit d'enfance
et de cuisine.



Mathieu Bélisle
L'EMPIRE INVISIBLE
Assiste-t-on vraiment au
déclin de l'empire américain
ou plutôt à sa métamorphose ?



Nancy Huston
**JE SUIS PARCE QUE
NOUS SOMMES**
Petites chroniques
du printemps 2020.



André Ducharme
RENÉ RICHARD CYR
La classe de maître de
René Richard Cyr.



Nathalie Leclerc
LE CRI DE MA MÈRE
La suite de
La voix de mon père.



Claude Meunier
**RÉFLEXIONS
MENTALES**
Le retour de Ti-Mé!



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

LEMEACDITEUR.COM

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec

Photo: © Guy Ouellet

Photo: © Mario Davignon

Photo: © Sylvain Leclair

Photo: © Jimmy Hamelin

Photo: © D.R.

Photo: © Louise Savoir

Photo: © Hugo Lefort

LA
MAISON
DE
L'ÉDUCATION

LIBRAIRIE
GÉNÉRALE

DEPUIS 1967



10840, avenue Millen,
Montréal (QC) H2C 0A5

T 514 384-4401

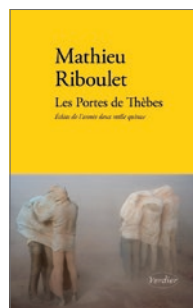


maisondeleducation.com
librairie@maisondeleducation.com
leslibraires.ca

ESSAI



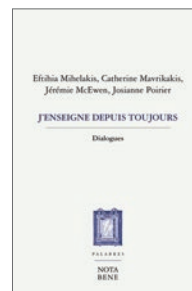
1



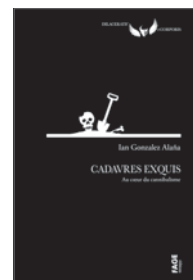
2



3



4



5



6

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. L.A. BIBLIOTHÈQUE / Susan Orlean (trad. Sylvie Schneider), Du sous-sol, 344 p., 39,95 \$

La journaliste Susan Orlean se penche sur le mystère de l'incendie de la bibliothèque centrale de Los Angeles. Événement historique passé à la trappe puisqu'advenu au même moment que la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, cet incendie possiblement criminel aux proportions gigantesques aura endommagé ou détruit plus d'un million d'ouvrages. Tout en menant son enquête, Orlean rend hommage aux artisans qui font battre le cœur livresque dans l'ombre de ses rouages. Elle relate également la riche histoire de cette bibliothèque patrimoniale et des directeurs et directrices qui l'ont façonnée. Le portrait est extrêmement vif, on sent les visages s'animer, les êtres humains se révéler pour ajouter encore quelques touches à la fresque existentielle. **THOMAS DUPONT-BUIST** / Librairie Gallimard (Montréal)

2. LES PORTES DE THÈBES : ÉCLATS DE L'ANNÉE DEUX MILLE QUINZE / Mathieu Riboulet, Verdier, 72 p., 24,95 \$

Livre-testament du regretté Riboulet, *Les portes de Thèbes* a la poésie triste des jardins qui fleurissent à l'ombre des tombes. Harcelé par la maladie qui rôde autour de lui en un funeste vol fait de lentes circonvolutions concentriques, il refuse de céder au grotesque du dépérissement du corps, faisant de ses derniers instants une délicate intrication de réflexions, de langage densifié et de souvenirs d'amour révolus. Sur sa table de travail, il déplace les fragments, s'échinant à retrouver la source des irrupsions de violence qui ont fait voler en éclat l'année 2015. En suivant la piste des détonations intimes et des rafales impudiques, il cartographie avec le secours de l'Histoire la géopolitique de la haine. **THOMAS DUPONT-BUIST** / Librairie Gallimard (Montréal)

3. LES ÉTÉS DE L'OURSE / Muriel Wylie Blanchet (trad. Louis Hamelin), Boréal, 264 p., 29,95 \$

La première traduction française de ce livre culte du *nature writing* nous plonge dans l'eau fraîche et profonde des fjords et des détroits de la Colombie-Britannique, dans les années 30. À bord d'un bateau peuplé d'une tribu mère-enfants aux mœurs frugales, on partira en quête du meilleur mouillage, on observera ressac, marées et poissons, on se fauflera entre d'immenses falaises pour atteindre un petit paradis bien gardé. À terre, on ira jaser avec des ermites accueillants, on fera des feux sur la grève et de la cueillette de bleuets sauvages. Fruit de quinze années d'errances estivales, ce récit autobiographique est une brise de mer matinale : vif, joyeux, plein de savoirs et de promesses. **VIOLETTE GENTILLEAU** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

4. J'ENSEIGNE DEPUIS TOUJOURS : DIALOGUES / Eftihia Mihelakis, Catherine Mavrikakis, Jérémie McEwen, Josianne Poirier, Nota Bene, 126 p., 20,95 \$

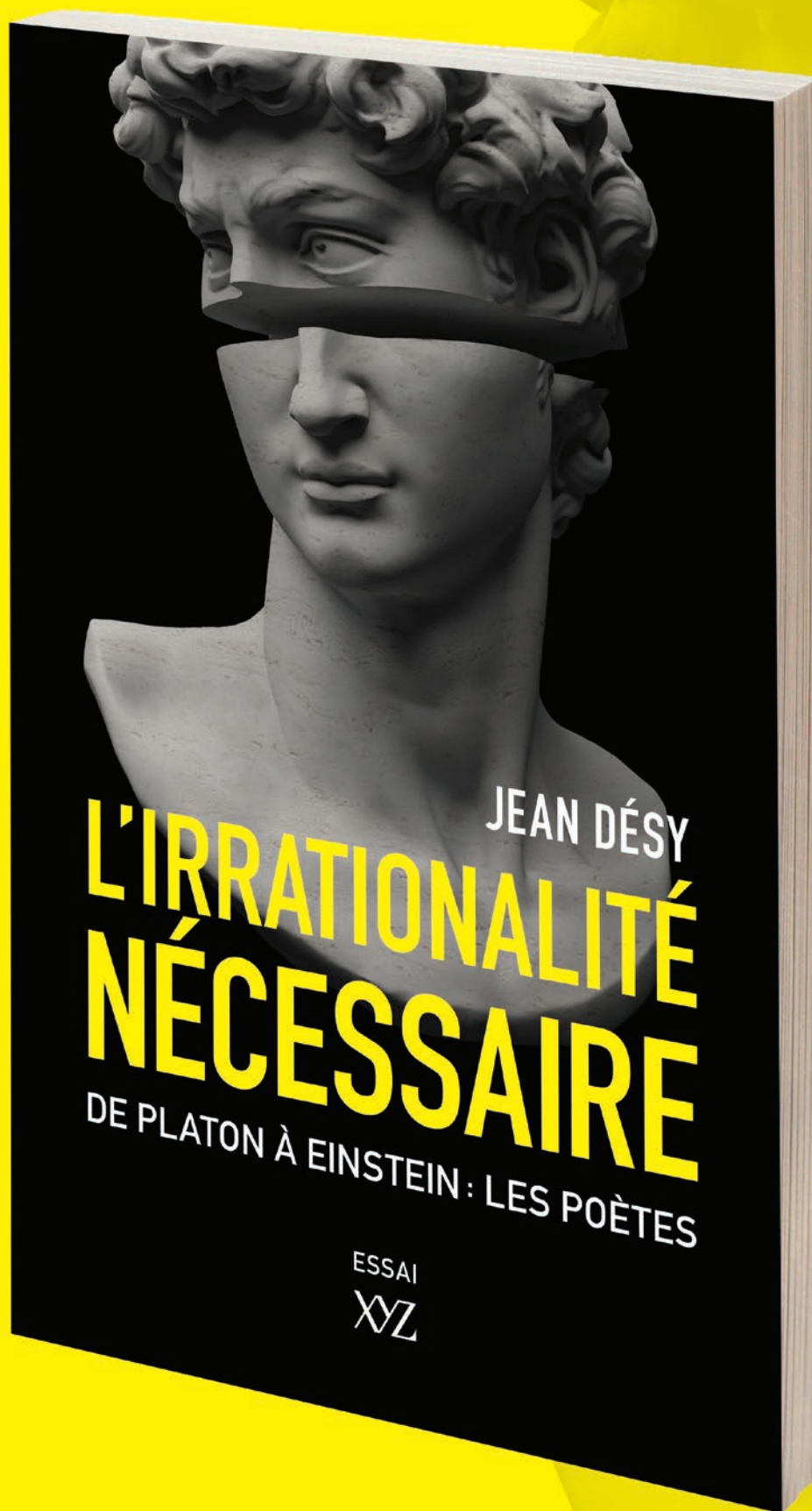
Quand commence l'enseignement ? S'arrête-t-il ? Enseigne-t-on pour apprendre ? Qu'est-ce que la réussite ? Faut-il posséder un diplôme en enseignement ? Sur une période de quatre ans, sous forme de correspondances, une professeure en littérature qui a aussi enseigné en génie, un enseignant en philosophie au cégep, une professeure en recherche-crédation et une chargée de cours en histoire de l'art discutent librement de ce qui est beaucoup plus qu'un emploi. Loin de la vision utilitariste et technique que l'on peut avoir de l'enseignement, ces échanges offrent un regard différent sur la transmission. Pas besoin d'être enseignant pour apprécier cet essai-dialogue. D'ailleurs, peut-être enseignez-vous, sans le savoir, vous aussi, depuis toujours. **JULIE COLLIN** / Pantoute (Québec)

5. CADAUVRES EXQUIS : AU CŒUR DU CANNIBALISME / Ian Gonzalez Alaña, Fage éditions, 96 p., 19,95 \$

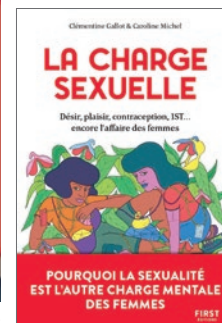
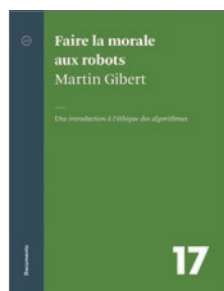
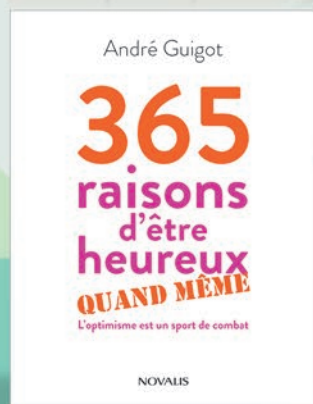
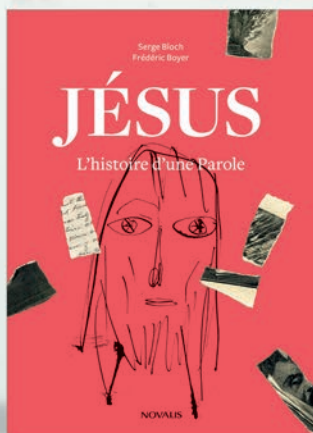
Manger de la chair humaine : pratique abominable, pratique monstrueuse. Et si cette coutume, dite extrême, était ancrée dans notre passé ? Et si le cannibale, horrible hurluberlu, n'était pas l'étranger, mais nous, notre ancêtre ? Réhabiliter la pratique anthropocannibale, telle est l'ambition, perturbante, scandaleuse, « difficile à avaler », de ce bref essai (96 pages) du spécialiste de l'archéologie funéraire et philosophe Ian Gonzalez Alaña. Avec preuves matérielles à l'appui (os bouillis, équarrissage, coupes crâniennes pour accéder au cerveau — incluant des menus cannibales : préparation au chili, soupe à la banane), il valide scientifiquement une dégustation de l'humain par l'humain plus commune qu'on ne le pense. Le cannibale n'est absolument pas l'Autre, le cannibale fait partie d'une histoire culturelle pas si lointaine. Réjouissant ! **CHRISTIAN VACHON** / Pantoute (Québec)

6. LE BOIS DONT JE ME CHAUFFE / François Landry, Boréal, 192 p., 22,95 \$

Parmi les premiers titres issus de la nouvelle collection « L'œil américain » de Boréal, *Le bois dont je me chauffe* emprunte autant au registre du *nature writing* qu'à celui de l'essai engagé. Exilé volontaire dans l'arrière-pays laurentien, François Landry y fait l'expérience du contact intime avec un territoire rude et grandiose souvent délaissé, à l'image de ses habitants, humains ou non. Derrière un quotidien fruste se dessinent les contours d'une certaine simplicité volontaire, empreinte d'enracinement et d'autonomie, aux antipodes d'un intellectualisme de salon qui est au passage étrillé. Une réflexion plus que pertinente sur notre rapport à notre environnement et ses fragiles équilibres. **ADAM LEHMANN** / Pantoute (Québec)



« Sans un jeu subtil
d'équilibre existant
entre les fonctions
rationnelle et
irrationnelle,
l'humanité frôle
à tout moment
la barbarie. »



LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. FAIRE LA MORALE AUX ROBOTS : UNE INTRODUCTION À L'ÉTHIQUE DES ALGORITHMES / Martin Gibert, Atelier 10, 94 p., 12,95 \$

Dans ce passionnant opusculé, Martin Gibert montre que contrairement à la croyance commune, la philosophie peut avoir des applications parfaitement concrètes. Ici, il s'agit de répondre à cet enjeu crucial pour l'avenir, celui de programmer des robots pour qu'ils agissent de façon morale. Examinant les deux grands courants de pensée en éthique que sont l'utilitarisme (qui met l'accent sur les conséquences d'une action) et le déontologisme (qui s'appuie sur des normes et des devoirs), Gibert montre leurs limites respectives à servir de fondement à la programmation d'une IA morale. Selon lui, c'est plutôt dans la tradition aristotélicienne de l'éthique de la vertu qu'il faudrait puiser. Une approche visant à entraîner les robots pour qu'ils se comportent comme le ferait une personne vertueuse aurait pour lui le mérite d'être plus flexible et de mieux correspondre à la complexité de notre époque. **MARC-ANDRÉ LAPALICE** / Pantoute (Québec)

2. RÉCUP' TEXTILE : 70 PETITS ACCESSOIRES EN CHUTES DE TISSUS / Kazu Hashimoto (Kazakka), Saxe, 96 p., 31,95 \$

Vous avez des vêtements tachés ou troués que vous aimez particulièrement et que vous n'osez plus porter, mais dont vous ne voulez pas non plus vous débarrasser? Ce livre est pour vous. Vous aurez une pléthore d'idées pour réutiliser tous vos tissus adorés: pochettes, étui à mouchoir, sous-verre, napperons, cadres, mobiles, toutous, bijoux, et j'en passe. Avec des patrons simples accompagnés d'explications claires et détaillées, vous pourrez réaliser de magnifiques projets pratiques. Ce livre vous offre une autre façon accessible et créative d'intégrer le principe du zéro déchet dans votre vie. **ISABELLE VERRETTE** / Pantoute (Québec)

3. LA BELLE AU BOIS DORT-ELLE VRAIMENT ? NEUROPHYSIOLOGIE DES CONTES DE FÉES / Laurent Vercueil, Humensciences, 222 p., 36,95 \$

Les contes de fées ont été étudiés par de nombreuses disciplines, notamment l'ethnologie et la psychanalyse. L'originalité de cet ouvrage du neurologue Laurent Vercueil repose sur l'hypothèse que ces derniers auraient pu avoir pour rôle d'expliquer par le merveilleux des comportements et des affections qui restaient sans réponse avant l'apparition de la science moderne. Se revendiquant du docteur Joseph Bel (à l'origine du personnage de Sherlock Holmes) et de son pouvoir de déduction, Vercueil mène l'enquête. Et si derrière la belle au bois dormant se cachait une narcoleptique? *Frérot et sœurlette* des frères Grimm aborderait-il la mauvaise perception du risque par les adolescents? La figure de l'elfe découlerait-elle du syndrome de William? Collection de cas insolites davantage qu'une introduction générale aux neurosciences, ce livre captivant plaira aux amateurs d'Oliver Sacks. **MARC-ANDRÉ LAPALICE** / Pantoute (Québec)

4. LE SYNDROME DE LA DICTATURE / Alaa El Aswany (trad. Gilles Gauthier), Actes Sud, 204 p., 38,95 \$

Lorsque nous vivons dans un pays libre et en paix, il est difficile de nous imaginer qu'un État démocratique puisse être un jour dirigé par un dictateur. Alaa El Aswany nous démontre que cette éventualité est plus que possible. Il explique comment un despote peut tranquillement prendre le contrôle du peuple, des journalistes et même des intellectuels. Il nous invite à reconnaître cette prise de pouvoir lorsqu'elle survient et à tendre l'oreille devant ceux qui critiquent le système politique mis en place. Dans cet essai éclairant, il force les lecteurs à réfléchir et à se forger une opinion par eux-mêmes, ce qui est la première et la meilleure arme pour contrer le totalitarisme. **MARIE-HÉLÈNE VAUGEOIS** / Vaugois (Québec)

5. LA CHARGE SEXUELLE : DÉSIR, PLAISIR, CONTRACEPTION, IST... ENCORE L'AFFAIRE DES FEMMES / Clémentine Gallot et Caroline Michel, First Éditions, 198 p., 24,95 \$

On parle depuis quelques années du travail invisible et de la charge mentale des femmes. Partant de ce principe de sociologie, les auteures de cet essai amènent l'idée que la sexualité est une charge invisible de plus au quotidien. Elles mettent de l'avant que les femmes doivent avoir de l'expérience en matière de sexualité, mais pas trop (parce que sinon, elles sont dévergondées); qu'elles doivent penser seules aux conséquences possibles de leurs relations sexuelles (grossesse, ITS) et qu'elles sont aussi responsables de trouver des solutions lorsque les problèmes surviennent ou que la routine s'installe dans le couple. Un livre pour nous ouvrir davantage les yeux sur le poids des diverses charges qui pèsent encore sur les femmes d'aujourd'hui. **ISABELLE VERRETTE** / Pantoute (Québec)

6. RANDONNÉES À VÉLO : 50 ITINÉAIRES DE RÊVE AUTOUR DU MONDE / Collectif, Ulysse, 208 p., 34,95 \$

Ces derniers mois, on a tous eu, à un moment ou à un autre, des fourmis dans les jambes. Ce nouveau titre de la collection «50 itinéraires de rêve» tombe à pic avec des propositions de circuits sur la planète entière, à découvrir en pédalant. Point fort de l'ouvrage, en plus des superbes illustrations: sa capacité à s'adresser à tout le monde. Novice du cyclotourisme ou boulingueur à vélo chevronné, chacun trouvera son inspiration, grâce aux informations complètes sur la difficulté des parcours et aux conseils avisés des quatre auteurs. Les itinéraires, comportant entre 3 et 30 jours d'excursion, sont tous agrémentés d'une carte très lisible et d'indices sur les moments inoubliables qu'ils vous feront vivre. **SÉBASTIEN HERVIER** / Librairie Ulysse (Montréal)



ENTRÉE PAREN- THÈSES

DU CÔTÉ DES

BIOGRAPHIES

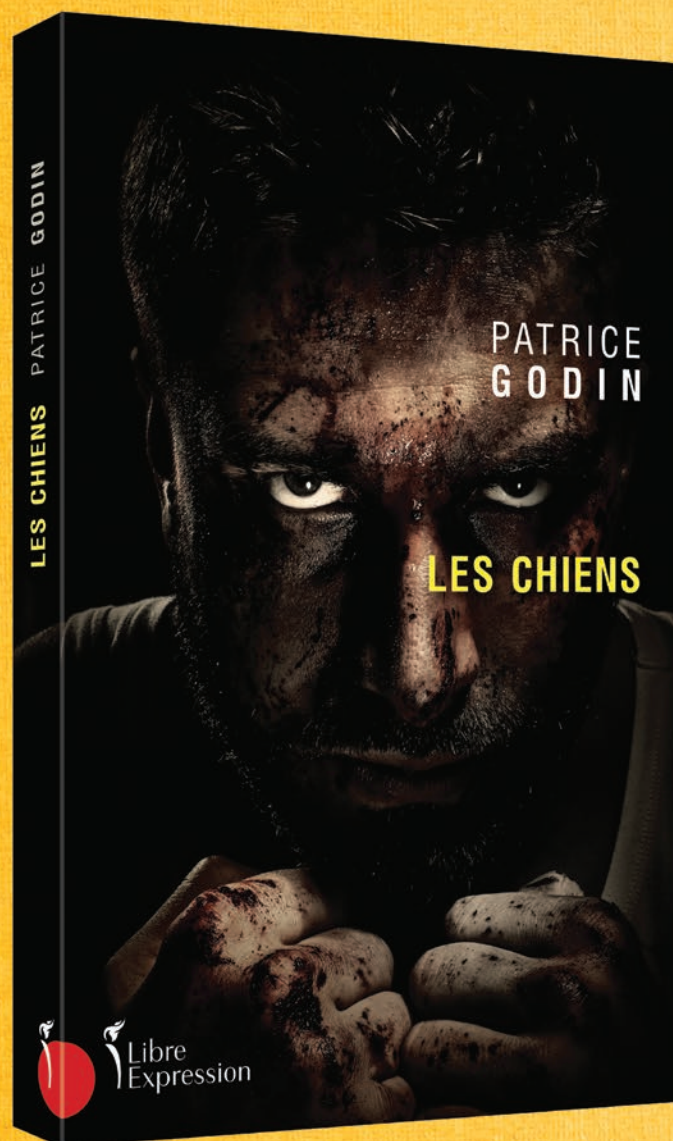
Pour ceux qui aiment se plonger dans les vies des autres le temps d'une lecture riche en anecdotes, réflexions et chemins de traverse, nous vous invitons à surveiller *Les 40 hommes de ma vie* (Éditions La Presse), de **Michelle Labrèche-Larouche** — notamment ancienne journaliste chez *Châtelaine* et chroniqueuse québécoise —, qui lève le voile sur la femme indépendante et sexuellement libérée qu'elle fut, mais aussi l'amoureuse qu'elle a été. La reine du fait divers, qui a collaboré notamment à *J.E.* et qui a travaillé à la radio, **Jocelyne Cazin**, nous livre également les dessous de sa vie personnelle et professionnelle dans *Ma véritable identité* (Libre Expression). Mais la biographie de la femme québécoise qui retient le plus notre attention reste sans contredit celle de **Pauline Marois**, qui, dans *Pauline Marois : Au-delà du pouvoir* (Québec Amérique), parle du chemin parcouru, des défis qui ont jalonné le parcours de la femme de tête qu'elle est devenue et l'importance de sa famille. **Patsy Gallant** et **Caroline Néron** signent elles aussi cette saison leur biographie : avis aux intéressés !

Du côté jeunesse, on s'attarde à *Rudolf Noureev* (La courte échelle), l'un des plus grands danseurs de l'histoire qui a mis un acharnement hors norme à la pratique de sa passion pour arriver à ses fins. Sous les mots de Maria Isabel Sánchez Vegara et les illustrations d'Eleonora Arosio, sa vie est sublimée. Pour les amateurs de hockey, ce sera un réel bonheur de découvrir l'excellent *La légende de Maurice Richard : Le petit garçon qui devint le Rocket* (Auzou). Avec Lucie Papineau aux textes et Caroline Hamel aux illustrations, on ne pouvait trouver meilleur duo pour rendre cette aventure aussi palpitante qu'amusante, aussi enrichissante qu'extravagante !



Illustration : © 2020/Auzou – Caroline Hamel

LE NOUVEAU ROMAN DE PATRICE GODIN



« Ce désir de vengeance qui l'habitait, Gabriel Kowalski l'entretenait depuis longtemps déjà. Et il le savourait. Le temps était venu, maintenant. Le temps de passer à l'acte. »

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC

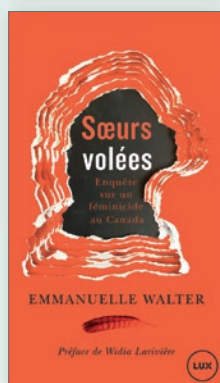
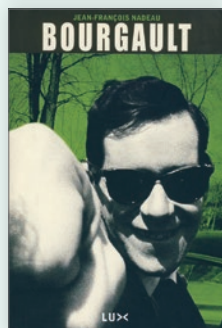
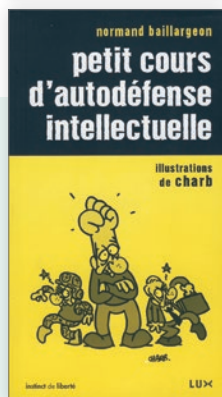
Québec

Libre
Expression



Lux Éditeur

LA RÉVOLUTION INTRANQUILLE



/

Vingt-cinq ans d'édition, vingt-cinq ans de loyaux services, aurait-on envie de dire.

Car avec les quelque trois cents essais à son catalogue, Lux Éditeur fait sa juste part pour brasser les idées, éclairer nos lanternes et contrer l'ignorance. Surtout, il possède ce que l'on appelle le courage de ses convictions. Et c'est tout à son honneur.

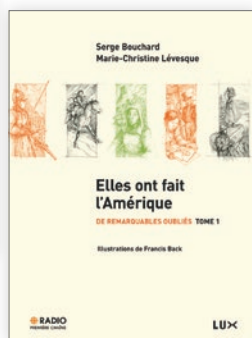
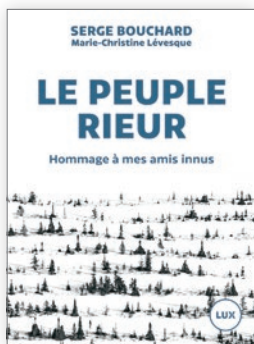
◇◇

PAR ISABELLE BEAULIEU

◇◇

On ne sait pas si tout a commencé un soir de pleine lune, mais les loups hurlaient sûrement très fort dans les bois. «Nourrir l'esprit, inspirer les révoltes...», voilà le leitmotiv que s'est donné Lux Éditeur en ces temps où les sources de désinformation pullulent et qu'il est plus que nécessaire de pourfendre les idées reçues. On imagine la création de la maison faite dans l'urgence par une poignée d'individus convaincus de l'importance de la transmission et de la connaissance et voulant à tout prix préserver une mémoire qui, autrement, risquait d'être engloutie. Et c'est un peu ça. D'abord appelée Nadeau et Comeau du nom de ses deux fondateurs, «la maison est née dans un sous-sol encombré d'une vieille presse à platine, de casiers en caractères de plomb, mais surtout de vieux livres d'histoire sur les Indiens des territoires de l'Ouest, l'île d'Orléans, les Acadiens louisianais que Jean-François Nadeau, en compagnie de Robert Comeau, souhaitait sauver de l'oubli», raconte Mark Fortier, l'actuel éditeur de Lux. Le premier livre qui connut un succès fut *15 février 1839: Lettres d'un patriote condamné à mort*, écrit par le chevalier de Lorimier, qui en était déjà à sa troisième édition quand le film *15 février 1839* de Falardeau fit sa sortie.

Au début des années 2000, les deux fondateurs partis investir d'autres terrains, les éditions changent de nom sous l'initiative de Florence Noyer, maintenant à la barre d'Héliotrope et responsable de Gallimard au Canada, qui propose le nom Lux, faisant référence à *fiat lux*, locution latine qui signifie «Et la lumière fut». Le logo du chien qui ronge son os, dessiné par Robert LaPalme, est préservé pour maintenir une ligne conductrice, mais probablement aussi parce qu'il sied bien aux motivations de la maison qui se fait un point d'honneur de creuser ses sujets jusqu'à en retirer la substantifique moelle. Car à cette période, une ébullition intellectuelle est en cours. Normand Baillargeon, Marie-Eve Lamy, Pierre Vadeboncoeur, Francis Dupuis-Déri entre autres ont à cœur de repenser la société et s'emploient à faire croître cette idée de livres engagés. En fait, c'est moins une idée qu'une nature profonde, un modèle qui fait appel aux idéaux que chacun chérit. C'est aussi là que les essais d'auteurs américains connus pour leur réflexion engagée, notamment Noam Chomsky et Howard Zinn, font leur apparition dans la famille.



Après quelques années, Lux s'émancipe encore un peu plus. « Au milieu des années 2000, notamment sous l'impulsion de Sébastien Mengin, la maison se professionnalise, explique Fortier. L'équipe s'agrandit, la production se stabilise, et les premiers très gros succès en librairie consolident sa base financière. » Les retombées de la biographie de *Bourgault* et le *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* de Baillargeon permettent de viser le marché européen qui trouve de plus en plus de lecteurs. C'est aussi à ce moment que Mark Fortier fait son entrée au sein de l'équipe, dont il tient toujours les rênes avec Marie-Eve Lamy et Alexandre Sanchez, ce dernier étant à la tâche depuis Paris. Le trio éditorial s'accompagne de Nicolas Rouleau à la production, Martine Rose à la comptabilité et Caroline Perron qui est responsable des aspects commerciaux. « L'entreprise poursuit avec succès une pratique de gestion solidaire et coopérative, poursuit Mark Fortier. Celle-ci repose sur la participation pleine et entière de chaque membre de l'équipe dans le processus de planification et de décision de l'entreprise. » Cet éditeur aux flancs progressistes ne se contente donc pas de publier les valeurs qu'il soutient; il les met aussi en pratique.

Éditer envers et contre tout

C'est avec une intention de rester fidèle à son essence que Lux mène encore sa barque. Le plus grand défi est cependant de publier ce à quoi croit la maison en ayant quand même des restes d'égard pour les finances, question d'assurer sa survivance. Mais l'éditeur tient à ce que la grande majorité de son catalogue soit disponible, même si cela doit engendrer des pertes. Après tout, un esprit épris d'indépendance ne peut complètement être engoncé dans les contingences. Et certains meilleurs vendeurs viennent soutenir les autres, les premiers agissant à titre de piliers pour la santé de la maison, mais aussi de leviers pour poursuivre la mission d'éditer sans contrainte des thèmes pluriels. Parmi ces livres qui, en passe de devenir des classiques, remportent un grand intérêt auprès des lecteurs trônent *Elles ont fait l'Amérique*, *Ils ont couru l'Amérique* et *Le peuple rieur* de Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, des livres historiques qui illustrent l'actualité et témoignent de l'avenir. Est aussi du nombre des plus populaires *La médiocratie* d'Alain Deneault qui traduit de manière édifiante le nivellement par le bas de nos sociétés nord-américaines. Résiste également en haut du palmarès de Lux *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* de Normand Baillargeon, qui s'avère un des rares outils d'éducation pourtant essentiel à la formation d'une pensée critique.

Mark Fortier entend bien mater l'ignorance avec les titres de Lux, bien qu'il considère qu'elle ne serait pas la seule responsable de nos maux, la preuve étant qu'il existe bel et bien des idiots qui font preuve de génie, l'espèce la plus dangereuse selon lui. « N'empêche que c'est dans le vide de la pensée que s'installe le mal, disait Arendt, et qu'il y a dans chaque ouvrage militant, dans chaque essai critique, une invitation à prendre conscience des défis politiques et sociaux auxquels nous faisons face, donc une invitation à mieux comprendre notre monde », exprime l'éditeur qui espère des lecteurs curieux et exigeants.

Vingt-cinq années à sillonner les routes chaotiques de notre monde au pas d'une rébellion intranquille n'auront peut-être pas suffi à endiguer les inégalités, les supercheries, les lacunes et les hérésies qui nous extirpent du bon sens. Elles auront néanmoins certainement suscité l'émulation d'une communauté lucide ayant le désir de faire tomber les œillères qui nous rivent aux lieux communs et de briser les digues pour que se remettent à circuler nos ambitions de justice et de liberté. ♦

À quoi sert le cœur humain ?

Andrew Kaufman

Le cœur à retardement



Plusieurs passent leur vie
à chercher la réponse.
Charlie Waterfield, lui, n'a que
vingt-quatre heures.

© Pascal Dolpron



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

alto

Éditeur d'étonnant

SODEC

Québec



« Vous aviez aimé le riche coup de crayon de Forbes ? Attendez de découvrir ses images cauchemardesques... »

— Manon Dumais, *Le Devoir*



POW
POW

Le Salon du livre de Montréal

SE RÉINVENTERA SUR LE WEB



L'événement littéraire le plus rassembleur de la province, le Salon du livre de Montréal (SLM), fait face — comme toute l'industrie culturelle — au défi de devoir se réinventer en empruntant des chemins nouveaux pour rejoindre son public en temps de pandémie. Avec des rencontres intimes en ligne et des tables rondes virtuelles, le SLM promet, du 12 au 15 novembre, une édition à nulle autre pareille.

On ne le répètera jamais assez : en ces temps de pandémie mondiale, la créativité du milieu artistique est hautement sollicitée. Chapeau bas, donc, à tous ceux qui continuent de nous épater avec des programmations renouvelées, et qui, chaque jour, réinventent leur métier. Le Mois de la poésie et le festival Québec en toutes lettres sont parmi les événements qui font belle figure en se tournant, comme le fait cette année le SLM, vers des propositions virtuelles. Ce qui est génial, avec ces nouvelles façons de faire ? Les événements dépassent ainsi les frontières géographiques pour rejoindre les lecteurs de toute la francophonie !

FACE À FACE AVEC VOTRE AUTEUR FAVORI

Premier élément de la programmation qui attire immédiatement notre attention : le SLM a mis sur pied les Rencontres virtuelles, soit un système de vidéoconférences qui permettra aux lecteurs de rencontrer individuellement des auteurs (dont la sélection, au moment d'écrire ces lignes, n'est pas encore dévoilée), le tout pour une discussion qui s'annonce fort agréable d'une durée de 5 minutes. Les plus timides seront heureux d'apprendre qu'il sera possible, également, de faire une rencontre de 25 minutes en petit groupe allant jusqu'à cinq personnes.

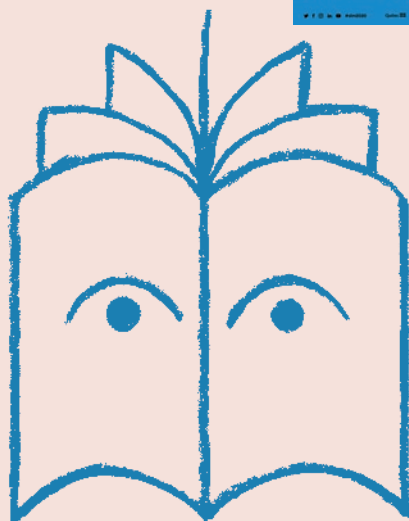
Ainsi, dans un cadre intimiste et privé, les amateurs de séances de signature en salon pourront vivre une expérience différente qui, si elle ne culmine pas sur une dédicace, laissera probablement un souvenir pérenne d'une conversation échangée. Afin d'avoir droit à ce petit moment de bonheur, il vous suffira d'acheter un livre sur leslibraires.ca, via la plateforme intégrée (détails à salondulivredemontreal.com).

LES TABLES RONDES S'INVITENT DANS VOTRE SALON

Cette fois diffusées gratuitement sur le site Web du SLM, les habituelles animations seront également au programme. Confidences d'écrivains, tables rondes et cabarets littéraires auront ainsi lieu autour de grands thèmes comme le féminisme, la pluralité des voix, le récit, l'inspiration, la famille et l'enfance. Parmi les nombreux participants attendus, on souligne la présence de Catherine Leroux, Rose-Aimée Automne T. Morin et Marc Séguin qui s'entreprendront sur la recherche d'origines, et celle d'Émilie Bibeau, Pascale Navarro, René-Richard Cyr, Louise Portal et Martine Delvaux, qui prendront part à un cabaret sur le récit et l'intime. Inspirant, non ?

Osez la découverte, tout en protégeant votre santé. Les événements culturels ont besoin de votre soutien, et les innovations de leurs programmations auront assurément de quoi combler votre soif culturelle !

POUR PLUS D'INFORMATION :
SALONDULIVREDEMONTREAL.COM



POUR EN APPRENDRE D'AVANTAGE



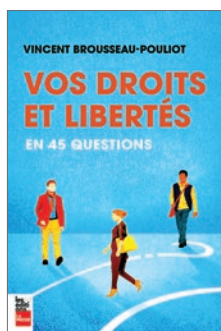
1



2



3



4



5

1. FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU : POÈTE, HISTORIEN ET PATRIOTE / Patrice Groulx, Boréal, 282 p., 29,95 \$

Dans cette première biographie consacrée à François-Xavier Garneau — cet homme dont tous connaissent le nom sans nécessairement savoir qui il était et ce qu'il a accompli —, le lecteur découvrira la vie intellectuelle du XIX^e siècle, dans un rendu vivant, loin d'être universitaire. Patrice Groulx, historien, relate notamment le défi immense qu'a représenté la publication d'*Histoire du Canada*, mais aussi la réception décevante de cette œuvre pourtant monumentale. Y est aussi abordée la réalité d'un homme, un poète notamment, qui tentait de vivre de sa plume, et les tensions entre anglophones et francophones.

2. L'IRRATIONALITÉ NÉCESSAIRE. DE PLATON À EINSTEIN : LES POÈTES / Jean Désy, XYZ, 208 p., 21,95 \$

Dans ce plaidoyer pour l'intuition et la poésie dans son sens large, Désy parle de la nécessité de se rendre compte que la fonction irrationnelle n'a rien à voir avec la folie. Qu'au contraire, la rationalité pourrait même imposer des œillères et nous forcer à ne pas toujours regarder dans la bonne direction... Avec un doctorat en médecine et un en littérature, ainsi que des études en philosophie, Jean Désy et sa pensée méritent de se frayer un chemin jusqu'à nous, si ce n'est que pour offrir un nouveau rapport au réel. Fascinant.

3. LE THÉÂTRE CONTEMPORAIN AU QUÉBEC : 1945-2015 / Gilbert David (dir.), PUM, 640 p., 79,95 \$

Très documenté et détaillé, cet ouvrage de référence d'importance, un premier dans le genre au Québec, se veut une synthèse historique et socio-esthétique qui permet d'éclairer cet art unique qu'est le théâtre ainsi que sa place dans la société québécoise. On y propose un panorama du théâtre contemporain québécois entre 1945 et 2015 en explorant les œuvres, leurs représentations et leur réception.

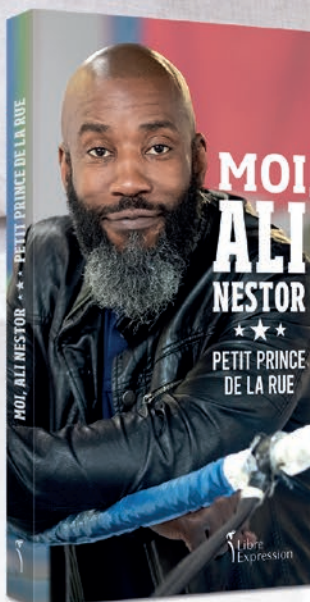
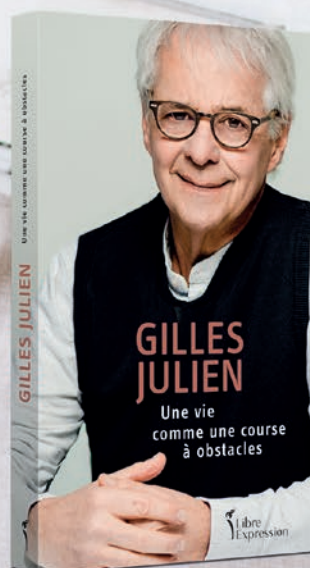
4. VOS DROITS ET LIBERTÉS EN 45 QUESTIONS / Vincent Brousseau-Pouliot, Éditions La Presse, 336 p., 26,95 \$

Plutôt qu'un ouvrage théorique, ce livre se lit comme on feuilletterait un magazine : pour en apprendre un peu plus sur des sujets divers, et pas nécessairement ceux sur lesquels on aurait pensé s'interroger. Les feuilles à nue sont-elles autorisées à l'école ? Peut-on faire de la prison si on partage une vidéo haineuse sur Facebook ? Notre boss a-t-il le droit de lire nos courriels ? Est-ce criminel de publier de « fausses nouvelles » ? Autant d'enjeux pertinents qui se trouvent ici vulgarisés par un journaliste de *La Presse*, titulaire d'un baccalauréat en droit. Au-delà de ces 45 questions brillamment choisies, le lecteur a droit aux concepts généraux des droits et libertés ainsi qu'à des entrevues avec des acteurs clés du milieu juridique.

5. L'ART DE PRENDRE LES BONNES DÉCISIONS / Joseph Bikart (trad. Véronique Benitah), Québec Amérique, 286 p., 29,95 \$

Ne vous fiez pas à la couverture : sous celle-ci se cache un ouvrage intelligent et érudit qui s'éloigne des guides de psychopop, démontre les entraves à la prise de décisions et permet au lecteur non pas d'y trouver des réponses, mais les bonnes questions à se poser, les bonnes façons de s'interroger en profondeur. Avec une panoplie d'exemples, tirés d'études menées à grande échelle ou provenant du domaine artistique, cet ouvrage se démarque de bien d'autres qui aspirent à vous aider... sans le faire réellement !

Une couverture ☒
Un thé chaud ☒
Un récit inspirant ☒





ENTREVUE

Martin Gibert

Comment
coder
la morale?

Puisqu'il existe de véritables enjeux moraux liés aux décisions programmées dans les intelligences artificielles, Martin Gibert, philosophe et chercheur en éthique à l'Université de Montréal, propose une introduction à l'éthique des algorithmes avec *Faire la morale aux robots*, essai hautement vulgarisé d'à peine 100 pages qui répond à la question « avec quel genre de robots souhaitons-nous coexister ? ». Grâce à une plume rafraîchissante, qui ose l'humour et ne donne jamais l'impression de présenter un sujet hermétique, cet essai nous paraît nécessaire à la réflexion collective. Pour vous le démontrer, l'auteur a accepté de répondre à nos questions.

Par qui devrait être lu votre ouvrage, et pourquoi ?

C'est un livre de philosophie qui parle d'éthique appliquée aux systèmes d'intelligence artificielle. Je dirais que c'est une introduction à l'état de l'art, avec une ou deux thèses originales. En l'écrivant, j'avais en tête mes collègues en informatique ou en philosophie, mais aussi des étudiants au collégial ou mes deux frères qui sont musiciens de jazz. J'ai visé un large public parce que ce sont des questions nouvelles et qu'il faut encourager le débat démocratique. Ce sont des enjeux moraux, mais aussi sociaux et politiques : quel genre de robots et d'algorithmes désirons-nous, pour quel genre de société ?

À moins qu'on décide d'arrêter la recherche en intelligence artificielle — ce qui est peu probable à court terme —, les algorithmes et les robots vont avoir de plus en plus de conséquences sur nos vies. Ils vont nous affecter, ils vont affecter nos relations à nous-mêmes et aux autres. Dans ce contexte, la question que je pose, c'est : qu'est-ce qu'un bon robot ? Qu'est-ce qu'un algorithme juste ? Qu'on pense aux voitures autonomes face à des dilemmes tragiques (sacrifier un enfant ou un vieillard) ou à des assistants virtuels qui interagissent avec des humains, les enjeux moraux sont partout présents.

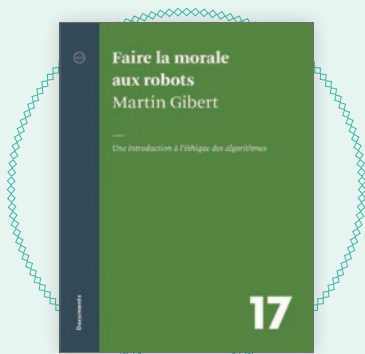
/

Si un enfant demande à un assistant virtuel de type Aristot si le père Noël existe, que doit lui répondre la machine ? Et, aux questions entourant l'homosexualité ou le rôle de la femme au sein de la famille, quelles réponses est-il correct de lui donner ? Si une voiture autonome doit choisir entre percuter un enfant ou deux vieillards, quelle décision doit-elle prendre ? Martin Gibert éclaire du faisceau de la philosophie ces questions, plus fondamentales qu'elles n'y paraissent.

◇◇

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇



FAIRE LA MORALE AUX ROBOTS

Martin Gibert

Atelier 10

98 p. | 12,95\$

Et s’il n’y avait qu’un seul truc à retenir, c’est de nous méfier de notre propension au statu quo. Sachant que nous vivons déjà dans un monde très largement inégalitaire et injuste, il ne faudrait pas en rajouter en programmant les systèmes d’intelligence artificielle de manière à ce qu’ils automatisent les injustices et les inégalités. Il faut être très vigilant avec les options par défaut qu’on implémente. Bien sûr, ça n’empêche pas d’être par ailleurs optimiste. On peut très bien imaginer des robots qui, du point de vue moral, se comportent mieux que des humains.

Dans votre essai, vous proposez que, pour faire un robot « moral », il faudrait se baser sur la théorie de l’éthique de la vertu, laquelle, rapidement vulgarisée, consiste à prendre en exemple les personnes considérées comme vertueuses et de programmer les algorithmes afin qu’ils réagissent, dans une certaine proportion, comme le feraient Greta Thunberg ou Jésus. Est-ce une conclusion répandue dans le milieu de la recherche sur les intelligences artificielles ou en êtes-vous le premier défenseur ?

Effectivement, c’est sans doute l’aspect le plus original du livre. L’éthique de la vertu n’est habituellement pas considérée comme une option sérieuse pour programmer des robots. Et c’est vrai que lorsque vous dites qu’une voiture autonome devrait se comporter comme Jésus ou Greta, on vous regarde bizarrement. Jusqu’à présent, les philosophes ont surtout envisagé l’utilitarisme et le déontologisme pour « faire la morale » aux robots. Il faut dire que ces deux théories semblent plus faciles à formaliser et donc à traduire en algorithme.

Mon idée, c’est que l’éthique de la vertu peut, elle aussi, être applicable et qu’elle se compare avantageusement à ses rivales. Avec les progrès récents dans cette technique d’IA qu’on nomme l’apprentissage supervisé, avec le développement des *big data*, je montre comment des personnes vertueuses pourraient, très littéralement, faire la morale aux robots. C’est un point clé. Je soutiens également que les robots vertueux inspireront davantage confiance que leurs compères utilitaristes ou déontologistes et qu’ils seront certainement plus fiables et pratiques. Alors voilà, tout le défi du livre, c’était de présenter cet argumentaire sans être chiant.

Votre livre est la preuve — pour ceux qui en doutaient encore — que la philosophie s’inscrit concrètement dans notre quotidien : pour réfléchir à comment une voiture autonome devrait réagir si elle doit frapper, en cas d’accident inévitable, un vieillard à droite ou un enfant à gauche, la philosophie est une grande alliée. Selon vous, en quoi est-il pertinent de connaître certains concepts de base de philosophie pour être un « bon citoyen » de nos jours ?

Oui, c’est très important pour saisir les enjeux. Si vous ne faites pas la différence entre *ce qui est* et *ce qui devrait être*, ou entre les robots comme *patients moraux* et comme *agents moraux*, vous ne pouvez pas juger les positions des uns et des autres. Or c’est précisément cela, le cœur de l’éthique : évaluer des arguments, identifier lesquels sont les plus solides. Pour ce livre, j’ai beaucoup puisé dans mon expérience de prof : on apprend les distinctions de base, puis on les applique à des cas très concrets.

Cela étant dit, avec les dilemmes de voiture autonome, il se passe en outre un drôle de phénomène. Dans les cours d’éthique, on parle depuis longtemps de dilemmes tragiques où l’on doit laisser un tramway écraser X ou changer de voie mais écraser Y. Ce sont des expériences de pensée qui aident à tester nos intuitions et la cohérence de nos théories morales. Ce qui arrive avec les voitures autonomes, c’est que l’expérience de pensée devient soudainement réalité : les ingénieurs doivent prendre une décision. S’il existe une bonne réponse au dilemme de l’enfant et du vieillard, alors c’est cela qu’il faut mettre dans l’algorithme. On est vraiment dans de la philosophie appliquée.

Comment en êtes-vous arrivé à publier ce livre chez Atelier 10 ? En d’autres mots, quelle est la petite histoire derrière la publication de votre essai ?

En janvier 2019, j’ai envoyé quelques paragraphes de présentation et un plan à Atelier 10. J’avais déjà écrit deux textes pour leur revue, *Nouveau Projet* : l’un sur la psychologie morale des gens de droite et de gauche, et l’autre sur le racisme sexuel dans les sites de rencontres. Je savais qu’il y avait de l’intérêt pour un essai sur l’intelligence artificielle. Ensuite, tout le défi avec la collection « Document », c’était de respecter le format très grand public, et la concision — moins de 100 pages ! Vanessa Allnutt, mon editrice, m’a beaucoup aidé à couper ce qui n’était pas absolument nécessaire et à gagner en fluidité. D’un autre côté, j’ai pu profiter d’une plus grande liberté de ton que dans des publications universitaires. Au final, je dirais que ça donne un essai sans gras, serré à l’os — même si je me suis permis quelques blagues.

Vous parlez à quelques reprises d’Isaac Asimov dans votre essai. Le lisiez-vous plus jeune ? Est-ce un auteur qui vous plaît ou qui a eu une influence particulière sur votre parcours professionnel ?

Je n’ai lu Asimov que récemment. Adolescent, j’ai fait beaucoup de jeux de rôle et j’étais plutôt attiré par le fantastique (Lovecraft) ou l’*heroic fantasy* (Tolkien, Moorcock). Mais l’influence directe ou indirecte d’Asimov est telle que, comme pour la plupart des gens, je lui dois une bonne partie de mon imaginaire sur les robots. Et c’est là que se pose une question philosophiquement intéressante : dans la mesure où l’imagination interagit avec notre perception morale (c’était mon sujet de doctorat !), devons-nous accepter sa vision des relations humains-robots et, plus généralement, sa conception du monde ? Je crois qu’il est temps d’examiner l’héritage du père des lois de la robotique.

Or ce qui est frappant avec le recul, c’est de voir combien l’imagination des auteurs de science-fiction est souvent restée très conservatrice. Sur Mars et dans les vaisseaux galactiques, on est allègrement sexiste, raciste, classiste, hétéronormatif, capacitiste, spéciste, etc. Cette littérature nous projette dans un futur empreint de progrès technologique révolutionnaire, mais c’est le salaire minimum pour l’éthique et la politique. Tout se passe comme si c’était trop difficile d’imaginer d’autres types de relations humaines, d’autres rapports aux animaux ou à la nature. Il y a heureusement des exceptions.

Votre ouvrage s’ouvre sur une citation d’Ursula Le Guin, et vous revenez à cette autrice à plusieurs reprises au cours de votre livre. Visiblement, vous appréciez chez elle son regard, ses idées, ses angles un peu plus « champ gauche ». D’ailleurs, en soulignant qu’elle donne justement la parole aux personnes opprimées — pauvres, femmes, etc. —, vous décidez de poursuivre la rédaction de votre essai en utilisant le féminin, au lieu du masculin, comme genre par défaut. C’est à la fois audacieux, car on ne voit jamais cela, mais, à l’inverse, c’est dans l’air du temps. Pourquoi avez-vous fait ce choix ?

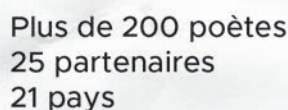
Après ce que je viens de dire sur Asimov, on comprend qu’Ursula Le Guin, avec sa perspective rafraîchissante et progressiste, fait office de contrepoids. C’est une autrice que je recommande, notamment son roman *Les Dépossédés* qui dépeint une planète anarchoféministe où les gens ne possèdent rien. Elle parlait à son sujet « d’utopie ambiguë », ce qui convient aussi très bien à sa formidable nouvelle *The Ones Who Walk Away from Omelas*.

En ce qui concerne le changement de style dans le dernier tiers du livre, je dois dire que j’hésite à répondre, car j’ai peur de divulguer ! En tout cas, j’aime l’idée que les lecteurs et les lectrices déboulent dans le féminin par défaut sans attentes ni préconceptions. Je veux leur faire une surprise, créer une expérience de lecture inédite. J’hésite aussi à répondre parce que je voudrais laisser l’interprétation ouverte — c’est ma façon de plaider pour l’ambiguïté. On peut bien sûr y voir une sorte d’hommage à Le Guin qui a joué avec le genre dans *La main gauche de la nuit*. Mais c’est surtout une façon de pousser l’idée de changement de perspective. Cela nous fait prendre conscience des options par défaut dans la langue française. On écrit comme ça, mais on pourrait écrire autrement, c’est une norme conventionnelle. C’est important de garder cela en tête, car lorsqu’on programme un algorithme, les options par défaut vont probablement s’imposer aux utilisateurs.

Passer au féminin par défaut, c’est aussi expérimenter : qu’est-ce qui se passe quand on modifie une règle linguistique ? Qu’est-ce que ça change de parler de programmeuses plutôt que de programmeurs pour désigner un groupe mixte ? Comment cela va-t-il être reçu ? J’espère sans trop y croire un effet performatif : peut-être qu’une jeune fille qui lit ça se sentira plus légitime à étudier en informatique. Plus généralement, j’aimerais que ce petit décalage favorise un regard critique sur nos stéréotypes et nos catégories mentales. Pour le reste, mon côté snob est un peu gêné que ce soit dans l’air du temps, mais mon côté progressiste est content. Cela dit, je me demande si ce n’est pas mon côté « *creative non-fiction* » qui en a le plus profité. J’ai eu beaucoup de plaisir à écrire des phrases qui sonnaient étrangement, avant de m’y habituer peu à peu. Ursula serait fière de moi. ♦

ENTRE PAREN- THÈSES

15 au 25
octobre
2020



Les libraires

DU VENDREDI 23 OCTOBRE — 20 H
AU DIMANCHE 25 OCTOBRE — 20 H

Avec Alain Beaulieu, Antoine Charbonneau-Demers, Jean-Paul Daoust, Fanie Demeule, Martine Desjardins, Hélène Dorion, Camille Laurens, Catherine Leroux et Jocelyne Saucier



Lecture-spectacle virtuelle et inédite
par l'auteur et ses complices

JEUDI 22 OCTOBRE — 20 H (\$)

Programmation et billets

QUEBECENTOUTESLETTRES.QC.CA



NOS COLLABORATEURS PUBLIENT

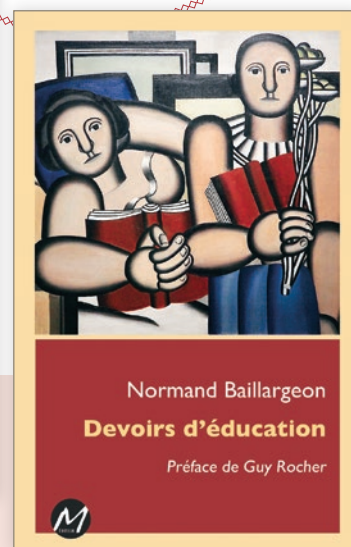
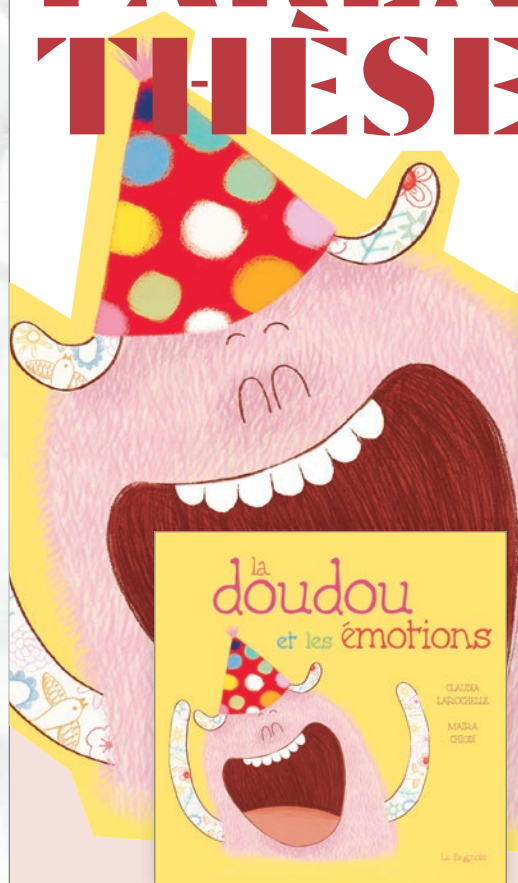


Illustration: © Maira Chiodi

Nous les aimons, ces précieux collaborateurs et chroniqueurs qui signent dans *Les libraires* des textes vantant les mérites de leurs lectures récentes et appréciées! Mais nous aimons aussi les lire hors de nos pages! Cette saison, retrouvez notamment la Doudou rose et si attachante de **Claudia Larochelle** dans *La doudou et les émotions* (La Bagnole). Aussi, plongez dans cette langue unique que manie **Robert Lévesque**, écoutez-le vous parler de tous ces petits détails qui, cumulés, forment les grands écrivains dont il a lu les ouvrages et les biographies, les correspondances et les essais dans *Le lecteur impuni* (Boréal); vous découvrirez un Robert Lévesque dont la vie a été façonnée autour des livres. Notre chroniqueur aux essais, **Normand Baillargeon**, s'attelle quant à lui dans *Devoirs d'éducation*, chez M Éditeur, à une grande réflexion: que devrions-nous poursuivre comme finalités en éducation au XXI^e siècle? Une Commission Parent 2.0 qui s'intéresserait un peu plus à la philosophie et à la recherche probante.

PROMENADES AU PAYS DES CHATS

Vous ne voyez pas son nom entre nos pages, mais c'est elle qui use de sa magie pour rendre le visuel de la revue *Les libraires* agréable de lecture : Geneviève LeSieur, directrice de création pour Bleuoutremer. Elle fait paraître cet automne *Chats : Ruelles et paysages* (L'Homme), un nouveau livre de photographies qui met de l'avant son amour pour ces matous qui défilent dans nos ruelles, pour ces minets qui se promènent comme bon leur semble et pour tous ces félins qui rêvassent sous le soleil ou le vent. Captées dans le quartier Limoilou de Québec et aux Îles-de-la-Madeleine, ces photos raviront les amateurs de chats, tout autant que les histoires des humains qui ont accepté de partager un pan de leur vie avec leur animal de compagnie.



Illustration : © Geneviève LeSieur

CRITIQUE

DES OIES ET NOTRE VIE SOUS SURVEILLANCE

Il est des hasards qui, sans que nous le soupçonnions tout de suite, pèseront lourd sur notre destin. Prenez celui-ci.

Gérald Baril est un jour invité à répondre à un appel d’offres concernant un projet de musée à Montmagny, justement en plein dans ses cordes. Au cœur de ce projet, un centre éducatif consacré aux oies blanches, qui ont leurs habitudes dans cette municipalité. Baril se met donc à se renseigner sur elles. Commence alors une grande histoire d’amour qui est le sujet de son livre, *Si près, si loin, les oies blanches : Récit d’une migration intérieure*.

Dans une langue aussi belle que précise, Gérald Baril nous emmène à la rencontre des oies blanches et du monde que nous partageons avec elles.

Déclinée en quatre saisons, cette aventure, où il est tour à tour question d’écologie, de condition animale, d’accouplement, de migration et de mille autres choses, nous enseigne une précieuse et grande leçon sur les oiseaux, mais aussi sur le monde et sur nous-mêmes.

Car, comme l’écrit l’auteur, « leurs passages réguliers dans la vallée du Saint-Laurent, à des moments charnières du cycle des saisons, laissent une empreinte profonde dans le territoire et dans sa population. On retrouve cette empreinte dans de multiples usages, dans la langue, dans les arts et dans le paysage, y compris dans l’environnement construit ».

Ce livre de Baril s’avère une très belle réussite littéraire et pédagogique. Après l’avoir lu, j’en fais le pari, vous ne regarderez plus ces oiseaux de la même manière. Baril croit quant à lui que par cette aventure intérieure, il est « devenu plus sensible à la beauté inhérente à tout être et à toute chose, plus enclin à cultiver l’émerveillement ». « En même temps, poursuit-il, l’existence bien réelle du mal, de la bêtise et de la souffrance [...] me touche, me semble-t-il, de plus en plus. »

Étant moi aussi sensible à la beauté des oiseaux, j’utilise, sur mon téléphone, une application qui me permet d’identifier ceux que j’observe. Les données recueillies, comme celles des nombreux utilisateurs de cette application, sont précieuses et sont colligées par un laboratoire.

Ce qui m’amène à notre deuxième essai.

Big Data

Vous utilisez votre téléphone, vous payez un achat avec une carte de débit ou de crédit, vous utilisez Internet pour vous informer sur un produit ou un commerce, vous envoyez un courriel ou vous utilisez une application, peut-être justement celle qui permet d’identifier un oiseau : chaque fois, vous laissez des traces. Elles intéressent des gens, des organisations, des États.

Je vous propose deux essais. L’un traitant d’oiseaux, l’autre d’information et de Big Data — mais il arrive que ces mégadonnées concernent aussi les oiseaux.

Derrière tout cela, suggère Pierre Henrichon dans *Big Data : Faut-il avoir peur de son nombre ?*, nous trouverons des tendances lourdes qui façonnent nos sociétés sur trois fronts : « automatisation des activités humaines, Big Data et néolibéralisme ». Par là, poursuit-il, s’amenuise dangereusement l’espace politique, parfois même avec la complicité des pouvoirs ; est érodée la pertinence économique et sociale du travail humain ; est attaquée la société « comme lieu de mutualisation des activités, des projets et des risques ».

Ce sont là des sujets importants, nous en conviendrons. Et la période de confinement que nous avons connue — avec la place qu’a pris le télétravail, la télé-éducation et les télédivertissements — a une résonance avec le propos de l’auteur, qui est d’une actualité plus grande que jamais.

L’ouvrage reconnaît que certaines des promesses de ce monde nouveau ont été tenues (libération du travail des tâches les plus harassantes, enrichissement collectif, allongement de l’espérance de vie...), mais il en rappelle aussi les graves périls : chômage, précarisation, isolement, atteintes à la vie privée, recul de la démocratie, souvent au profit de ces géants bien connus que sont Google, Amazon, Facebook, Alibaba et autres.

Pierre Henrichon présente d’abord la généalogie de ce nouveau monde à travers le (néo)libéralisme, la tendance à tout quantifier, la cybernétique et décline ensuite « les dangers potentiels que recèle la rencontre des techniques d’automatisation du travail, du Big Data et de la marchandisation du monde, but ultime du néolibéralisme ».

Ce livre, qui s’appuie sur une abondante et très riche documentation, dévoile notamment bien des choses qui sont souvent, du moins dans le détail, inconnues ou peu connues. Vous y apprendrez, par exemple, comment ont évolué entre 2005 et 2017 les conditions contractuelles de Facebook et ce que sont à présent les données collectées par l’entreprise. « Ces ententes », constate-t-on, « sont toujours plus à l’avantage des acteurs de l’économie du Web au détriment du consommateur ».

Vous apprendrez aussi ce que représente les capitalisations boursières de ces entreprises réunies sous le nom de GAFAM et à quel point elles trônent au sommet de ce palmarès.

Tout cela, qui converge vers d’inédits et dangereux pouvoirs de contrôle sur les humains et leurs institutions politiques, appelle une forte mobilisation citoyenne. Connaître et bien comprendre ce qui se passe — rien de moins qu’un « basculement civilisationnel », selon l’auteur — en est la première condition, et le travail pédagogique qu’accomplit ce bel ouvrage est une précieuse contribution à cette éducation citoyenne qui permettra « de nous réapproprier notre avenir ». ♦



/
Normand Baillargeon
est un philosophe et essayiste
qui a publié, traduit ou dirigé
une cinquantaine d’ouvrages
traitant d’éducation,
de politique, de philosophie
et de littérature.
/



**SI PRÈS, SI LOIN, LES OIES
BLANCHES : RÉCIT D’UNE
MIGRATION INTÉRIEURE**
Gérald Baril
XYZ
312 p. | 26,95\$ ♦



**BIG DATA : FAUT-IL AVOIR
PEUR DE SON NOMBRE ?
CYBERNÉTIQUE,
DATAVEILLANCE ET
NÉOLIBÉRALISME : DES
ARMES CONTRE LA SOCIÉTÉ**
Pierre Henrichon
Écosociété
208 p. | 22\$ ♦

NOS FAVORIS DE LA SAISON

Par Alexandra Mignault et Josée-Anne Paradis



1. LE DERNIER DES LOUPS / Sébastien Perez et Justine Brax, Albin Michel Jeunesse, 40 p., 29,95 \$

Le duo que forment Perez et Brax en est un gagnant. L'un nous raconte ses histoires qui flirtent avec les failles, et dont le dénouement est toujours d'une grande humanité, tandis que l'autre joue des pinceaux pour offrir des planches épatantes, des univers qui nous happent immédiatement et nous transportent dans de lointaines contrées. Dans *Le dernier des loups*, un jeune archer doit combattre le loup qui effraie les villageois. Mais ce qu'il découvrira lors de sa quête sera un tout autre combat. *Dès 5 ans.*

2. LES ENFANTS TRINQUENT / Camille K, Albin Michel, 112 p., 29,95 \$

Premier livre pour Camille K, bédéiste française de 27 ans, ce roman graphique s'inspire de son vécu pour partager avec le lecteur la colère et la déception d'une jeune fille dont la mère est alcoolique. Avec beaucoup de justesse et des images métaphoriques — notamment celle de la mère sous influence de l'alcool qui se transforme en rhinocéros, ou celle de la petite qui ne veut pas laisser ce rat colérique prendre le dessus sur sa compréhension —, Camille K signe une histoire qui démontre qu'il s'agit d'une grande injustice lorsque les enfants subissent la détresse de leurs parents... Cette BD marque d'ailleurs le retour d'Albin Michel dans cette discipline.

3. MON AMIE AGNÈS / Julie Flett (trad. Fanny Britt), La Pastèque, 52 p., 22,95 \$

Magnifique ouvrage jeunesse que celui-ci, qui fait la part belle à une relation intergénérationnelle entre une petite et sa voisine. C'est en suivant les saisons que le lecteur cheminera avec la jeune Katherena, dans une poésie — autant en mots et en images — qui rend hommage à la nature. Au printemps, la petite et sa mère déménagent en campagne; à l'été, la petite ose aborder sa voisine; à l'automne, les deux partagent leur passion du jardin; et à l'hiver, c'est le repos, car Agnès est faible... Une année de beauté et d'émotions. *Dès 4 ans.*

4. BETTY / Tiffany McDaniel (trad. François Happe), Gallmeister, 720 p., 39,95 \$

C'est en empruntant la voix d'une jeune héroïne, dont la mère est blanche et le père cherokee, que Tiffany McDaniel tisse ce roman épatant. Le voile des secrets doucement se lèvera, laissant entrevoir à Betty les réalités qui fomentent sa famille. C'est à travers l'écriture qu'elle trouvera du réconfort et s'émancipera, passant de l'innocence de l'enfance à la réalité du monde adulte. En plus de nous transporter au cœur des Appalaches, ce grand roman possède la qualité de nous offrir une vision de l'Amérique métisse des années 60. Pas étonnant que François Busnel l'ait qualifié de « futur classique de la littérature américaine ».

5. LE DÉPARTEMENT DES THÉORIES FUMEUSES / Tom Gauld (trad. Éric Fontaine), Alto, 168 p., 25,95 \$

Tanné de toujours entendre parler de science à cause de la COVID-19? Pourquoi ne pas prendre le temps d'en rigoler un peu en plongeant dans le Tom Gauld nouveau qui fait la part belle aux scientifiques, aux médecins, aux statistiques et aux théories de tous genres? On s'y moque gentiment de nos amis scientifiques dont on ne comprend pas les champs d'expertise, du chat de Schrödinger et des machines à lire dans les pensées, et on découvre une version de Boucle d'or scientifique! Ça, et plein d'autres choses, bien entendu! Comme toujours avec Gauld, c'est fin, adroit et détonnant. *En librairie le 2 novembre*

6. PARENTHÈSE SUISSE / Jules Clara, Triptyque, 108 p., 18,95 \$

La narratrice de ce roman, une Québécoise, habite en Suisse en colocation avec des filles qui ont la réplique passive-agressive à portée de doigts. Elle fait la fête. Elle approfondit des amitiés. Le lecteur qui cherchera dans cet ouvrage un *road trip* pour découvrir la beauté des paysages helvètes sera déçu, mais celui qui cherchera une autofiction, dont les fragments présentés sont habilement — et poétiquement — amenés, sera heureux de découvrir cette primo-romancière. Et si le dépaysement y est plus intérieur que géographique, baignant la protagoniste dans les eaux parfois troubles, on apprécie grandement ces petits moments où montagnes et habitudes urbaines suisses se révèlent uniques.

8. MARIO-LEMIEUX, BONJOUR / Michèle Nicole Provencher, La Mèche, 200 p., 22,95 \$

Elle n'a pas la langue dans sa poche, cette Michèle Nicole Provencher! Et c'est pour notre plus grand plaisir qu'elle nous entraîne dans le milieu de la culture, avec tout ce qu'il y a de doux-amer, d'épatant et de corrosif à la fois. Dans *Mardi comme mardi*, son premier roman remarqué en 2018, elle nous parlait de son enfance, de son histoire «familiale»; cette fois, sa nouvelle héroïne est prise dans les méandres des ressources humaines au sein du Centre pour les arts Mario-Lemieux de Fredericton. Désillusionnée, la protagoniste croisera un peu trop de gens bêtes à son goût, un peu trop de beaux gars déjà en couple, un peu trop de paperasse! Un roman divertissant à souhait!

9. BUVEURS DE VENT / Franck Bouysse, Albin Michel, 392 p., 32,95 \$

En nous parlant de force de la nature et d'insoumission, l'auteur qui nous avait charmés avec *Né d'aucune femme* nous offre un autre roman à la langue soignée et à la puissance évocatrice. Au milieu d'une montagne existe une vallée, le Gour Noir, où vivent trois frères et leur sœur, Mabel. Menée par l'horrible Joyce, propriétaire de la centrale qui fait vivre cette région, la vallée est soumise à une dictature patriarcale, à une surveillance déplacée. Mabel s'y oppose, s'alimente de liberté et transgresse les mœurs. Puis, elle disparaît. Pendant que l'enquête policière a cours et que ses frères la recherchent, l'auteur distille sciemment une critique sociale tout en finesse, et en marge.

11. AU NOM DE LA VÉRITÉ / Viveca Sten (trad. Rémi Cassaigne), Albin Michel, 490 p., 32,95 \$

Sur une petite île, à un camp de voile, des enfants ont harcelé l'un d'entre eux, Benjamin. Puis, une nuit, ce dernier a disparu. Que s'est-il passé? Est-ce l'intimidation des jeunes qui a mal tourné? Est-ce lié au procès que doit subir le père du garçon, accusé d'avoir volé plusieurs millions à son entreprise? Ou est-ce que l'homme qui rôde près du camp pourrait y être pour quelque chose? Dans cette histoire prenante, on retrouve l'inspecteur Thomas Andreasson qui doit élucider le mystère de cette disparition.

12. LES GRACIÉES / Kiran Millwood Hargrave (trad. Sarah Tardy), Robert Laffont, 400 p., 32,95 \$

Pas étonnant que l'auteure se soit retrouvée en lice pour le Fémina avec ce roman hautement viscéral, qui s'inspire de faits réels et nous entraîne dans la rudesse de l'île de Vardø, en Norvège, en 1617. La vie insulaire chavire le jour où une tempête exceptionnelle avale tous les hommes du village, partis à la pêche. Les femmes, n'ayant pas d'autres choix devant elles, doivent gérer seules la totalité des tâches de subsistance. Mais voilà qu'un délégué du gouverneur débarque avec sa femme, ayant comme mandat de remettre de l'ordre dans ce prétendu chaos. En véritable chasseur de sorcières, ce personnage met en lumière le décalage entre la vraie vie et la démagogie alors que sa femme, d'abord dégoûtée par ce qu'elle découvre, fera évoluer sa pensée...



7. INFANTIA / Alex Thibodeau, Le lézard amoureux, 80 p., 15,95 \$

En revisitant les zones troubles de l'enfance à travers ces «mascarades à huis clos», amours et grandes émotions, *Infantia* propose un récit poétique marqué par les incompréhensions et la douleur. On y croise des «fées qui sortent à peine de la maternelle», des «fées qui sont aussi les ogres de [cette] histoire». *Infantia* raconte la cruelle amitié que celle partagée avec cette amie qui porte des rizières et offre une adroite dissection de la porosité des frontières entre expériences et abus. «Peut-on inventer l'impureté dans les riens qui incendient l'enfance?», demande la narratrice.

10. QUAND IL FAIT TRISTE BERTHA CHANTE / Rodney Saint-Éloi, Québec Amérique, 304 p., 24,95 \$

On ne peut dissocier Rodney Saint-Éloi de la poésie: cette façon qu'il a de manier la langue lui permet de parler de sa mère avec un respect, une douceur et une admiration inégalés dans ce livre-hommage à sa mère décédée, une femme qui a connu les malheurs d'un pays sans jamais que l'espoir ne flétrisse. L'homme de lettres (il est éditeur, auteur, poète et bien plus encore) nous présente sa mère comme une femme forte, riante, impliquée, aimée. Il nous raconte la vie, à la fois grande et petite, d'une femme dont il se meut d'admiration. Et pour la qualité avec laquelle il nous en parle, nous ne pouvons qu'admirer cet écrivain en retour.

LES PLAISIRS DE LA TABLE

Par Alexandra Mignault

1. MANGEZ LOCAL ! RECETTES ET TECHNIQUES DE CONSERVATION POUR SUIVRE LE RYTHME DES SAISONS / Julie Aubé, L'Homme, 192 p., 29,95 \$

Dans cet ouvrage pratique où elle propose trucs, astuces, techniques de conservation et recettes, Julie Aubé (*Prenez le champ !*) prône de suivre le rythme des saisons et des récoltes quand c'est possible de le faire, ce qui permet de manger local toute l'année sans que ce soit trop compliqué. En nous guidant au fil des mois, elle souhaite justement rendre ça simple, accessible et attrayant.

2. CHEZ LESLEY : MES SECRETS POUR TOUT RÉUSSIR EN CUISINE / Lesley Chesterman, Cardinal, 400 p., 44,95 \$

Celle qui a fait de sa fascination pour la cuisine une carrière comme critique gastronomique, chroniqueuse gourmande et chef pâtissière nous offre enfin un livre de recettes ! Nous y découvrons ses classiques culinaires, une sélection de ses recettes favorites et de précieux conseils. Comme elle le mentionne dans l'introduction, elle souhaite nous aider à confectionner de bons plats à la maison. « Tout le monde n'est peut-être pas chef, mais tout le monde peut cuisiner un bon repas. » Un splendide livre : généreux, gourmand et inspirant.

3. TOUS À TABLE ! / Isabelle Huot et Nathalie Regimbal, Du Journal, 240 p., 29,95 \$

En panne d'inspiration pour les lunches et les repas de la semaine ? Avec plus de quatre-vingts recettes équilibrées, des notes nutritionnelles et des conseils judicieux sur l'alimentation (les troubles alimentaires, le végétarisme, les allergies, etc.), ce livre devrait vous plaire ! Les auteures ont élaboré des menus pour six semaines pour vous aider à prévoir vos repas et à simplifier votre quotidien.

4. BON VIVANT ! / Marc Hervieux, Flammarion Québec, 224 p., 39,95 \$

Le ténor Marc Hervieux nous invite à découvrir son univers dans ce fascinant livre qui rassemble ses passions : les souvenirs, la cuisine et la musique. À travers ses recettes, ses mélodies et ses photos qu'il partage avec nous, il nous raconte son histoire, des anecdotes de son enfance, de ses voyages et de sa carrière. C'est une célébration du partage, de la vie. Et c'est passionnant ! *En librairie le 5 novembre*

5. LE COUP DE GRÂCE (T. 2) / Samuel Joubert, L'Homme, 240 p., 29,95 \$

L'auteur du populaire site lecoupdegrace.ca récidive avec un deuxième livre de recettes, dont soixante sont inédites et vingt-cinq proviennent du site. Styliste culinaire et photographe, le passionné Samuel Joubert élabore des recettes originales et un brin éclectiques. Des recettes « de feu », comme il dit. Agrémenté de magnifiques photos, ce livre éclaté, coloré et festif comblera le gourmand en vous. Après tout, vous êtes avertis : « Vous feriez mieux de détacher tout de suite votre ceinture ! » *En librairie le 28 octobre*

6. FALASTIN : UN LIVRE DE RECETTES / Sami Tamimi et Tara Wigley, KO, 352 p., 34,95 \$

Ce splendide livre, qui s'inspire notamment de l'enfance de Sami Tamimi — coauteur des livres *Jérusalem* et *Ottolenghi* avec le chef Yotam Ottolenghi, qui signe d'ailleurs la préface de cet ouvrage — rassemble plus de 110 recettes généreuses, adaptées pour le Québec, célébrant les saveurs, les parfums ainsi que la richesse et l'histoire de la cuisine palestinienne. C'est à un voyage pour les yeux comme pour le palais que nous sommes conviés, grâce aux textes et aux photos qui agrémentent ce périple dans le pays natal de l'auteur.

7. 3 FOIS PAR JOUR : UN PEU PLUS VÉGÉ / Marilou, Cardinal, 264 p., 36,95 \$

Avec ce quatrième livre, agrémenté de superbes photos et d'un esthétisme épuré comme ses précédents ouvrages, Marilou offre des recettes savoureuses qui permettent de diminuer sa consommation de viande, tout en ne sacrifiant pas le plaisir de manger. Elle vous montre aussi qu'il est possible de cuisiner ses recettes de façon complètement végété ou non, selon les goûts et le rythme de chacun. Un beau livre !

8. À LA PLAQUE / Ricardo, Éditions La Presse, 216 p., 34,95 \$

Dans son nouveau livre, le populaire chef offre des recettes simples et savoureuses à cuisiner sur une plaque. Si on utilisait déjà cet outil pour cuisiner des légumes grillés par exemple, cette fois, ce sont des repas complets qui sont proposés, allant du déjeuner au souper et en passant par le dessert. La plaque, qui s'avère accessible, rassembleuse et conviviale, permet de multiples possibilités et en prime, la cuisson et la préparation sont souvent rapides, ce qui fait moins de vaisselle à laver !



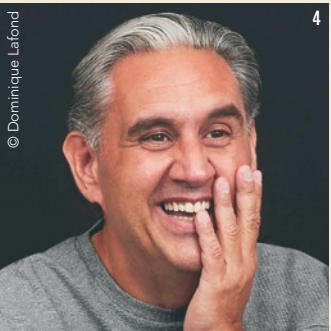
© Marie des neiges Magnan



© Maude Chauvin



© Sébastien St-Jean, Agence QMI



© Dominique Lafond



© Jenny Zarns



© Justine Marc-Aurèle



© Audet Photo



1



2



3



4

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. LA DEUXIÈME FEMME / Louise Mey, Du Masque, 332 p., 34,95 \$

Une femme a disparu et Sandrine, d'ordinaire si timide, décide de participer à une marche pour la retrouver après avoir vu le mari en pleurs à la télé. Ainsi démarre le beau roman d'amour de Sandrine... Elle vit maintenant chez cet « homme qui pleure » et, un soir, la télé montre une inconnue qui vient d'être ramenée à Paris après être restée muette de longs mois dans un hôpital italien. Pas de doute, c'est elle, c'est la première femme! Sandrine panique, pas question de lui laisser la place! Mais voilà que des flics se présentent et, à partir de là, on se dit qu'il y a forcément des fissures dans le beau roman d'amour... et on se trouve bientôt face à un récit coup-de-poing sur la violence conjugale, un récit si proche de la réalité... Inoubliable! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

2. LA MARIÉE DE CORAIL : LA DEUXIÈME ENQUÊTE DE JOAQUIN MORALÈS / Roxanne Bouchard, Libre Expression, 392 p., 27,95 \$

Angel Roberts, l'une des rares femmes capitaines de homardier dans la région de Gaspé, a disparu avec son bateau. Pour mener l'enquête, la SQ délègue l'inspecteur Joaquin Moralès, rattaché depuis peu au poste de Bonaventure, mais qui aurait préféré s'occuper de son fils en crise, tout juste arrivé de Montréal. L'embarcation à la dérive est vite repérée, mais il n'y a personne à bord. Il faudra plus de temps pour trouver le cadavre d'Angel, « ancré » au large, dans la baie de Gaspé. Suicide? Meurtre? La tâche de Moralès ne sera pas facile, d'autant que de vieilles inimitiés entre pêcheurs ont laissé des cicatrices profondes. Roxanne Bouchard signe un polar à l'écriture magique, où l'intrigue sert d'ode à la Gaspésie. Un vrai plaisir de lecture! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

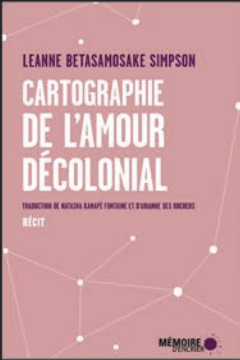
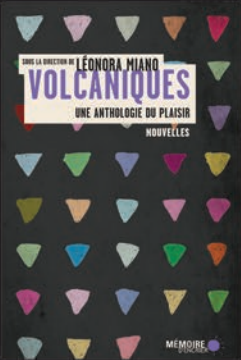
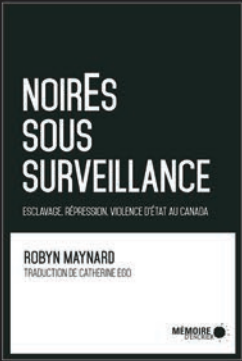
3. NUIT SOMBRE ET SACRÉE / Michael Connelly (trad. Robert Pépin), Calmann-Lévy, 454 p., 32,95 \$

Très difficile de séparer Connelly de son inspecteur Harry Bosch! Nous ayant fait connaître Ballard, une nouvelle enquêtrice, dans *En attendant le jour*, voilà que l'auteur permet la rencontre de ces deux personnages. Bosch reprend du service pour élucider des *cold cases*. Dans le thriller précédent, *Une vérité à deux visages*, il a sauvé Elisabeth des enfers de la drogue. Cette fois, il cherche le responsable de la mort de Daisy, la fille d'Elisabeth. Ballard est affectée au travail de nuit et les incidents ne manquent pas. Elle unit quand même son flair à celui de Bosch pour notre plus grand plaisir et remporte le respect du grand loup. Captivant. **LISE CHIASSON** / Côte-Nord (Sept-Îles)

4. LA VÉNUS DE BOTTICELLI CREEK / Keith McCafferty (trad. Janique Jouin-de Laurens), Gallmeister, 384 p., 39,95 \$

Si je n'ai que des souvenirs confus de mes expériences de pêche, les livres de Keith McCafferty parviennent à me titiller l'envie de recommencer. En plein cœur du Montana, dans la vallée de la Madison, Sean Stranahan, peintre, pêcheur et ancien détective privé, donne occasionnellement un coup de main à la sherif Martha Ettinger. Dans cette troisième enquête indépendante, une jeune femme, guide prodige dans le milieu de la pêche, disparaît en forêt sans laisser de traces, si ce n'est le cadavre d'un homme empalé. Avec des personnages sympathiques, plantés dans une nature sauvage et indomptée, l'auteur combine humour et tension, beauté et bestialité à l'aide d'une plume fluide autant que vive. C'est léger, différent, et invitant. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

LIRE CONTRE LE RACISME



«Je n’ai jamais versé
une larme de ma vie.»

Un récit incendiaire
sur la honte du corps,
l’oppression et
le pouvoir de
la féminité signé
Martine Desjardins.



aïto
Éditeur d'étonnant

© Julie Artacho

Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

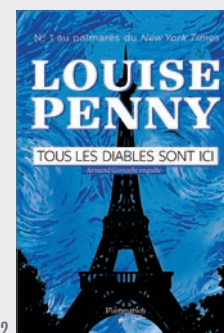
P

POLAR ET HORREUR

OSER LE NOIR



1



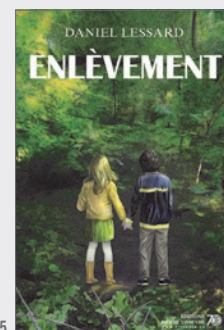
2



3



4



5

1. LA CHAÎNE / Adrian McKinty (trad. Pierre Reignier), Mazarine, 400 p., 34,95 \$

Sondant la condition humaine dans toute sa barbarie, sa complexité et sa moralité, ce thriller machiavélique s’élabore autour d’une chaîne de crimes complètement monstrueux et tordus ! La vie de Rachel s’écroule lorsqu’on lui apprend que sa fille de 13 ans a été kidnappée. Si elle veut la sauver, en plus de verser une rançon, Rachel doit à son tour enlever un enfant pour que sa fille soit libérée ; dans le cas contraire, elle sera tuée. Que faire quand la seule issue est de commettre l’horreur à son tour ?angoissant et perturbant !

2. ARMAND GAMACHE ENQUÊTE : TOUS LES DIABLES SONT ICI / Louise Penny (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Flammarion Québec, 500 p., 31,95 \$

Campée à Paris, cette nouvelle aventure du populaire personnage d’Armand Gamache implique cette fois ses proches. Le parrain de l’enquêteur, un milliardaire, est blessé après avoir été renversé par une voiture, ce qui s’apparente à une tentative de meurtre plutôt qu’à un accident. Gamache devra fouiller le passé de cet homme, tout en essayant de démêler les mensonges et de découvrir à qui il peut faire confiance dans son entourage. Parfois, même les êtres que nous croyons connaître peuvent cacher de sombres secrets. Toujours aussi fascinante, cette série de Louise Penny ! *En librairie le 5 novembre*

3. UN ASSASSIN PARMI NOUS / Shari Lapena (trad. Céline Cruickshanks), Presses de la Cité, 298 p., 32,95 \$

Une femme séjournant avec son amoureux dans un hôtel au cœur de la forêt — lieu prisé par les citadins pour se reposer — est retrouvée morte au bas de l’escalier pendant une tempête. Les mauvaises conditions font que tout le monde est confiné dans l’établissement, tandis qu’un autre corps est retrouvé. Le meurtrier se trouve forcément parmi eux. Après *Le couple d’à côté* et *L’étranger dans la maison*, la romancière canadienne signe un troisième suspense prenant avec ce huis clos qui met en scène des gens qui pourraient tous être le suspect... ou la prochaine victime.

4. D’AUTRES MONDES / Collectif, Québec Amérique, 320 p., 24,95 \$

Dans ces nouvelles qui, sans toutes plonger dans le *gore*, flirtent avec l’horreur, on touche à des cordes sensibles : un monde dans lequel l’air n’est plus aussi respirable, des parents séparés de leurs enfants, des naissances organisées, de la réalité augmentée et bien d’autres sujets. Les quinze plumes de ce recueil sont toutes féminines et toutes aiguisées, les textes de ce livre nous entraînent chacun rapidement dans un univers totalement imaginaire qui trouve son chemin pour nous faire frissonner.

5. ENLÈVEMENT / Daniel Lessard, Éditions Pierre Tisseyre, 376 p., 34,95 \$

Après une journée d’école, une fillette disparaît. On craint un enlèvement parce que sa disparition ressemble à une autre survenue quelques mois plus tôt dans les mêmes circonstances, dans la même école. De retour d’un congé forcé, la sergente-détective Sophie Comtois — personnage découvert dans *La louve aux abois* — fera tout pour élucider cette histoire et retrouver l’enfant. Encore une fois, Daniel Lessard fige le polar captivant et rythmé.

CHRONIQUE
D'ARIANE GÉLINAS

TOUTES
LES COULEURS
DU CHAOS

Les protagonistes de *Méduse*, *Abîmes* et *Servitude*, les trois ouvrages que je vous propose dans cette livraison préhiver des *Libraires*, répondraient sans doute à ma question : « Désordre complet ». En effet, ils portent tous le chaos en eux, *l'engendrent* à leur façon.

La narratrice de *Méduse*, sixième roman de la talentueuse Martine Desjardins, n'est rien de moins que « la manifestation du chaos primordial ». L'héroïne, surnommée Méduse, possède un regard capable de pétrifier sur-le-champ les hommes et d'horrifier les femmes. Depuis l'enfance, Méduse est contrainte de se déplacer voûtée, les yeux voilés par son abondante chevelure en torsades afin d'éviter de tétaniser à mort qui que ce soit. Jusqu'au jour où ses parents se lassent des « difformités » de leur fille et la confient à un institut pour les adolescentes disgracieuses dans lequel « on enferme les monstres de [s]on espèce ». Mais Méduse surpasse ses consœurs en tares physiques et se retrouve servante entre les murs du lugubre bâtiment, érigé aux abords d'un lac insondable où pullulent les méduses venimeuses. La jeune femme tente bientôt de s'enfuir en compagnie de Suzanne, l'une des pensionnaires, échouant toutefois dans son entreprise. Néanmoins, le père de Suzanne la recueille, l'emmène en navire avec lui. Mais les pupilles de Méduse deviennent voraces, avides de crimes. La jeune femme laisse de plus en plus la dévastation dans son sillage, encore et toujours marquée « par une fatalité aux échos mythologiques ». Trouvera-t-elle son Persée pour lui trancher la tête comme dans le récit traditionnel grec ? Sera-t-elle apte à affronter le chaos de son propre reflet ?

Martine Desjardins fait montre de sa virtuosité coutumière dans *Méduse*, qui met en relief sa maîtrise du style. L'intrigue s'aventure avec succès du côté de l'humour noir, à l'image du roman précédent de l'écrivaine, *La chambre verte*. Sa prose ample, hardie — pour ne pas dire *harpie* —, a le goût du plus exquis des poisons, celui auquel on a envie de s'habituer. La mithridatisation, vous connaissez ? Il s'agit de consommer graduellement des quantités croissantes de substances toxiques afin de développer une immunité envers celles-ci. *Méduse* est semblable à un poison dont on redemande, somptueuse ode à la mithridatisation.

La musique du groupe L'Abyme produit le même effet sur Frédéric dans le roman *Abîmes*, de Jonathan Reynolds, auteur de nombreux ouvrages fantastiques pour les adultes et le jeune public. Frédéric devient rapidement obsédé par les pièces de cette formation énigmatique, dont il a entendu parler au magasin métal le Pentagramme, où il travaille. À la suite du premier spectacle du trio, Frédéric devient différent, replié sur ses propres abysses intérieurs, « prisonnier des résonances monstrueuses ». Il faut dire que L'Abyme compose une musique qui évoque le chaos primordial, des sonorités brisées, accords fracassés qui courtisent le néant. Les membres du trio paraissent vieillir chaque fois qu'ils montent sur scène, pourrir littéralement devant les yeux des spectateurs, abandonnant sur leur passage odeurs rancies et souvenirs de cataclysmes.

Simon, nouvellement engagé en tant que *roadie* du groupe, découvre que les musiciens de L'Abyme portent bel et bien le chaos en eux, plus précisément

Êtes-vous du type bureau de travail rangé ou chaos contrôlé ? Désordre complet, peut-être ?

Personnellement, j'aime les espaces surchargés où les cernes de café impriment sur le bois des formes insolites, quasi ésotériques, où les surligneurs en pagaille créent des arcs-en-ciel inattendus tandis que les piles de livres se hissent comme des Babel précaires vers le plafond.

sous la forme de la Cloche ancestrale. Frédéric a entendu son appel, ainsi que son ancienne compagne, Violette. Simon, Frédéric et Violette sont invités à *s'abîmer* dans cette musique cassée qui les réclame du fond des décombres de Saint-Jean-Vianney (village fantôme du Saguenay partiellement détruit en 1971 par un glissement de terrain). Qu'est-ce qui se cache dans la terre renversée, au creux de ce gouffre au sol instable ? Mais surtout : comment accueillir en soi les résonances de la débâcle ?

Rappelant *Au rendez-vous des courtisans glacés*, de Frédérick Durand, avec sa quête d'une vidéo infernale par l'entremise de forums et de réseaux marginaux, *Abîmes* est un hommage senti à la musique métal que l'auteur affectionne. Le récit nous convie à écouter les « plaintes interminables qui meubl[e]nt nos nuits », à habiter près du précipice. Magnétique, le livre vibre à la manière d'une couleuvre venimeuse, prête à se tordre pour mieux mordre. Et comme dans *Méduse*, on redemande du poison noir.

La morsure est plus chatoyante dans *Servitude*, de Raphaëlle B. Adam, recueil de nouvelles qui présente une jolie courtepoinette de chaos. Nous sommes à Riverbrooke, ville-mirage et fluctuante qui ne figure sur aucune carte, « monstre avide de prendre et de se distordre ». Riverbrooke qui séduit souvent le promeneur de sa fausse lumière, à l'égal du serpent de la Genèse... ou de la chevelure de Méduse, qui compterait ici dix-sept reptiles dans sa crinière pour autant de textes.

Les zones d'ombres pulsent dans les pages de cette œuvre, hantent les personnages aux prises avec un chaos qu'ils ne peuvent s'empêcher d'engendrer. Une demeure magnétise les passants pour mieux les cannibaliser (« La maison verte »), un concierge est prêt à tuer pour rester auprès du fantôme qui donne un sens à ses nuits (« La femme qui soupirait »), un manoir incendié empoisonne la mémoire (« Le domaine M. ») ou un défilé de mode montre une mannequin drapée de méduses comme « si son corps entier eût été un fragment d'océan abyssal » (« Ardat-lili »)... La réalité est trompeuse dans *Servitude*, parfois paisible à première vue, mais indubitablement de toutes les couleurs de l'illusion. Ce sont dans les fissures les plus délicates du quotidien que se dissimulent les faux-semblants, que tintent les acouphènes du réel. Ils invitent à *servir* le glas, à nourrir Riverbrooke, la ville-imposture, au même titre que la Cloche ancestrale ou les difformités de Méduse.

Premier livre de Raphaëlle B. Adam, *Servitude* expose avec éloquence l'impressionnante puissance d'évocation de l'autrice de la relève. L'écriture, musicale, incarnée et précise, nous charme et nous conquiert, nous enfermant dans le labyrinthe mordoré et savamment tissé du recueil. Sitôt captif, nous ne pouvons nous extraire de ses pages envoûtantes comme un parfum assassin. Raphaëlle B. Adam est une jeune écrivaine sans contredit à suivre, dont le nom résonnera longtemps, à l'instar de la Cloche ancestrale.

Entendez-vous les froissements des serpents de la chevelure de Méduse ? Le chaos est en marche, sur mon bureau, dans les miroirs et mes disques métal, partout, *autour*. Espérons — peut-être — que l'hiver saura le pétrifier. ♦



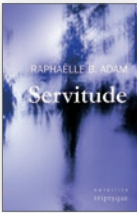
/
Auteure (roman, nouvelle),
directrice littéraire du *Sabord*
et coéditrice de la revue *Brins
d'éternité*, Ariane Gélinas se
passionne pour les littératures
de l'imaginaire.
/



MÉDUSE
Martine Desjardins
Alto
216 p. | 23,95\$ ♦



ABÎMES
Jonathan Reynolds
Alire
242 p. | 24,95\$ ♦



SERVITUDE
Raphaëlle B. Adam
Triptyque
228 p. | 21,95\$ ♦

LES JEUNES RAFFOIENT DES HISTOIRES DE PEUR!

CET ARTICLE EST TIRÉ DE NOTRE HORS-SÉRIE DÉDIÉ À LA LITTÉRATURE JEUNESSE D'ICI, À DÉCOUVRIR EN NUMÉRIQUE SUR REVUE.LESLIBRAIRES.CA.

/ En 1990, la collection « Frissons » initiait les enfants québécois aux histoires de peur venues d'ailleurs, alors que Denis Côté devenait un pionnier québécois du genre en publiant *La nuit du vampire*. Trente ans plus tard, les éditeurs d'ici sont de plus en plus nombreux à offrir une version locale de l'épouvante, et les jeunes accros à la chair de poule en redemandent !

◇◇◇
PAR SAMUEL LAROCHELLE
◇◇◇

Denis Côté se souvient très bien de ses premiers pas vers la peur. « *La nuit du vampire*, qui a été publié à La courte échelle, est non seulement le premier roman d'épouvante que j'ai écrit, mais je crois humblement que c'est le premier roman québécois du genre pour les 8-10 ans. Quelques années plus tard, lorsque j'ai écrit *Terminus cauchemar*, c'était le premier roman d'horreur pour les ados. » Deux projets qui lui ont permis de s'inscrire dans un courant mondial, pratiquement inexistant au Québec. « Je ne savais pas si ça plairait... Pourtant, les deux romans ont été des succès énormes ! Comme si les enfants attendaient ça. »

Avec le temps, l'engouement pour l'horreur n'a pas cessé de grandir. « Depuis 1990, les "Frissons" se sont vendus à un million d'exemplaires », révèle Thomas Campbell, éditeur chez Héritage jeunesse, qui a fait prendre à la célèbre collection un virage 100 % québécois en 2015. « Récemment, on a même vendu 10 000 exemplaires en deux mois des six titres sortis au printemps 2019 ! » Pour illustrer le succès du genre, il ne se gêne pas pour citer la collection « Noire » de La courte échelle, qui a une approche illustrée. « Je ne sens pas de compétition entre les éditeurs québécois. Chacun aborde l'horreur selon ses codes. » L'identité forte de chaque collection exerce d'ailleurs un attrait puissant sur les lecteurs, selon lui. « On voit les jeunes qui attendent les nouveautés d'une collection, qui s'échangent des livres entre amis ou qui créent des pages Facebook de *fans* d'une collection. C'est très fédérateur. »

L'horreur en littérature jeunesse est d'ailleurs une affaire de collection et peu d'auteurs vedettes, croit Amy Lachapelle, editrice aux Éditions Z'ailées. « Il n'y a pas l'équivalent d'un Patrick Senécal chez les jeunes. Les jeunes suivent davantage un style ou une collection, en se fiant au titre, à la couverture et à l'histoire, plutôt qu'à l'auteur uniquement. »

Jusqu'ou peut-on aller?

Livre après livre, plusieurs jeunes développent une véritable passion pour la littérature d'épouvante. Plus ils en lisent, plus ils veulent avoir peur. Mais à quel point les écrivains peuvent-ils terrifier leurs lecteurs? « Chez les 8-10 ans, il y a une règle de l'horreur: le lecteur ne doit pas avoir trop peur, explique Denis Côté. Il doit se sentir rassuré à la fin. Pour les plus vieux, je ne m'impose pas de règle. J'essaie de leur faire le plus peur possible et que les personnages s'en tirent en ayant été chavirés. » Il a tout de même ses préférences: « Je n'aurais pas envie d'écrire une scène avec un personnage, humain ou surnaturel, qui égorge quelqu'un avec du sang qui revole partout. Pour moi, le plus grand défi d'un écrivain, c'est de faire peur sans utiliser ce genre de moyens. »

L'auteur évoque d'ailleurs les trois niveaux de peur selon Stephen King: l'écoeurement (le résultat d'un geste dégoûtant), l'horreur (le monstre en action) et la terreur (évoquer la peur subtilement sans rien montrer). « Le plus loin que je suis allé pour les 8-9 ans, c'est dans *Je suis un monstre*, dit-il. La morale de l'histoire est que le mal est dans chacun de nous, y compris chez les enfants. C'est présenté de manière métaphorique, mais ça reste assez clair. Ça frappe! »

Quand Amy Lachapelle a créé la collection « Zone Frousse » en 2009, elle voulait initier les jeunes à l'horreur, sans les empêcher de s'endormir. « J'ai invité plusieurs auteurs à se joindre à moi pour varier les histoires, dit-elle. Surtout que la peur, c'est subjectif: ce qui m'effraie n'a pas nécessairement le même effet sur les autres. En plus, les lecteurs de 9 à 12 ans ne sont pas tous rendus au même endroit. »

Chez Héritage jeunesse, on a d'ailleurs élaboré un barème de la peur: Frousse verte dès 8 ans, Peur bleue dès 9 ans, Terreur rouge dès 12 ans et Frisson extrême pour les 14 ans et plus. D'une section à l'autre, les histoires sont plus effrayantes, plus longues et vont plus loin dans la psychologie des personnages. « L'idée est d'avoir un premier niveau initiatique face à l'épouvante avec une petite dose de sensation forte, sans être traumatisé », précise M. Campbell.

Une telle charte de la peur n'existe pas chez les Z'ailées, mais la maison d'édition demeure sensible aux limites de ses lecteurs. « On veut faire peur et créer un suspense afin de divertir et de faire vivre des émotions fortes, résume Amy Lachapelle. Quand je choisis une histoire, j'y vais au feeling. C'est arrivé que je fasse retravailler certains textes quand c'était trop. Par exemple, on peut aborder la mort, car ça existe, mais on ne veut pas de violence extrême envers les humains. » Cela dit, les jeunes sont souvent moins choqués que leurs parents et leurs professeurs. « À cet âge, le lectorat est généralement supervisé, explique-t-elle. Il faut être conscient que ça doit plaire aussi aux adultes autour de l'enfant. Pourtant, quand je vais en classes, certains élèves me disent avoir déjà vu des films de Stephen King! Ils sont capables d'aller assez loin. Ce n'est pas évident de plaire aux deux sans aller trop loin ni être trop superficiels. »

Thomas Campbell croit qu'un excès de limites peut avoir un effet néfaste. « La censure en littérature est un terrain glissant. Si on n'aborde pas certains thèmes de manière frontale, les jeunes n'auront pas de référents sur ces sujets. » Il refuse cependant de choquer pour choquer. « Ce qui inspire la terreur, c'est ce qui nous répugne et crée le malaise. On n'a pas besoin de voir quelqu'un qui mange des viscères ou se fait couper la tête. Je préfère faire confiance à l'intelligence des lecteurs en leur donnant de petites touches d'horreur et en jouant avec les codes, plutôt que de leur imposer une violence frontale ou racoleuse. » Bref, un bel exercice d'équilibriste. « On veut que ce ne soit ni *trash*, ni trop encadré, ni guimauve aseptisée », illustre-t-il.

Denis Côté est d'avis que les livres étrangers, spécialement ceux des États-Unis et de l'Angleterre, sont beaucoup plus audacieux que les histoires québécoises. « La littérature jeunesse d'ici est encore assujettie au monde de l'éducation, dit-il. Certains parents et professeurs se sentent autorisés à dénoncer la lecture de certains titres. Il y a donc des sujets à éviter ou à prioriser. » Il est persuadé qu'ailleurs, on accepte de déranger les lecteurs. « Quand j'ai terminé le roman *Coraline* en anglais, je me suis dit que c'était le livre le plus épouvantable de ma vie! L'auteur Neil Gaiman ne s'est pas dit qu'il devait se retenir. Il a présenté aux enfants le pire cauchemar qu'un enfant peut faire. Je crois qu'il ne faut pas faire semblant de faire peur. Les jeunes aiment ça avoir des frissons. » ♦



NOUVEAUTÉ

Un récit qui explore le trouble du déficit de l'attention de manière originale et accessible



Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

SODEC Québec

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

fonfon



ACCOMPLIRE

Le magazine, un outil pour mieux lire.

Dix trucs pour mieux lire avec votre enfant

Les atouts du magazine sont uniques, ce qui en fait un outil de choix pour devenir un lecteur accompli. Appuyées par des spécialistes en éducation, et animées par Emmanuel Bilodeau, les capsules vidéo AccomplIRE vous offrent des trucs simples pour mieux accompagner votre enfant tout au long de son apprentissage de la lecture. Voici en bref les 10 thématiques proposées dans nos capsules.

Précolaire

1

Découvrir le plaisir de lire. Choisissez un moment tranquille, lisez un magazine avec votre enfant et faites-le parler en lui posant des questions. La lecture active, c'est gagnant!

2



Apprivoiser les bases. Demandez à votre enfant de repérer certaines lettres, de pointer les images dont parle le texte. En lisant une bande dessinée, suivez du doigt les cases et les phylactères pour montrer le sens de lecture.

1^{re} et 2^e année

3

Lire un mot à la fois. Confiez-lui des défis à son niveau, comme lire les mots en gras ou répétés, et augmentez graduellement la difficulté.

4



Jouer au détective. Repérez les mots en évidence et observez ensemble les illustrations pour y trouver des indices qui aident à mieux comprendre le texte.

3^e et 4^e année

5

Activer les connaissances. Avant de lire un article, questionnez votre enfant sur ce qu'il connaît déjà du sujet. Après la lecture, poursuivez la discussion. Ainsi, il retiendra mieux les nouvelles informations.

6

Déchiffrer les mots nouveaux. Oubliez le dictionnaire! Demandez à votre enfant de déduire le sens d'un mot nouveau en cherchant sa définition plus loin dans le texte ou en se basant sur le contexte ou des mots de la même famille.

7

Faire des prédictions. Avant de lire, faites un survol en attirant l'attention sur les images, le titre et les sous-titres. De quoi parlera l'article? Les prédictions de votre jeune sont-elles justes?

8



Créer des ponts. Utilisez les bandes dessinées pour que votre jeune s'exerce à faire des liens. Peut-il vous raconter l'histoire dans ses mots, vous expliquer une blague, les symboles, les onomatopées?

5^e et 6^e année

9

Réagir à un texte. Lisez l'article qui a intéressé votre jeune et amenez-le à donner son point de vue. Exprimez aussi le vôtre!

10



Identifier l'idée principale. Demandez à votre jeune de vous nommer le sujet d'un article et le message principal d'un paragraphe. Un exercice nécessaire pour apprendre de ce qu'on lit.



© Maxence Bilodeau

DÉCOUVREZ

toutes nos capsules animées par Emmanuel Bilodeau :

accomplire.ca



ENTRE PAREN- THÈSES

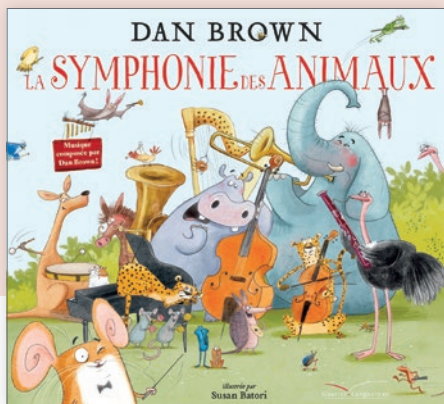
UN PEU D'IMMENSITÉ
POUR LES PETITS :

VOICI LE
PLUS GRAND
ALBUM QUÉBÉCOIS !



Quel serait selon vous la taille d'un petit livre appartenant à un géant ? L'auteur Obom ainsi que les éditions Comme des géants semblent détenir la réponse en proposant *Le petit livre pour les géants*, un ouvrage tout-carton de 12 pages dont la hauteur rivalise avec celle d'un enfant de 18 mois : 40,5 × 61,5 cm ! La taille parfaite pour tenir entre les mains d'un géant, quoi ! Dans cet imagier épatant, on retrouve des scènes réalistes qui côtoient de la féerie, beaucoup de fantaisie et de clins d'œil aussi. Et, fait vraiment intéressant pour s'ouvrir à la culture des Premiers Peuples : les mots accompagnant les images sont en français, mais aussi en abénaquis. Signé par la réputée cinéaste d'animation et bédéiste d'origine abénaquise Diane Obomsawin (Obom) — pensons à *J'aime les filles*, publié en 2014 —, cet immense ouvrage saura assurément retenir l'attention des petits, géants ou humains !

DAN BROWN
SIGNE UN
ALBUM
JEUNESSE



Avec *La symphonie des animaux* (Gautier Languereau), Dan Brown signe son entrée dans l'univers de la littérature jeunesse. Sous les illustrations réellement réussies de Susan Batori, cet ouvrage nous entraîne à la rencontre de différents animaux et d'autant d'instruments de musique. L'auteur du *Da Vinci Code* ne fait pas dans la demi-mesure : ce livre contient un code qui, une fois scanné, permet l'écoute de la *Symphonie des animaux*, composée par Brown lui-même. Chaque page propose ainsi sa musique correspondante, question de maintenir l'attention et le plaisir du jeune lecteur (48 pages, 24,95 \$).

NOS CHOUCHOUS

1. FRIDA, LA REINE DES COULEURS /

Sophie Faucher et Cara Carmina, Édito, 32 p., 24,95 \$

Si dans les deux premiers volets de cette série le duo nous transportait plutôt vers une biographie romancée de l'artiste mexicaine, cette fois, nous plongeons simplement dans l'univers merveilleux de Frida, alors que son ami — ce *loquito* de Tonito — vient l'aider à préparer une *fiesta*. Cependant, ce dernier ne voit pas les couleurs... L'aventure commence donc pour ces deux amis qui iront à la rencontre de ces rouges, bleues, jaunes et verts qui émerveillent tant la jeune fille courageuse. *Dès 2 ans.*



2. PATAPOUF 1^{er} /

Daniel Mativat, Éditions Pierre Tisseyre, 120 p., 12,95 \$

Amateurs de chat, vous serez servis avec ce roman humoristique qui vous entraînera à Val-Paradis, paisible ville où tous les animaux vivent dans le parfait bonheur. Du moins, c'est le cas jusqu'au jour où Diavolo, un étrange matou errant, fait son arrivée dans la ville et en égratigne grandement l'harmonie, imposant tranquillement une dictature féline qui est loin de plaire à Pompon le matou. Une aventure rocambolesque où l'écriture y est vive et drôle, captivant ainsi son lectorat ! *Dès 8 ans.*



3. CAPITAINE BOUDU ET LES ENFANTS DE LA CÉDILLE /

Éric Mathieu, L'Interligne, 128 p., 15,95 \$

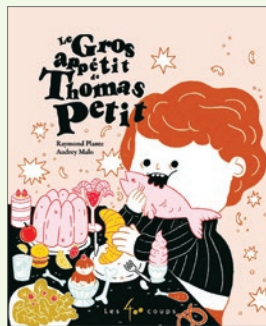
Éric Mathieu, qui a signé à La Mèche *Les suicidés d'Eau-Claire* et *Le goupil*, fait son entrée du côté jeunesse avec ce roman qui nous plonge de façon originale dans un monde de lettres et de langue. La Cédille, c'est une station spatiale sur laquelle vit Félix. Lorsqu'un vaisseau heurte la station, l'aventure commencera pour le jeune garçon, qui découvrira notamment une tour de Babel à l'envers, une vieille pierre permettant de décrypter les langues et un peuple qui, en guise de mouvement de résistance, danse et écrit des poèmes. Quelques magnifiques illustrations de Gino Ndanga viennent égayer ce roman épatant ! *Dès 6 ans.*



4. LE GROS APPÉTIT DE THOMAS PETIT /

Raymond Plante et Audrey Malo, Les 400 coups, 64 p., 23,95 \$

L'héritage laissé par Raymond Plante sur la littérature jeunesse québécoise n'est plus à défendre : il est grandiose, tout simplement. Avec la réédition du *Gros appétit de Thomas Petit*, un ouvrage farfelu qui laisse place à l'imagination avec une histoire de faim de loup, Les 400 coups permettent à la nouvelle génération de découvrir cet auteur de talent. Thomas Petit, qui engouffre tout sur son passage, finira par manger un homme au chapeau melon... lequel ouvrira un théâtre à même le ventre de son hôte... Oui, oui, vous avez bien lu ! *Dès 5 ans.*



5. FOX ET LAPIN /

Beth Ferry et Gergely Dudás (trad. Anne Léonard), Albin Michel Jeunesse, 98 p., 19,95 \$

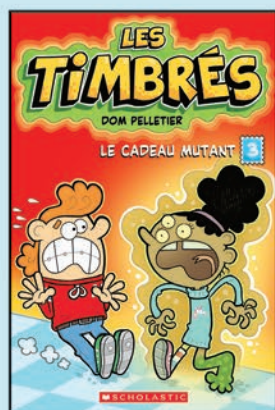
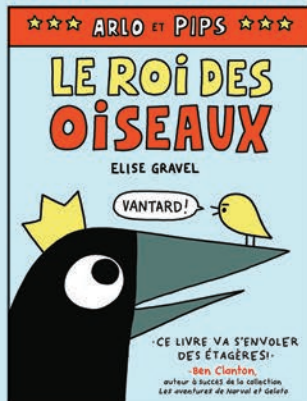
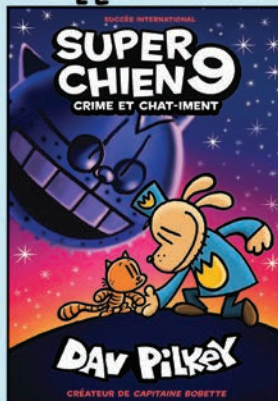
Les deux coquins anthropomorphiques qu'on retrouve dans cette BD pour enfants sauront vous charmer alors qu'ils font ensemble de multiples découvertes. Ces deux amis, malgré leurs nombreuses différences, partagent le désir profond d'être là l'un pour l'autre. L'un a peur ? L'autre est courageux. L'un aime l'eau ? L'autre le sable. Mais bien entendu, les situations tournent toujours pour celui qui se croyait en bonne posture ! Dans un dessin tout ce qu'il y a de plus mignon, cet ouvrage propose cinq histoires courtes tout en humour et en philosophie, habillées d'une couverture cartonnée et imprimées sur du papier de qualité. *Dès 6 ans.*



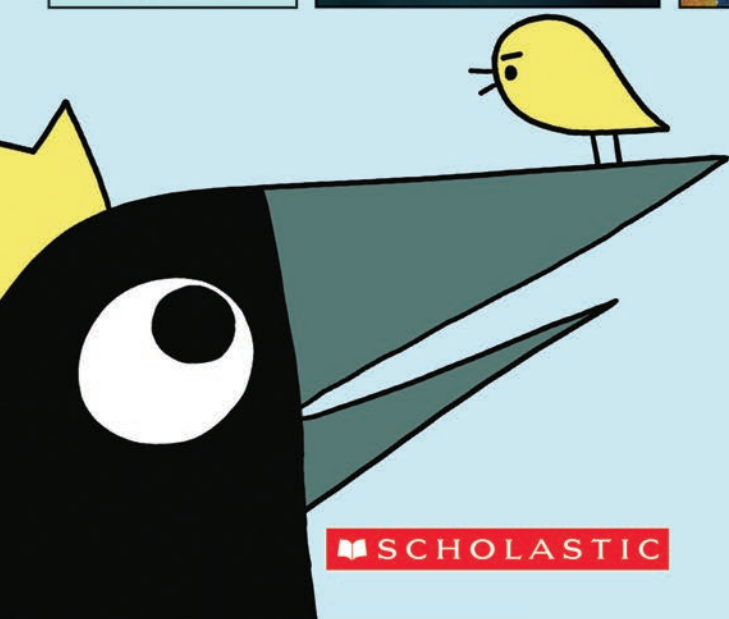
UN LIVRE, C'EST UN NOUVEL AMI!



BANDES DESSINÉES



ALBUMS ILLUSTRÉS



SCHOLASTIC



Illustrations tirées d'Arlo et Pips : Le roi des oiseaux © Elise Gravel, 2020.

NADINE ROBERT, ÉDITRICE
DES ÉDITIONS COMME DES GÉANTS
ET LE LIÈVRE DE MARS, PRÉSENTE
UN ALBUM JEUNESSE QUI L'A
PARTICULIÈREMENT MARQUÉE :
LE DESTIN DE FAUSTO D'OLIVER
JEFFERS (KALÉIDOSCOPE).

PAROLE D'ÉDITRICE



© Julie Marois

L'Oliver Jeffers nouveau

« Il était une fois un homme qui croyait que tout lui appartenait. Un jour, il décida d'aller faire l'inventaire de ce qui était à lui... » Ainsi débute le plus récent album d'Oliver Jeffers, *Le destin de Fausto*, mon coup de cœur absolu de la dernière année.

Ce qui fait la grande force de cet album, c'est qu'il peut être lu par tout le monde. Sa mise en page aérée et élégante, son rythme, ses silences et la fluidité du texte font en sorte qu'il est impossible de poser ce livre avant de l'avoir lu au complet. L'intelligence de la proposition, c'est aussi cette « allégorie » que propose Jeffers pour aborder les thèmes de l'égoïsme, de la possession et du pouvoir, à travers une fable qui captivera autant les enfants que leurs parents. Ce qui m'a extrêmement séduit, c'est que l'artiste arrive avec un projet littéraire et artistique différent des titres à succès qu'on lui connaît. *Le destin de Fausto* a été écrit en 2015 par Jeffers, mais ses illustrations ont été réalisées en 2018, dans un atelier de lithographie parisien. On sent qu'il s'agit d'un projet longuement mûri, qui attendait le cadre parfait pour prendre forme.

Cet album est l'exemple parfait d'une œuvre aboutie où l'on sent que le créateur a osé prendre des risques. On y décèle un réel effort de l'artiste de se renouveler. Ce qui m'intéresse ou m'interpelle souvent dans le travail des auteurs jeunesse, c'est justement la capacité de ceux-ci d'expérimenter avec la forme et d'essayer de nouvelles choses. Les créateurs qui se répètent à chaque livre, avec des formules, des thèmes et des personnages qui fonctionnent, finissent par m'ennuyer. Comme autrice et editrice, je suis inspirée par les créateurs qui sortent de leurs zones de confort et qui arrivent à surprendre les lecteurs et à se surprendre eux-mêmes ! Le résultat n'est peut-être pas toujours aussi réussi que pour *Le destin de Fausto*, mais j'apprécie énormément les auteurs et les illustrateurs qui explorent de nouvelles avenues. Avec *Le destin de Fausto*, Jeffers expérimente avec une nouvelle technique pour ses illustrations, avec le genre littéraire (en proposant une fable) et avec la forme de l'objet-livre. Le résultat est absolument épatant et la conception graphique de l'édition originale anglaise est impeccable. Et en plus, son récit est limpide et puissant. À découvrir absolument, parole d'editrice !



Fondées en 2014 par l'autrice, editrice et traductrice Nadine Robert, les éditions Comme des géants proposent chaque année une foisonnante ribambelle d'albums illustrés destinés aux 0-12 ans. Avec *Le Lièvre de Mars*, sa seconde maison d'édition, madame Robert réédite des classiques de la littérature jeunesse, issus de partout sur la planète, qui trouvent ainsi une seconde vie — voire une première pour certains ! — sur le marché francophone. Passionnée de littérature pour les jeunes, Nadine Robert participe à la vivacité du milieu littéraire actuel en dénichant puis en publiant autant d'albums de grande qualité.



EN UN CLIN D'ŒIL

AMOUREUX

Hélène Delforge et Quentin Gréban (Mijade)

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

DE QUOI ÇA PARLE ?

On ne se mentira pas : ce sont les illustrations qui volent la vedette de cet ouvrage de grand format. Si chacune d'elles mérite d'être encadrée puis disposée sur un mur, les textes sont également poignants et forts en émotions. Le duo bien assorti, qui nous avait d'ailleurs offert le magnifique *Maman*, revient en force en mettant cette fois en scène l'amour dans ses multiples facettes, parfois sombres, parfois grises, parfois roses comme des joues qui s'empourprent. Sous les aquarelles et les peintures à l'huile de Gréban, on visite différents lieux, différentes régions du monde, différentes époques et, surtout, différentes histoires d'amour. D'un baiser à une caresse, furtif ou éternel, passionné ou intellectualisé, l'amour se vêt de tous les habits. Les émotions suscitées se fraient alors un chemin habile jusqu'au lecteur et vont, dans certains cas, l'émouvoir jusqu'à lui tirer une larme ou le faire sourire en coin, lui rappelant une douce folie.

Amoureux, c'est le genre de livre qu'on garde sous la main pour le feuilleter, encore et encore, et pour se rappeler que des amours, il n'y en a pas deux d'identiques.



DU MÊME ILLUSTRATEUR

On doit à Quentin Gréban plusieurs adaptations de classiques (dont *Pinocchio*, *Peter Pan*, *Le livre de la jungle*, *Poussette*, *Le roman de Renart*, *Sinbad le marin*, *Le rossignol et l'empereur*), ainsi que des ouvrages dont il signe aussi l'histoire (*Zéphir*, *Comment éduquer son mammouth [de compagnie]*, *Un jour, je serai pompier*, *La route des pastèques*, etc.). Oh ! Et il signe les illustrations du *Prince des marais*, un texte de Robert Soulières, aux éditions Les 400 coups. Sa carte de route continue, mais on vous laisse le découvrir ; c'est un régal !

CITATION

« Vingt-sept fois trois cent soixante-cinq matins à sourire à ton sourire.
Tiens, tu as encore une nouvelle fossette,
là, que je ne connais pas. »

À LIRE SI VOUS AVEZ AIMÉ

L'amoureux de Rebecca Dautremer
(Gautier Languereau)

Les amants papillons (Seuil)
Madame Butterfly (Albin Michel)
de Benjamin Lacombe

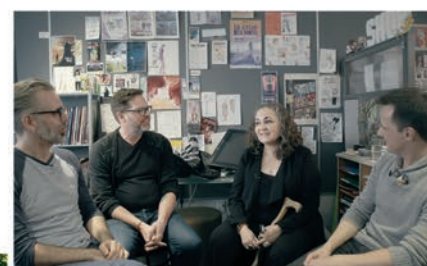
Chaque femme est un roman
d'Alexandre Jardin
(Le Livre de Poche)

Illustrations : © Quentin Gréban



UNE NOUVELLE EXPOSITION À DÉCOUVRIR

Une exposition de photos et de témoignages est présentée tout l'automne dans l'espace bibliothèque. Revivez les moments marquants des 5 dernières années, comme la *Nuit rêvée*, la *Fête des voisins*, la venue d'Emil Ferris, et plus.



DES ENTRETIENS À REVOIR ET À RÉÉCOUTER

Rendez-vous sur notre chaîne YouTube et sur notre compte Soundcloud pour vous plonger dans l'univers d'autrices et d'auteurs phares, dont Éric-Emmanuel Schmitt, Antonine Maillet et Michel Tremblay.

maisondelalitterature.qc.ca
40, rue Saint-Stanislas, Vieux-Québec, G1R 4H1

f t i y s #litteratureqc



ENTREVUE

Florence-Léa Siry

Rien ne se perd,
rien ne se crée :
tout se récupère !

/ C'est l'experte pour contrer le gaspillage alimentaire, pour redorer les restes de table et pour valoriser tous les attributs des aliments. Mais c'est surtout une femme qui a à cœur le bien-être de la planète et de ses habitants. Florence-Léa Siry, après nous avoir gratifiés de son adorable présence dans l'émission *Moi j'mange* (Télé-Québec), s'adresse cette fois aux plus jeunes en proposant différentes astuces et créations possibles afin de réduire ses déchets quotidiens, et pas seulement ceux alimentaires. Dans *La planète dont tu es le super z'héros écolo*, elle explique en détail tous les enjeux actuels, décortique ce qui pourrait rester nébuleux pour les enfants, propose des initiatives simples et stimulantes. Elle nous dévoile ci-contre ses motivations.

◇◇◇
PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉE-ANNE PARADIS
◇◇◇



© Marjorie Guindon

LA PLANÈTE DONT TU ES
LE SUPER Z'HÉROS ÉCOLO

Florence-Léa Siry (ill. Sans Cravate)

Petit Homme

128 p. | 24,95\$

Votre mère était militante écologiste et votre père travaillait sur des plateaux de tournage. Vous êtes reconnue comme une experte pour contrer le gaspillage alimentaire et on vous voit à la télévision: on peut dire que vous avez bien suivi vos modèles! Avez-vous toujours su que vous feriez ainsi carrière?

Absolument pas! J’ai fait un grand détour pour trouver ma voie. Si on m’avait dit, lorsque j’étais enfant, que j’allais devenir « Experte de la lutte au gaspillage alimentaire », je me serais effondrée en larmes en imaginant rater ma vie! Rien de moins! Ha! ha! Pourtant, aujourd’hui, je ne ferais rien d’autre! J’ai dû tester la surconsommation et le gaspillage pour découvrir qu’ils me rendaient malheureuse. Aujourd’hui, je n’ai pas honte d’avoir pris ce grand détour, car il m’a permis d’aller à la rencontre de ma débrouillardise et de ma créativité sans limites. Et c’est d’ailleurs ce que je veux faire découvrir aux enfants, leur pouvoir d’être créatifs. Dans le livre, je leur présente une foule d’activités de revalorisation, histoire qu’ils se pratiquent et qu’ils deviennent des ambassadeurs de l’environnement.

Qu’est-ce qu’un super z’héros écolo?
Pour être un super z’héros écolo, il faut avoir la volonté de participer au changement. Un super z’héros écolo sommeille en chacun de nous! C’est cette force innée qui nous pousse à surmonter notre écoanxiété et à afficher fièrement notre pouvoir d’agir. C’est un titre que tout le monde peut afficher fièrement, en tout temps, et ce, sans jamais oublier de s’amuser à prendre soin de la planète!

Croyez-vous que ce livre pourrait créer un effet papillon, de telle sorte que dans cinquante ans, nos jeunes d’aujourd’hui devenus adultes seront vivants, dans un monde encore viable pour l’homme? Croyez-vous en la jeunesse pour changer le cours des choses?

Je ne me cache pas que j’ai écrit ce livre avec cette grande ambition pour eux, oui! En fait, j’aimerais outiller les jeunes à développer leurs réflexes créatifs et à améliorer leurs habitudes dites zéro déchet. J’ai voulu écrire un livre qui les stimule à relever quelques missions au quotidien, mais surtout à voir au-delà des objets à usage unique. S’ils commencent jeunes à imaginer des solutions, je crois que leur génération sera au cœur de magnifiques innovations technologiques et sociales, leur permettant de vivre plus en symbiose avec la planète.

Dans tous les cas, je crois en eux et je veux leur redonner le droit de rêver en un futur viable.

On apprend notamment dans votre livre qu’au Canada, on gaspille 470 000 laitues chaque jour. Et ce n’est là qu’un exemple parmi d’autres. Plutôt que de culpabiliser les jeunes, la lecture de votre livre leur permet de connaître des solutions. Votre livre contient d’ailleurs des trucs et des activités, mais aussi beaucoup d’informations, de définitions, d’explications. Comprendre est-il un important vecteur de changement, selon vous?

Oui, absolument! Comme vous le mentionniez, je suis la fille d’une militante en environnement. Enfant, ma mère nous dictait une façon de faire (qui était bien marginale pour l’époque) sans toutefois nous expliquer pourquoi elle nous imposait de telles pratiques. Nous étions frustrés, et nous ne nous sentions jamais à la hauteur des exigences qu’elle nous fixait. À l’âge des lecteurs de mon livre, j’aurais voulu mieux comprendre les enjeux climatiques. J’aurais assurément été plus engagée face à cette grande mission qui est de « prendre soin de la planète », plutôt que de rejeter les bonnes habitudes de consommation que ma mère tentait tant bien que mal de nous enseigner.

En écrivant ce livre, j’ai senti le besoin de rectifier des faits, de vulgariser des concepts qui m’étaient apparus jusqu’ici complexes et inaccessibles. J’ai envie que les jeunes se mobilisent et qu’ils soient fiers de participer au changement, peu importe leur âge. Il n’y a pas de petits gestes, laissons-leur la place pour explorer et s’engager à leur façon.

Qu’est-ce qui vous a le plus amusée, dans la création de ce livre?
J’ai adoré faire de la recherche pour trouver les meilleures explications, les meilleures activités, les meilleures missions afin que les jeunes lecteurs se projettent dans un monde meilleur, qu’ils auront imaginé et auquel ils auront contribué. Ce livre est en quelque sorte un grand câlin d’encouragement. J’ai si hâte de recommencer l’animation de conférences dans les écoles et les bibliothèques pour aller à leur rencontre et partager avec eux mes bonnes idées! Mais j’ai surtout hâte de les écouter me raconter comment ils envisagent un avenir où prendre soin de la planète est un plaisir du quotidien. ♦

MARIE DE PAULA E SILVA





**LA VERSION LONGUE ET ILLUSTRÉE DU CONTE
QUE SIMON BOULERICE A LU À L'ÉMISSION
UNE CHANCE QU'ON S'A, À TVA.**



Canada

Conseil des arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsSODEC
Québec

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. AURORA SQUAD (T. 1) / Amie Kaufman et Jay Kristoff (trad. Emmanuel Gros), Casterman, 514 p., 34,95 \$

Nous sommes en 2830 : l'être humain est parti à la conquête de l'espace depuis un bout de temps et a rencontré une ou deux races extraterrestres. Au fil des années, la légion Aurora a été fondée. Sa mission : sillonner la galaxie et protéger ses habitants. C'est à ça que se sont engagés Tyler, Scarlet, Kat, Zila, Finnian et Kal, jusqu'à ce que débarque Aurora, ou Auri pour les intimes, tout juste réveillée d'un sommeil cryogénique de 200 ans. Voilà que le sort du monde repose sur les épaules de ces six adolescents... qui ont leur façon bien à eux de gérer la situation. *Aurora Squad* est un excellent roman de science-fiction avec ses personnages hauts en couleur, un humour au quart de tour et un dénouement exaltant. *Dès 12 ans. LAURA BEAUDOIN* / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

2. 1, 2, 3 À L'ÉCOLE / Marianne Dubuc, Casterman, 26 p., 22,95 \$

Quel plaisir de feuilleter ce grand livre ! Les petits en auront plein la vue ! Pour Pom, la maternelle ce sera juste l'an prochain. Il a très hâte, car ses amis s'y amusent beaucoup. Lui vient l'idée d'aller visiter leur école. Chez les souris, monsieur Tournesol place les élèves en rang. À l'école Petitbond, les lapins tracent des chiffres. Chez les grenouilles, on dessine. Il y a du sport à l'école Foxtrott, les renards s'agitent ! C'est plus calme chez les paresseux, et Arthur, chez les écureuils, semble avoir disparu ! Où est-il ? Devinez ce qu'on fait à l'école l'letaitunefois ? Voici un livre-bonheur pour la rentrée, à découvrir avec son enfant en suivant Pom. *Dès 4 ans. LISE CHIASSON* / Côte-Nord (Sept-Îles)

3. C'EST UNE HISTOIRE, ÉDOUARD ! / Frances Watts et David Legge, Broquet, 40 p., 16,95 \$

Ce n'est pas évident d'écrire une histoire ! Ça commence toujours par une page blanche. La poulette Émilie et Édouard le renard seront nos personnages. L'auteure nous explique qu'il faut aussi faire des choix pour les rôles. La poulette devient messire Pattes de Poulet et le renard devient Édouarda, sa brave nièce sans peur... ou presque. Un curieux message urgent les entraîne dans une forêt vraiment sinistre ! Inquiets, nos deux héros se demandent ce que leur réserve l'auteure ! Se retrouveront-ils dans une histoire d'amour, de fantaisie ou d'horreur ? Ne vaudrait-il pas mieux retourner au château ? Mais voyons, Édouard, c'est juste une histoire ! *Des 4 ans. LISE CHIASSON* / Côte-Nord (Sept-Îles)

4. PAS MOI / Elise Gravel, Scholastic, 32 p., 19,99 \$

« Qui a laissé traîner toutes ces chaussettes ? » « C'est pas moi ! » Quel parent d'un jeune enfant n'a jamais entendu cette réplique plus que célèbre ? Dans son dernier album, Elise Gravel donne vie à trois rigolos personnages : Pas Moi, Pas Vrai et... Pas Juste ! Tous les trois jettent le blâme du désordre sur l'autre. Mais qui est responsable de toute cette pagaille ? Une fois de plus, l'autrice et illustratrice réussit avec brio à nous concocter une histoire tout en simplicité et sans omettre d'y ajouter son humour unique qu'on lui connaît si bien. Sans surprise, la recette est toujours aussi efficace ! De quoi faire sourire assurément parents et enfants dans les petits moments de la vie quotidienne lorsqu'un petit s'écrit : « Mais c'est pas moi ! » *Dès 3 ans. ARIANE HUET* / Côte-Nord (Sept-Îles)

CHRONIQUE DE
SOPHIE GAGNON-ROBERGE

FRISSONS

D’où viennent les frissons littéraires ? Ne naissent-ils que de la peur ou peuvent-ils surgir autrement ? J’ai longtemps eu « peur d’avoir peur », mais il semblerait que je me découvre de plus en plus un intérêt pour l’horreur. Toutefois, pour me faire frissonner, il faut que l’histoire s’ancre dans le réel, dans le possible, dans une culture plus large aussi afin que la peur fasse écho à d’autres émotions plus anciennes.

C’est ce que fait très bien Magali Laurent dans *L’antre du diable*, alors qu’on rencontre Zachary, ses amis, son petit frère et ses parents, chasseurs de fantômes, dans un manoir nouvellement transformé en hôtel dont le passé sanglant est loin d’être une simple rumeur. Dès qu’ils arrivent, Zachary sent bien que les drames imprègnent les murs. Et si les propriétaires de l’hôtel ont promis des sensations fortes à leurs visiteurs le temps d’une journée remplie de zombies, les manifestations auxquelles assiste Zachary s’éloignent du plan initial.

Utilisant des éléments habituels de la culture de l’horreur, avec un trou de la forme d’un cercueil, la présence de masques et une étrange petite fille morte qui ne semble pas avoir choisi son camp, Magali Laurent fait de multiples clins d’œil à des films d’horreur tout au long de cette histoire qui suscite la peur grâce à un feu roulant de rebondissements et à des morts bien réelles. En effet, ce n’est pas ici un « vilain tour » qu’on essaie de jouer aux héros, mais bien l’œuvre d’un esprit tordu... et vengeur.

Paru dans la collection « Frissons », qui célèbre cette année ses 30 ans, *L’antre du diable* est aussi une des parutions de l’automne qui permettent à la collection de se réinventer. La maison d’édition a revu la maquette, délaissant les phrases en exergue, et offre désormais des œuvres plus costaudes, maintenant déclinées en quatre catégories, dont la dernière, « eXtrême », vise un public plus avisé.

Toujours dans cette collection, *Art sauvage* d’Olivier Descamps entraîne cette fois ses lecteurs dans un monde plus « adulte », avec Victor, un étudiant en art qui n’a jamais réussi à faire sa niche dans ce monde un peu fermé, mais qui tombe par hasard sur une œuvre d’art furtif. Fasciné par la mise en scène macabre, il la détaille sur son blogue, attirant immédiatement l’attention de l’artiste anonyme. Ainsi débute une étrange relation nourrie par les œuvres qui fleurissent dans la ville... et les morts qu’elles entraînent. En effet, Victor découvre rapidement que des noms se cachent dans les installations, et que ces noms correspondent à des hommes qui meurent dans des circonstances mystérieuses. Quand le critique hésite à aider la police, l’artiste, persuadé que Victor comprend vraiment sa démarche, va l’impliquer encore davantage dans son travail...

On est ici dans une intrigue touffue qui fait une large part à l’art, mais aussi à la littérature, les scènes macabres présentées dans le livre faisant référence à des scènes de la littérature classique : *Frankenstein*, *Le meurtre de l’Orient-Express*, etc. Il y a donc plusieurs niveaux de lecture possibles même si la trame principale est un thriller avec une montée dramatique efficace et un héros paranoïaque (avec raison). Si certains passages sont moins crédibles, l’ensemble fonctionne efficacement et est divertissant, tout en nous permettant de découvrir l’art furtif (d’ailleurs à mettre en lien avec le gagnant du Prix des libraires jeunesse *Rivière-au-Cerf-Blanc*, qui explorait quant à lui le Land Art).

Mais faut-il des meurtres et du sang pour frissonner ? Pas toujours. Si *Le monstre chez moi* commence par un accident d’avion et deux morts, ce n’est pas le plus effrayant dans ce roman dont la structure narrative est créative.

« Ce n’est jamais la douleur, le pire. La douleur est vite oubliée. C’est la violence dont je me souviens toujours. La rage. La haine. »

Après l’accident d’avion, il y a la tentative de suicide de Hadley, seule survivante du drame. L’inspecteur affecté au dossier essaie de comprendre, mais rien dans les témoignages des proches de l’adolescente ne permet de fournir une explication suffisante à propos de ce qui a pu se passer. Hadley était une élève modèle. Une athlète accomplie. Sa petite sœur, une fillette épanouie. Sa mère, une femme impliquée dans de multiples associations. Et son père, un homme d’affaires généreux. Mais qui sait ce qui se tramait réellement dans cette famille ?

Amy Giles manie la plume avec agilité, elle vogue habilement entre le suspense autour de ce qui s’est passé dans l’avion, les différentes entrevues de l’inspecteur avec les proches et les souvenirs de Hadley, distribués au compte-gouttes. Si on comprend rapidement que tout ce qui entourait la vie familiale était caché, Hadley ne montrant qu’une seule facette d’elle-même à l’extérieur, même avec ses amis les plus proches, on découvre peu à peu l’ampleur de l’horreur vécue par l’adolescente. Il y a la pression scolaire, les nombreux interdits, notamment le fait de fréquenter un garçon, les mécanismes mis en place par Hadley pour se protéger, mais aussi, voire surtout, pour soustraire sa petite sœur au joug de leur paternel. Puis il y a la violence. Verbale, d’abord, puis physique. Au fil des pages, l’auteur explore avec une grande finesse les rouages de la violence familiale, faisant comprendre à ses lecteurs comment le père a tissé sa toile, comment Hadley s’est érigée en protectrice, comment elle ne voit aucune issue positive possible à la poigne de ce père obsessionnel. Et quand elle ose s’ouvrir à Charlie, un personnage qui apporte une dose de douceur bienvenue au récit, elle se rend compte que tout ne peut qu’empirer. Qu’il n’existe finalement qu’une seule solution.

Peut-être y a-t-il donc différents types de frissons. Ceux que nous ressentons directement lors de la lecture d’un livre, quand une scène nous surprend, que la peur traverse les pages, mais aussi ceux qui viennent ensuite, quand nous comprenons la portée d’une histoire et que nous nous disons que cette fiction est malheureusement bien trop réelle pour certaines personnes. ♦



Enseignante de français au secondaire devenue auteure en didactique, formatrice et conférencière, Sophie Gagnon-Roberge est la créatrice et rédactrice en chef de Sophielit.ca.



L’ANTRE DU DIABLE
Magali Laurent
Héritage
320 p. | 19,95\$ ♦



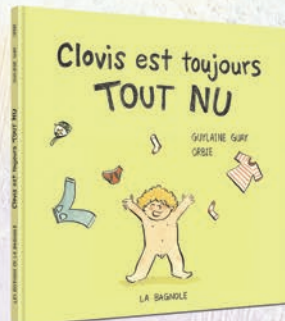
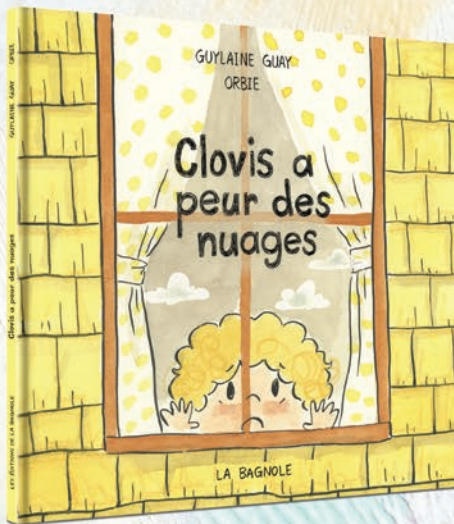
ART SAUVAGE
Olivier Descamps
Héritage
402 p. | 21,95\$ ♦



LE MONSTRE CHEZ MOI
Amy Giles
(trad. Julie Lopez)
Nathan
280 p. | 33,95\$ ♦

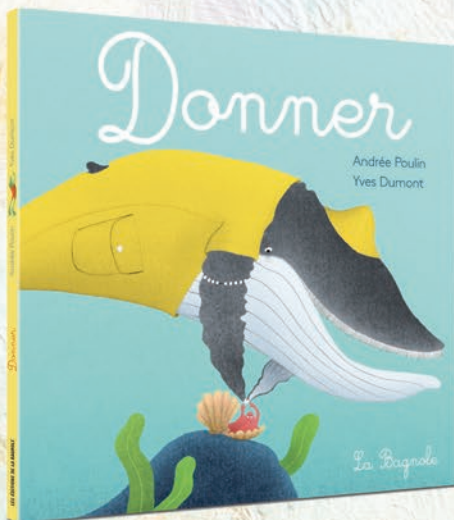
Collection La vie devant toi

Des albums illustrés aux couleurs des émotions, des questions, des joies et des peines des enfants qui grandissent.



Thèmes abordés :

- le droit à la différence
- les troubles du spectre de l'autisme (TSA)
- l'ouverture aux autres
- l'amour des parents



Thèmes abordés :

- le don
- le partage
- le bonheur
- l'ouverture aux autres

Dans la même collection :



LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. MA MAISON-TÊTE / Vigg, Fonfon, 72 p., 22,95 \$

Jusqu'à tout récemment, je n'arrivais pas à bien mesurer les défis d'une personne vivant avec un trouble du déficit de l'attention. C'était jusqu'à ce que je découvre le nouvel album de Vigg, qui m'a éclairée sur les difficultés quotidiennes liées au TDA. À l'aide d'images fortes, toutes simples, mais combien saisissantes, et d'un texte à hauteur d'enfant, sincère et touchant, Vigg cible l'essentiel avec sensibilité et intelligence. Il nous raconte la vie en classe de Vincent qui, pour se protéger de ses mésaventures et de ses différences, se réfugie dans sa maison-tête, pleine de compartiments comme autant d'issues de secours. Un album fabuleux, au ton juste, à partager avec petits et grands pour mieux s'approprier et bien vivre ensemble. *Dès 6 ans.* **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

2. ALICE AU PAYS DES MERVEILLES / Lewis Carroll et Daniel Cacouault (trad. Maxime Le Dain), Bragelonne, 128 p., 59,95 \$

«Tout le monde connaît Alice!», vous me direz. Bien sûr, mais tout le monde n'a certainement pas lu Lewis Carroll. Peut-être serait-il temps de vous y mettre? Merveilleusement illustré par l'artiste Daniel Cacouault et bénéficiant d'une toute nouvelle traduction par Maxime Le Dain, cet album grand format est l'occasion de vous y plonger enfin! S'éloignant du style graphique et des designs des personnages de John Tenniel qui marqua l'imaginaire collectif presque autant que le texte lui-même, Cacouault y va avec d'impressionnantes peintures plutôt réalistes (si l'adjectif «réaliste» peut s'appliquer à une œuvre aussi déjantée). D'ailleurs, quelques-unes de ses sublimes illustrations accompagnent le livre en tirés à part (affiches). *Dès 12 ans.* **THIERY PARROT** / Pantoute (Québec)

3. LA STAR DU ROCK ET SES CAMARADES DE CLASSE / Ryan T. Higgins, Albin Michel, 44 p., 19,95 \$

Le talentueux Ryan T. Higgins nous revient une deuxième fois avec son personnage préhistorique pour une nouvelle aventure. Nous avons eu la chance de découvrir l'attachante Pénélope Rex avec l'album *On ne mange pas ses camarades de classe*, où la jeune tyrannosaure a dû apprendre, de peine et de misère, à ne pas dévorer les élèves de sa nouvelle classe. Nous la retrouvons, avec tous ses camarades, dans cette nouvelle histoire où ils auront la chance de révéler leurs talents lors d'un concours organisé par leur enseignante. Intimidée, notre chère Pénélope souhaite faire découvrir sa passion pour le rock'n'roll, mais saura-t-elle surmonter sa nervosité? Grâce aux encouragements de son père, la jeune dinosaure prendra son courage à deux pattes et montera sur la scène pour jouer sa musique avec l'aide de ses amis. L'auteur trouve le moyen d'accrocher l'attention des enfants et aussi de faire rire leurs parents dans cet album tout aussi divertissant que le précédent. *Dès 3 ans.* **ÉMILIE BOLDUC** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

4. LA COLÈRE DE FABIEN / Martine Latulippe, Nathalie Parent et Catherine Petit, Mammouth rose, 32 p., 16,95 \$

Ah! la gestion des émotions! Pas toujours évidente à comprendre pour les enfants... et les parents. Ici, nous suivons Fabien, un petit garçon qui vit une journée plutôt difficile au service de garde. Après quelques déceptions et frustrations pendant la journée, il sent une espèce de grosse bête gronder dans son ventre. Mais que se passe-t-il? Pourquoi se sent-il ainsi? Tout au long de l'histoire, l'auteure nous propose, d'une façon très interactive, des questions et des réflexions qui s'adressent directement à l'enfant lecteur. Le livre contient également un guide pédagogique bien étoffé qui s'adresse aux parents. En plus de nous soumettre différentes idées pour animer l'histoire, ce dernier nous offre de nombreuses pistes de compréhension et de solution afin de mieux nous outiller face à la colère de notre enfant. Mention spéciale au grand format cartonné! *Dès 3 ans.* **ARIANE HUET** / Côte-Nord (Sept-Îles)



LE FACTEUR DE L'ESPACE

en balado!

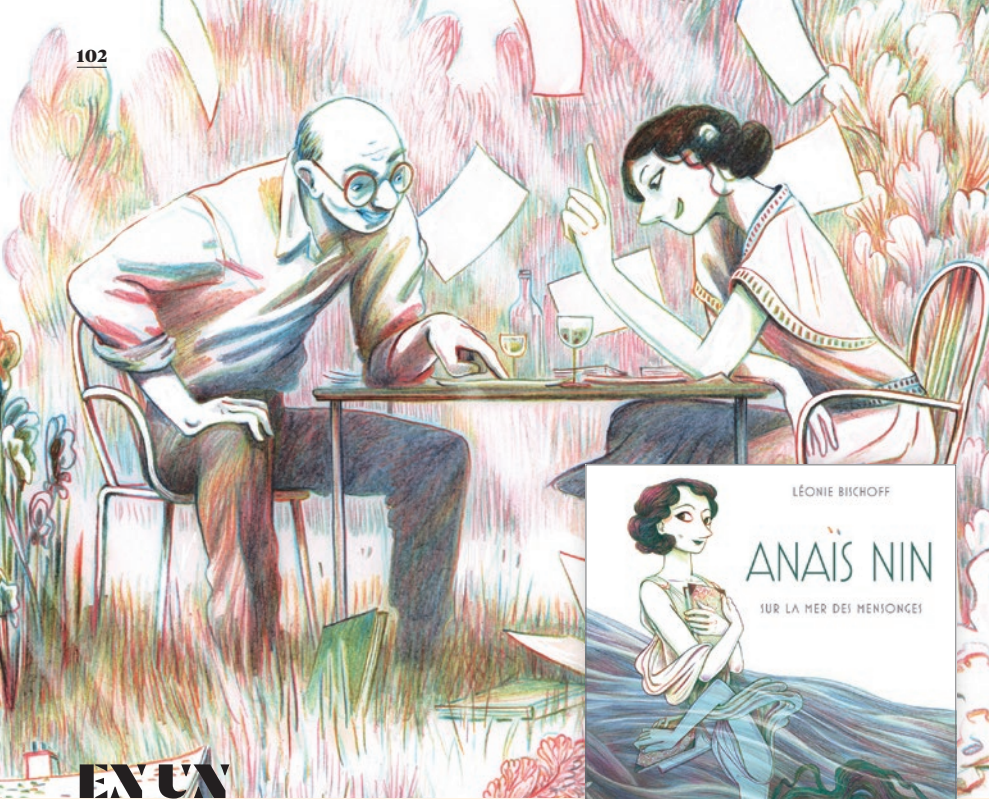


La Pastèque et La puce à l'oreille sont fières de présenter une série de balados en six épisodes, inspirée de l'univers unique de Guillaume Perreault!

À écouter sur www.lpalo.com
ou www.lapasteque.com



La Pastèque remercie de son support Patrimoine Canada



EN UN CLIN D'ŒIL

ANAÏS NIN SUR LA MER DES MENSONGES

Léonie Bischoff (Casterman)

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

DE QUOI ÇA PARLE ?

En créant cette œuvre biographique impressionnante, Léonie Bischoff réussit un tour de force : elle s’inspire des journaux et des correspondances des années 30 d’Anaïs Nin, se les approprie puis les condense sous la forme d’une bande dessinée, tout en conservant leurs saveurs, leurs émotions fortes et leur essence. « Avec Anaïs Nin, j’ai conscience de toucher au mythe. Le plus difficile est de se détacher des sources et de toutes les informations biographiques qu’on recueille au fil des lectures », confie la bédéiste qui, en usant de citations de Nin, a parfaitement su nous présenter non pas une écrivaine mythique et controversée, mais une femme qui avait une perception bien unique de comment elle souhaitait vivre son art, son intimité et sa vie.

Empreintes de séquences oniriques fortes qui dévoilent la nature mouvante de l’écriture de Nin, la bande dessinée a ceci d’original qui s’harmonise tout à fait avec son sujet : elle est dessinée avec un crayon à mine multicolore. C’est ce qui met en évidence cette façon d’être multiple, de s’adapter à chacun, dont fait montre sa protagoniste.

Voilà donc la somme d’un projet qui a mûri durant près de huit ans, fait 190 pages et présente une Anaïs forte, alors qu’elle vit à Paris, rencontre Henry Miller et sa femme — l’énigmatique June —, découvre la

psychanalyse et sombre dans une incestueuse relation avec son père. Des années charnières pour l’écrivaine, qui fera de son journal un allié qui obtiendra la place centrale dans sa vie. En adoptant l’angle de la constante multiplicité des facettes de la personnalité de Nin, Léonie Bischoff rend un hommage vibrant, coloré et sensuel à cette femme qui aura revendiqué la liberté de créer, de se créer.

CITATION

« Si je ne me crée pas un monde par moi-même et pour moi-même, je mourrai étouffée par celui que d’autres éteignent pour moi. Je n’ai plus peur des mensonges. Ma morale n’existe que lorsque je suis confrontée à la peine de quelqu’un d’autre. »

À LIRE SI VOUS AVEZ AIMÉ

Joséphine Baker
de Catel et Bocquet (Casterman)

Journal de l’amour
d’Anaïs Nin (Le Livre de Poche)

La Maison
d’Emma Becker (Flammarion)



LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. WOLCANO : LA SORCIÈRE DU CUL / Shyle Zalewski, Delcourt, 128 p., 24,95 \$

Lors d’une soirée festive, un démon apprend à Wolcano qu’on lui retirera son titre de sorcière, les autorités de la magie trouvant qu’elle accumule un nombre trop inconvenant de partenaires sexuels. Refusant de se laisser *slut-shamer*, Wolcano part donc dans une quête épique contenant monstres, dragons et charmants charpentiers, dans le but de faire la preuve que son mode de vie n’est qu’amour des gens et de la magie, et que si cela déplaît aux rigidités de la bien-pensance, elle s’en tamponne bien tout ce qu’il est possible de se tamponner. Zalewski nous propose un récit délicieusement irrévérencieux, une ode à la *queerness* et à la sexualité positive, qui détruit les idées conservatrices à grands coups de bassin jouissifs et débonnairens. **LAURENT BOUTIN** / Planète BD (Montréal)

2. L'ODYSSÉE D'HAKIM (T. 3) : DE LA MACÉDOINE À LA FRANCE / Fabien Toulmé, Delcourt, 240 p., 39,95 \$

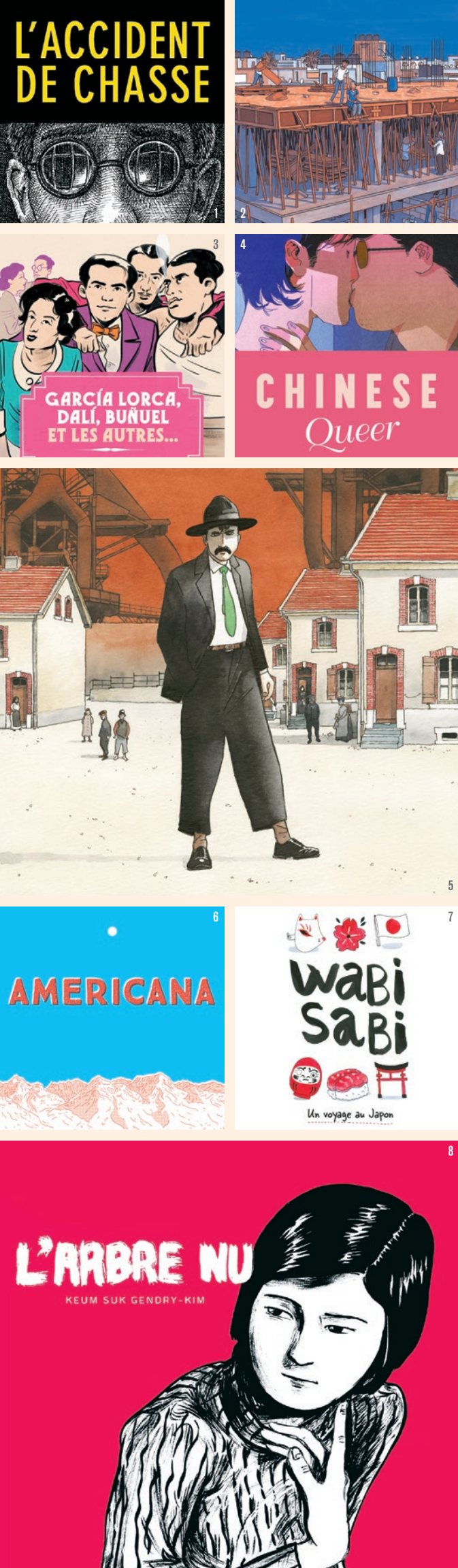
Pour la clôture de cette puissante trilogie, on retrouve Hakim et son fils Hadi en Macédoine pour la dernière partie de l’exil qui les mènera jusqu’en France. On pensait le plus dur passé depuis leur départ de Syrie, mais l’Europe contemporaine est impitoyable envers qui y cherche asile. Racisme — voire fascisme —, *business* des migrants et des migrantes, violences policières : Hakim nous montre un continent éclaté, dépassé par la situation, et qui se réfugie dans l’ultra-sécurité. Seuls quelques individus éclaireront sa route, prenant le relais d’États défaillants. Si Hakim finit enfin par retrouver les siens, la postface nous rappelle aussi que la route de l’exil ne prend malheureusement pas fin à l’arrivée... Un indispensable. **VIOLETTE GENTILLEAU** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

3. LA SAVEUR DU PRINTEMPS / Kevin Panetta et Savanna Ganucheau (trad. Mathilde Tamae-Bouhon), Jungle, 368 p., 31,95 \$

Dès que sa sœur quitte la maison, Ari commence à subir une pression énorme. La boulangerie familiale survit à peine et tous exigent de lui qu’il travaille d’arrache-pied pour que le rêve de son père reste vivant. Mais Ari a d’autres plans : il veut emménager en ville avec les membres de son groupe de musique et percer le milieu du spectacle. Il se met donc en quête d’un remplaçant pour prendre sa place à la boulangerie. C’est ainsi qu’il fait la rencontre d’Hector, un jeune homme passionné de cuisine, qui lui fait redécouvrir le plaisir de la nourriture et lui permet de voir sa vie d’un tout autre œil. Une bande dessinée tout en teintes de bleu turquoise qui porte une histoire douce de doutes et d’apprentissages sur fond de bord de mer. **ISABELLE VERRETTE** / Pantoute (Québec)

4. LE TEMPS DES MITAINES (T. 1) : LA PEAU DE L'OURS / Anne Montel et Loïc Clément, Dargaud, 128 p., 25,95 \$

Anne Montel, de son dessin à l’aquarelle féérique, et Loïc Clément, de son écriture ficelée, nous ébahissent à nouveau ! On les connaît grâce, entre autres, à leur adaptation enchanteresse de *Miss Charity*. Ici, Arthur est un ourson soucieux qui arrive à une nouvelle école et dont le superpouvoir ne s’est pas encore révélé. Chaque enfant possède une habileté surnaturelle unique. Entouré de sa bande d’amis, il tentera d’élucider une disparition qui secoue le village des Mitaines. Ce polar à l’univers merveilleux explore les thèmes difficiles du passage de l’enfance à l’adolescence, la découverte de soi et l’amitié. Le groupe passe au travers de tous les pépins dans une atmosphère positive permettant à chacun de se démarquer. Le tome 2 étant paru récemment, il n’y aura pas d’attente pour savourer la suite des aventures de cette bande attachante ! **Dès 8 ans. MAGALIE LAPOINTE-LIBIER** / Paulines (Montréal)



UN TOUR DU MONDE EN BD

Par Josée-Anne Paradis

ÉTATS-UNIS

1. L'ACCIDENT DE CHASSE / David L. Carlson et Landis Blair (trad. Julie Sibony) (Sonatine)

L'accident de chasse est un roman graphique, inspiré de faits réels, tout de noir et de blanc vêtu, qui n'a pas son pareil pour exprimer avec force les émotions contradictoires qui viennent avec le cheminement vers la rédemption. À Chicago, en 1959, un garçon emménage avec son père aveugle. Le jeune a toujours cru connaître la vérité : son père a perdu la vue lors d'un accident de chasse. Mais voilà que ce dernier décide de tout lui avouer : c'est le fruit d'un vol à main armé, avec la mafia de Chicago, qui a mal tourné...

INDE

2. L'ALCAZAR / Simon Lamouret (Sarbacane)

Si dans *Bangalore*, sa première publication, Lamouret nous parlait de cette Inde qu'il connaissait pour y habiter et y enseigner le dessin, il le faisait en noir et blanc. Cette fois, il use de couleurs avec grand art et nous dévoile encore une Inde contemporaine, urbaine. C'est autour d'un immeuble en construction qu'il échafaude ce récit choral, où différents personnages, provenant de partout au pays, y sont réunis et où leurs rêves et différences s'élèvent au même rythme que le chantier. Les dessins sont à couper le souffle... ne vous privez pas de ce plaisir !

ESPAGNE

3. GARCÍA LORCA, DALÍ, BUÑUEL ET LES AUTRES : LE LABO ARTISTIQUE DU MADRID DES ANNÉES 1920 / Susanna Martín Segarra (trad. Jean-Michel Boschet) (Marabout)

C'est à la résidence des étudiants de Madrid que se rencontrent Luis Buñuel, Salvador Dalí et Federico García Lorca : autant de génies réunis, ça frappe certes l'imaginaire et ça fait surtout une bande dessinée bien captivante. En retraçant les débuts de García Lorca, artiste andalou complet (peintre, pianiste, poète, dramaturge), Susanna Martín Segarra plonge dans une jeunesse créative, dans les rêves romantiques d'un artiste qui deviendra l'un des plus influents d'Espagne.

CHINE

4. CHINESE QUEER / Seven (trad. Lucie Modde) (Sarbacane)

BD initiatique *queer* et quête identitaire d'une jeunesse en perte de repère, *Chinese Queer* sonde l'intimité de Tian Fushi, mangaka gai dans une Chine pornographique, qui se sent à la fois incompris et inconfortable dans ce passage vers la vie d'adulte. Sera-t-il un éternel Peter Pan ? Comment se consolidera-t-il ? Si le protagoniste de cette BD ne peut rentrer dans aucune case sans s'y sentir à l'étroit, le bédéiste, lui, a tôt su maîtriser ses cases afin d'y faire évoluer son héros.

ITALIE

5. BELLA CIAO / Baru (Futuropolis)

Baru mélange les genres — saga familiale, récit historique, tragédie humaine et comédie de mœurs — avec cette histoire qui tente de cerner la difficile question qu'est celle d'où se situe le seuil entre l'immigrant visible et ce concitoyen qui passe inaperçu sur sa terre d'accueil. L'auteur de *Quéquette Blues* et *Les années Spoutnik* signe un chant de révolte, une histoire populaire de l'immigration italienne. Un *Bella ciao* sur une tout autre tonalité que celle de la populaire ritournelle italienne !

ÉTATS-UNIS

6. AMERICANA / Luke Healy (trad. Basile Béguerie) (Casterman)

Ce roman graphique d'envergure — pas seulement par son nombre de pages, mais par la profondeur des réflexions sur le dépassement de soi et les rêves qui confrontent la réalité — plaira à tous ceux qui sont amoureux d'une Amérique naturelle pré-Trump. On y suit un Irlandais qui entreprend la Pacific Crest Trail, sentier de 4 280 km traversant vingt-cinq parcs nationaux et frôlant les frontières territoriales avec le Canada et le Mexique. Une aventure comme nulle autre pareille, que le bédéiste a réellement vécue.

JAPON

7. WABI SABI : UN VOYAGE AU JAPON / Amaia Arrazola (trad. Margaux Hélédud) (First Éditions)

Véritable tour de piste culturel, cette bande dessinée qui inaugure la nouvelle collection « La vie en bulles », chez First Éditions, entraîne le lecteur aux côtés d'Amaia Arrazola, qui découvre Tokyo lors d'une résidence d'un mois. Elle aborde son quotidien, ce qui étonne, détonne, cartonne, mais aussi la culture pop contemporaine propre au Japon (Hello Kitty, Totoro, etc.) et ses traditions (théâtre kabuki, shintoïsme, etc.). Complet, festif, personnel et universel à la fois : un vrai coup de cœur, qui oscille entre récit et documentaire.

CORÉE

8. L'ARBRE NU / Keum Suk Gendry-Kim (trad. Loïc Gendry) (Les Arènes)

Adapté d'un roman culte de la littérature coréenne, qui était lui-même inspiré d'une histoire vraie, ce roman graphique raconte une histoire d'amour, sur fond de guerre de Corée en 1950, entre Kyung, 20 ans et vendeuse dans un magasin de l'armée américaine à Séoul, et Ok Heedo, un artiste peignant des portraits commandés par les GI. Mais Ok est marié. Les années passent, et Kyung tombe sur une exposition posthume de ce peintre qu'elle a terriblement aimé, faisant ressurgir en elle un flot d'émotions, un retour dans le passé troublant. Avec son trait noir, vif et élancé, la bédéiste écrit ainsi sur les morsures invisibles laissées par la guerre.

Les librairies

ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
AU BOULON D'ANCRAGE
100, rue du Terminus Ouest
Rouyn-Noranda, QC J9X 6H7
819 764-9574
librairie@tlb.sympatico.ca

DU NORD
51, 5^e Avenue Est
La Sarre, QC J9Z 1L1
819 333-6679
info@librairiedunord.ca

EN MARGE
25, av. Principale
Rouyn-Noranda, QC J9X 4N8
819 764-5555
librairie@fontainedesarts.qc.ca

LA GALERIE DU LIVRE
769, 3^e Avenue
Val-d'Or, QC J9P 1S8
819 824-3808
galeriedulivre@cablevision.qc.ca

PAPETERIE
COMMERCIALE — AMOS
251, 1^{re} Avenue Est
Amos, QC J9T 1H5
819 732-5201
papcom.qc.ca

PAPETERIE
COMMERCIALE — VAL-D'OR
858, 3^e Avenue
Val-d'Or, QC J9P 1T2
819 824-2721
librairievdpapcom.qc.ca

PAPETERIE
COMMERCIALE — MALARTIC
734, rue Royale
Malartic, QC JOY 1Z0
819 757-3161
malartic@papcom.qc.ca

SERVICE SCOLAIRE
HAMSTER
150, rue Perreault Est
Rouyn-Noranda, QC J9X 3C4
819 764-5166

SERVIDEC
26H, rue des Oblats Nord
Ville-Marie, QC J9V 1J4
819 629-2816 | 1 888 302-2816
logitem.qc.ca

BAS-SAINT-LAURENT
L'ALPHABET
120, rue Saint-Germain Ouest
Rimouski, QC G5L 4B5
418 723-8521 | 1 888 230-8521
alpha@lalphabet.qc.ca

LIBRAIRIE BOUTIQUE VÉNUS
21, rue Saint-Pierre
Rimouski, QC G5L 1T2
418 722-7707
librairie.venus@globetrotter.net

LA CHOUETTE LIBRAIRIE
483, av. Saint-Jérôme
Matane, QC G4W 3B8
418 562-8464
chouettelib@globetrotter.net

DU PORTAGE
Centre comm. Rivière-du-Loup
298, boul. Thériault
Rivière-du-Loup, QC G5R 4C2
418 862-3561 | portage@bellnet.ca

L'HIBOU-COUP
1552, boul. Jacques-Cartier
Mont-Joli, QC G5H 2V8
418 775-7871 | 1 888 775-7871
hibocou@globetrotter.net

J.A. BOUCHER
230, rue Lafontaine
Rivière-du-Loup, QC G5R 3A7
418 862-2896
libjaboucher@qc.aira.com

L'OPTION
Carrefour La Pocatière
625, 1^{re} Rue, Local 700
La Pocatière, QC G0R 1Z0
418 856-4774
liboptio@bellnet.ca

CAPITALE-NATIONALE
BAIE SAINT-PAUL
Centre commercial Le Village
2, ch. de l'Équerre
Baie-St-Paul, QC G3Z 2Y5
418 435-5432
marie-claude@librairiebaiestpaul.com

HANNENORAK
87, boul. Bastien
Wendake, QC G0A 4V0
418 407-4578
librairie@hannenorak.com

LA LIBERTÉ
1073, route de l'Église
Québec, QC G1V 3W2
418 658-3640
info@librairielaliberte.com

DONNACONA
325, rue de l'Église
Donncona, QC G3M 2A2
418 285-2120

MORENCY
657, 3^e Avenue
Québec, QC G1L 2W5
418 524-9909
morency.leslibraires.ca

PANTOUTE
1100, rue Saint-Jean
Québec, QC G1R 1S5
418 694-9748

286, rue Saint-Joseph Est
Québec, QC G1K 3A9
418 692-1175

VAUGEOIS
1300, av. Maguire
Québec, QC G1T 1Z3
418 681-0254
librairie.vaugois@gmail.com

CENTRE-DU-QUÉBEC
BUROPRO | CITATION
765, boul. René-Lévesque
Drummondville, QC J2C 0G1
819 478-7878
buropro@buropro.qc.ca

BUROPRO | CITATION
505, boul. Jutras Est
Victoriaville, QC G6P 7H4
819 752-7777
buropro@buropro.qc.ca

CHAUDIÈRE-APPALACHES
CHOUNARD
1100, boul. Guillaume-Couture
Lévis, QC G6W 0R8
418 832-4738
chouinard.ca

FOURNIER
71, Côte du Passage
Lévis, QC G6V 5S8
418 837-4583
librairiefournier@bellnet.ca

L'ÉCUYER
Carrefour Frontenac
805, boul. Frontenac Est
Thetford Mines, QC G6G 6L5
418 338-1626

LIVRES EN TÊTE
110, rue Saint-Jean-Baptiste Est
Montmagny, QC G5V 1K3
418 248-0026
livres@globetrotter.net

SÉLECT
12140, 1^{re} Avenue,
Saint-Georges, QC G5Y 2E1
418 228-9510 | 1 877 228-9298
libselec@globetrotter.qc.ca

GÔTE-NORD
AÀ Z
79, Place LaSalle
Baie-Comeau, QC G4Z 1J8
418 296-9334 | 1 877 296-9334
librairieaz@cgocable.ca

CÔTE-NORD
770, Laure
Sept-Îles, QC G4R 1Y5
418 968-8881

ESTRIE
BIBLAIRIE GGC LTÉE
1567, rue King Ouest
Sherbrooke, QC J1J 2C6
819 566-0344 | 1 800 265-0344
administration@biblaire.qc.ca

BIBLAIRIE GGC LTÉE
401, rue Principale Ouest
Magog, QC, J1X 2B2
819 847-4050
magog@biblaire.qc.ca

MÉDIASPAUL
250, rue Saint-François Nord
Sherbrooke, QC J1E 2B9
819 569-5535
librairie.sherbrooke@
mediaspaul.qc.ca

GASPÉSIE—
ÎLES-DE-LA-MADELINE
ALPHA
168, rue de la Reine
Gaspé, QC G4X 1T4
418 368-5514
librairie.alpha@cgocable.ca

LIBER
166, boul. Perron Ouest
New Richmond, QC G0C 2B0
418 392-4828
liber@globetrotter.net

LANAUDIÈRE
LE PAPETIER, LE LIBRAIRE
144, rue Baby
Joliette, QC J6E 2V5
450-757-7587
livres@lepapetier.ca

LULU
2655, ch. Gascon
Mascouche, QC J7L 3X9
450 477-0007
administration@librairielulu.com

LE PAPETIER, LE LIBRAIRE
403, rue Notre-Dame
Repentigny, QC J6A 2T2
450 585-8500
mosaïque.leslibraires.ca

MARTIN INC.
Galeries Joliette
1075, boul. Firestone, local 1530
Joliette, QC J6E 6X6
450 394-4243

RAFFIN
86, boul. Brien, local 158A
Repentigny, QC J6A 5K7
450 581-9892

LAURENTIDES
L'ARLEQUIN
4, rue Laffleur Sud
Saint-Sauveur, QC J0R 1R0
450 744-3341
churon@librairiearlequin.ca

CARCAJOU
401, boul. Labelle
Rosemère, QC J7A 3T2
450 437-0690
carcajourosemere@bellnet.ca

CARPE DIEM
814-6, rue de Saint-Jovite
Mont-Tremblant, QC J8E 3J8
819 717-1313
info@librairiecarpediem.com

PAPETERIE DES
HAUTES-RIVIÈRES
532, de la Madone
Mont-Laurier, QC J9L 1S5
819 623-1817
info@papeteriehr.ca

STE-THÉRÈSE
1, rue Turgeon
Sainte-Thérèse QC J7E 3H2
450 435-6060
info@elst.ca

LAVAL
CARCAJOU
3100, boul. de la Concorde Est
Laval, QC H7E 2B8
450 661-8550
info@librairiecarcajou.com

MARTIN INC. |
SUCCURSALE LAVAL
1636, boul. de l'Avenir
Laval, QC H7S 2N4
450 689-4624
librairiemartin.com

MAURICIE
L'EXÈDRE
910, boul. du St-Maurice,
Trois-Rivières, QC G9A 3P9
819 373-0202
exedre@exedre.ca

PAULINES
350, rue de la Cathédrale
Trois-Rivières, QC G9A 1X3
819 374-2722
libpaul@cgocable.ca

POIRIER
1374, boul. des Récollets
Trois-Rivières, QC G8Z 4L5
(819) 379-8980
info@librairiepoirier.ca

647, 5^e Rue de la Pointe
Shawinigan QC G9N 1E7
819 805-8980
shawinigan@librairiepoirier.ca

MONTÉRÉGIE

ALIRE
17-825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil, QC J4K 2V1
450 679-8211
info@librairie-alire.com

AU CARREFOUR
Promenades Montarville
1001, boul. de Montarville,
Local 9A
Boucherville, QC J4B 6P5
450 449-5601
au-carrefour@hotmail.ca

AU CARREFOUR
Carrefour Richelieu
600, rue Pierre-Caisse, bur. 660
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J3A 1M1 | 450 349-7111
llie.au.carrefour@qc.aira.com

BOYER
10, rue Nicholson
Salaberry-de-Valleyfield, QC
J6T 4M2
450 373-6211 | 514 856-7778

BUROPRO | CITATION
600, boul. Sir-Wilfrid-Laurier
Belœil, QC J3G 4J2
450 464-6464 | 1 888 907-6464
librairiecitation.com

BUROPRO | CITATION
40, rue Évangéline
Granby, QC J2G 6N3
450 378-9953

LARICO
Centre commercial
Place-Chambly
1255, boul. Périgny
Chambly, QC J3L 2Y7
450 658-4141
info@librairielarico.com

LE FURETEUR
25, rue Webster
Saint-Lambert, QC J4P 1W9
450 465-5597
info@librairielefureteur.ca

LE REPÈRE
210, rue Principale
Granby, QC J2G 2V8
450 305-0272

L'INTRIGUE
415, av. de l'Hôtel-Dieu
Saint-Hyacinthe, QC J2S 5J6
450 418-8433
info@librairielintrigue.com

MODERNE
1001, boul. du Séminaire Nord
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J3A 1K1 | 450 349-4584
librairiemoderne.com
service@librairiemoderne.com

BURO & CIE.
1374, boul. René-Gauthier
Varennes, QC J3X 1E5
450 652-9806
librairie@procureivesud.com

BUROPRO CITATION | SOLIS
Galeries Saint-Hyacinthe
320, boul. Laframboise
Saint-Hyacinthe, QC J2S 4Z5
450 778-9564
buropro@buropro.ca

LIBRAIRIE
ÉDITIONS VAUDREUIL
480, boul. Harwood
Vaudreuil-Dorion, QC J7V 7H4
450 455-7974 | 1 888 455-7974
libraire@editionsvaudreuil.com

MONTREAL

ASSELIN
5580, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1G 2T2
514 322-8410

BERTRAND
430, rue Saint-Pierre
Montréal, QC H2Y 2M5
514 849-4533
bertrand@librairiebertrand.com

DE VERDUN
4750, rue Wellington
Verdun, QC H4G 1X3
514 769-2321
lalibrairiedeverdun.com

DRAWN & QUARTERLY
211, rue Bernard Ouest
Montréal, QC H2T 2K5
514 279-2224

DU SQUARE
3453, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2X 3L1
514 845-7617
librairiedusquare@
librairiedusquare.com

1061, avenue Bernard
Montréal, QC H2V 1V1
514 303-0612

L'EUGUÉLIONNE
1426, rue Beaudry
Montréal, QC H2L 3E5
514 522-4949
info@librairieleuguelionne.com

FLEURY
1169, rue Fleury Est
Montréal, QC H2C 1P9
438 386-9991
info@librairiefleury.com

GALLIMARD
3700, boul. Saint-Laurent
Montréal, QC H2X 2V4
514 499-2012
gallimardmontreal.com

LA MAISON DE L'ÉDUCATION
10840, av. Millen
Montréal, QC H2C 0A5
514 384-4401
librairie@maisondeleducation.com

Procurez-vous le bimestriel *Les libraires* gratuitement dans l’une des librairies indépendantes ci-dessous.

LE PORT DE TÊTE

262, av. Mont-Royal Est
Montréal, QC H2T 1P5
514 678-9566
librairie@leportdetete.com

LIBRAIRIE MICHEL FORTIN

3714, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2X 3L7
514 849-5719 | 1 877 849-5719
mfortin@librairiemichelfortin.com

MÉDIASPAUL

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1H 1L1
514 322-7341
clientele@mediaspaul.qc.ca

MONET

Galleries Normandie
2752, rue de Salaberry
Montréal, QC H3M 1L3
514 337-4083
librairiemonet.com

PAULINES

2653, rue Masson
Montréal, QC H1Y 1W3
514 849-3585
libpaul@paulines.qc.ca

PLANÈTE BD

4077, rue Saint-Denis
Montréal QC H2W 2M7
514 759-9800
info@planetebd.ca

RAFFIN

Plaza St-Hubert
6330, rue Saint-Hubert
Montréal, QC H2S 2M2
514 274-2870

Place Versailles
7275, rue Sherbrooke Est
Montréal, QC H1N 1E9
514 354-1001

ULYSSE

4176, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2W 2M5
514 843-9447

560, av. du Président-Kennedy
Montréal, QC H3A 1J9
514 843-7222
guidesulysse.ca

ZONE LIBRE

262, rue Sainte-Catherine Est
Montréal, QC H2X 1L4
514 844-0756
zonelibre@zonelibre.ca

OUTAOUAIS

BOUQUINART

110, rue Principale, unité 1
Gatineau, QC J9H 3M1
819 332-3334

DU SOLEIL

53, boul. Saint-Raymond
Suite 100
Gatineau, QC J8Y 1R8
819 595-2414
soleil@librairiedusoleil.ca

MICHABOU

Galleries Aylmer
181, rue Principale
Gatineau, QC J9H 6A6
819 684-5251
infos@michabou.ca

ROSE-MARIE

487, av. de Buckingham
Gatineau, QC J8L 2G8
819 986-9685
librairierosemarie@
librairierosemarie.com

SAGUENAY-
LAG-SAINT-JEAN

CENTRALE

1321, boul. Wallberg
Dolbeau-Mistassini, QC G8L 1H3
418 276-3455
livres@brassardburo.com

HARVEY

1055, av. du Pont Sud
Alma, QC G8B 2V7
418 668-3170
librairieharvey@cgcable.ca

LES BOUQUINISTES

392, rue Racine Est
Chicoutimi, QC G7H 1T3
418 543-7026
bouquinistes@videotron.ca

POINT DE SUSPENSION

132, rue Racine Est
Chicoutimi, QC G7H 5B5
418 543-2744, poste 704

MARIE-LAURA

2324, rue Saint-Dominique
Jonquière, QC G7X 6L8
418 547-2499
librairie.ml@videotron.ca

MÉGABURO

755, boul. St-Joseph, suite 120
Roberval, QC G8H 2L4
418 275-7055

HORS QUÉBEC

DU SOLEIL

Marché By
33, rue George
Ottawa, ON K1N 8W5
613 241-6999
soleil@librairiedusoleil.ca

IL ÉTAIT UNE FOIS

126, Lakeshore Road West
Oakville, ON L6K 1E3
289 644-2623

LE BOUQUIN

3360, boul. Dr. Victor-Leblanc
Tracadie-Sheila, NB E1X 0E1
506 393-0918
caroline.mallais@stylopress.ca

MATULU

114, rue de l’Église
Edmundston, NB E3V 1J8
506 736-6277
matulu@nbnet.nb.ca

PÉLAGIE

221 boul. J.D.-Gauthier
Shippagan, NB E8S 1N2
506 336-9777
pelagie@nbnet.nb.ca

171, boul. Saint-Pierre Ouest
Caraquet, NB E1W 1B1
506 726-9777
pelagie2@nb.aibn.com



ARIANE
HUET
DE LA LIBRAIRIE
CÔTE-NORD, À SEPT-ÎLES

Il y a deux ans, Ariane Huet a choisi de changer de carrière. Celle qui a été auparavant éducatrice à l'enfance pendant treize ans est alors tombée par hasard sur une petite annonce de la librairie Côte-Nord, et a décidé de tenter sa chance. Elle a été accueillie à bras ouverts par l'équipe de la librairie. Depuis, elle s'y sent comme un poisson dans l'eau et vit un véritable coup de foudre quotidien pour ce métier! Le plaisir de baigner dans la vie culturelle, d'échanger avec les clients et ses collègues sur ses coups de cœur littéraires est un pur bonheur pour elle. C'est un métier qui la nourrit énormément. Dans son ancienne vie d'éducatrice, la grandeoureuse de littérature jeunesse avait un incroyable terrain de jeu, qui lui a permis de tester et d'approuver des albums qu'elle conseille aujourd'hui à ses clients. De plus, Ariane affectionne la littérature québécoise, qui n'a rien à envier aux autres selon elle, puisque cette dernière se démarque vraiment, en étant singulière et magnifique. Elle aime quand un livre la rend jalouse du talent de son auteur. Si la librairie doit désigner son auteur favori, elle hésite entre David Goudreault, Christine Eddie et Lori Lansens. Mais si elle doit vraiment choisir une seule personne, elle décernerait la palme à Matthieu Simard, qui l'a particulièrement impressionnée dans les dernières années. Elle lit présentement *L'avenir* de Catherine Leroux et devrait prochainement se plonger dans *La trajectoire des confettis* de Marie-Ève Thuot, un roman qui lui fait de l'oeil depuis un bon moment. La maman de deux merveilleuses filles — qui occupent bien son temps — s'adonne également à la randonnée en forêt, au jardinage, à la photo et, à l'occasion, à la peinture.

754, rue Saint-François Est
Québec (Québec) G1K 2Z9

ÉDITION / Éditeur : Les libraires /
Président : Alexandre Bergeron /
Directeur : Jean-Benoît Dumais
(photo : © Gabriel Germain)

PRODUCTION / Direction :
Josée-Anne Paradis (photo :
© Hélène Bouffard) / Design
graphique : Bleuoutremer /
Révision linguistique :
Marie-Claude Masse

RÉDACTION / Rédactrice en chef :
Josée-Anne Paradis / Adjointe à
la rédaction : Alexandra Mignault /
Collaboratrice : Isabelle Beaulieu

Chroniqueurs : Normand
Baillargeon, Sophie Gagnon-
Roberge, Ariane Gélinas, David
Goudreault (photo : © Jocelyn
Riendeau), Robert Lévesque
(photo : © Robert Boisselle),
Elsa Pépin, Dominic Tardif
Journalistes : Christine Fortier,
Catherine Genest, Claudia
Larochelle, Samuel Larochelle,
Thomas Leblanc, Dominic Tardif,
Rose-Aimée Automne T. Morin
Collaborateurs : Christophe
Bernard, Melissa Bull,
Jeannot Clair, Emilie Morneau,
Lori Saint-Martin, Madeleine
Stratford, Mélissa Verreault
Couverture : Marc Séguin

OCTOBRE — NOVEMBRE 2020

Nº 121

IMPRESSION ET DISTRIBUTION /
Publications Lysar, courtier /
Tirage : 22 000 exemplaires /
Nombre de pages : 108 /
Les libraires est publié six fois
par année. / Numéros 2020 :
février, avril, juin, septembre,
octobre, décembre

PUBLICITÉ / Josée-Anne Paradis :
418 948-8775, poste 227
japaradis@leslibraires.ca

DÉPOSITAIRES / Nicole Beaulieu :
418 948-8775, poste 235
nbeaulieu@leslibraires.ca

Libraires qui ont participé à ce numéro

CÔTE-NORD : Lise Chiasson, Ariane Huet / DE VERDUN : Marie Vayssette / GALLIMARD : Thomas Dupont-Buist / HANNENORAK :
Cassandra Sioui / LA LIBERTÉ : Josée Laberge / LE FURETEUR : Émilie Bolduc / LES BOUQUINISTES : Laura Beaudoin, Violette
Gentilleau / L'OPTION : André Bernier, Christine Picard, Jimmy Poirier / MARIE-LAURA : Philippe Fortin / MODERNE : Chantal
Fontaine / PANTOUTE : Julie Collin, Marc-André Lapalice, Adam Lehmann, Thiery Parrot, Christian Vachon, Benoît
Vanbeselaere, Isabelle Verrette / PAULINES : Magalie Lapointe-Libier / PLANÈTE BD : Laurent Boutin / POIRIER : Anne-Marie
Duquette / ULYSSE : Sébastien Hervier / VAUGELOIS : Marie-Hélène Vaugeois

revue.leslibraires.ca

TEXTES INÉDITS
ACTUALITÉS

ÉDIMESTRE :
edimestre@leslibraires.ca

WEBMESTRE : Daniel Grenier /
webmestre@leslibraires.ca

Une production de l'Association
pour la promotion de la librairie
indépendante. Tous droits
réservés. Toute représentation
ou reproduction intégrale ou
partielle n'est autorisée qu'avec
l'assentiment écrit de l'éditeur.
Les opinions et les idées
exprimées dans *Les libraires*
n'engagent que la responsabilité
de leurs auteurs.

Fondée en 1998 / Dépôt légal :
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec /
Bibliothèque et Archives Canada /
ISSN 1481-6342 / Envoi de
postes-publications 40034260

Les libraires reconnaît
l'aide financière du Conseil des
Arts du Canada et de la SODEC



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Les libraires est disponible dans plus de 115 librairies indépendantes du Québec, de l'Ontario
et du Nouveau-Brunswick ainsi que dans plus de 700 bibliothèques.

Abonnement

1 an (6 numéros)

RESPONSABLE : Nicole Beaulieu
418 948-8775, poste 235 /
nbeaulieu@leslibraires.ca

Adressez votre chèque à
l'attention de *Les libraires*.

POSTE RÉGULIÈRE

Canada : 18,99\$ (taxes incluses)

PAR VOIE TERRESTRE

États-Unis : 50\$ / Europe : 60\$

PAR AVION

États-Unis : 60\$ / Europe : 70\$

Abonnement disponible en ligne :
revue.leslibraires.ca/La revue/
abonnement

Abonnement pour les
bibliothèques aussi disponible
(divers forfaits).

Tous les prix affichés dans cette revue le sont à titre indicatif.
Les prix en vigueur sont ceux que vous retrouverez en librairie.

*Vous êtes libraire ? Vous voulez écrire entre nos pages ?
Écrivez-nous à **craques@leslibraires.ca**.*



/
Romancier,
poète et chroniqueur,
David Goudreault
est aussi travailleur social.
/

Du monde, des livres / La chronique de David Goudreault

Au pied de la lettre

Mais à quoi donc s'affairent les écrivains quand ils n'écrivent pas ? Que font les autrices, au moment de déposer la plume ? La trivialité du quotidien pourrait nous fournir quelques pistes de réponse. Pourtant, entre le lavage, la vaisselle, l'élevage des héritiers et le paiement des factures, force est de constater que les écrivains écrivent encore. Parfois, ils écrivent même davantage lorsqu'ils cessent d'écrire ; une fois l'œuvre mise de côté, leurs relations épistolaires nous offrent certaines de leurs meilleures comme de leurs pires pages. Souvent contre leur propre volonté.

La notion de consentement semble évacuée des choix éditoriaux dans la publication des célèbres échanges. Le frère Marie-Victorin, par exemple, se serait-il permis de si grandes envolées lyriques, et une curiosité aussi pointue pour la sexualité dans ses échanges avec la naturaliste Marcelle Gauvreau, s'il avait su que leurs lettres seraient publiées quelques décennies plus tard ? « Nous nous sommes ouverts l'un à l'autre. Vous m'avez dit vos petits secrets d'enfance, vos grands secrets de femme. Je vous ai dit aussi mon enfance, mes petits et grands secrets d'homme. » On peut douter de son désir de voir ces petits et grands secrets déballés sur la place publique. Le cas échéant, l'homme d'Église aurait probablement omis quelques détails relevant de sa fréquentation de prostituées cubaines.

Dans le même ordre d'idées, on pourrait parier que Camus aurait préféré voir dormir les centaines de pages échangées avec sa maîtresse Maria Casarès. Bien sûr, on y retrouve des perles du philosophe — « J'ai pensé que la seule justice possible, c'était une nouvelle répartition de l'injustice » — et de formidables élans de la célèbre actrice — « Je t'aime de ce mouvement infini, tout mouillé, salé, où l'on ne peut vivre qu'au passé tellement l'instant est fugitif, et inaccessible » —, mais aussi un Albert jaloux, parfois borné, et une Maria un tantinet manipulatrice. Cette intimité révélée au monde aurait-elle été au goût des amoureux ?

De l'intimité à l'érotisme, il n'y a qu'un pas, franchi allègrement par George Sand et Alfred de Musset, ou encore Anaïs Nin s'adressant à Henry Miller — « Je te veux comme une folle. Je veux écarter tout grand les jambes, je fonds, je tremble, je veux faire des choses tellement folles avec toi que je ne trouve pas les mots pour en parler ». Mais les mots qu'elle a trouvés pour l'écrire étaient-ils voués à nos regards curieux ? Et lorsqu'on relit les phrases de Godin pour Pauline Julien, sa Péji, sa petite conne, sa Paula — « Quant à toi, tu es dans ma vie intérieure, très profondément — l'amour est là, je le sens, j'y touche et c'est très fort et très vivant, grouillant de vie et de caresses et de baisers pour toi. Je te lèche, Gérald » —, avons-nous vraiment le droit de poser nos yeux sur cette vie privée, cette complicité qui nous exclue d'emblée ?

Avons-nous vraiment le droit de poser nos yeux sur cette vie privée, cette complicité qui nous exclue d'emblée ?

Si la question me taraude tant, c'est qu'elle se posera de nouveau, avec une acuité toute contemporaine. Et plus tôt que tard. Alors que certains de nos prédécesseurs prudents avaient le luxe de brûler leurs correspondances, nous sommes désormais asservis aux nouvelles technologies. Les enquêteurs et les auteurs de polar vous le diront : rien ne s'efface jamais complètement de nos ordinateurs. Nos amourettes, nos médisances et autres échanges confidentiels subsistent dans tel disque dur, tel nuage, dans telle mémoire vive et éternelle d'un réseau social. Nos emojis nous survivront, tout comme nos sextos, nos textos et autres messages courriels plus ou moins compromettants.

Nos amourettes, nos médisances et autres échanges confidentiels subsistent dans tel disque dur, tel nuage, dans telle mémoire vive et éternelle d'un réseau social.

Si Madame de Sévigné, graphomane impénitente, ne s'est jamais imaginé que les lettres envoyées à sa fille assureraient sa pérennité, un Voltaire bien avisé construisait déjà son mythe par lettres interposées. Les temps changent, l'instantanéité de nos communications se prête moins aux longs échanges épistolaires réfléchis, aux passions dosées et finement corrigées. Pourtant, nos intimités seront diffusées, voire publiées un jour ou l'autre. Soyez assurés que Facebook, Microsoft et autres géants de la Toile se réservent le droit de rentabiliser les morceaux choisis de l'existence virtuelle du prochain Hemingway, de la nouvelle Duras. Comme nous publions sans vergogne les vies intimes de nos anciens, nos prochains diffuseront nos secrets sans sourciller.

« Le meilleur de nous n'est pas destiné au papier à lettres », affirmait Mallarmé. Aux réseaux sociaux non plus, oserais-je ajouter. ♦

LA VIE SECRÈTE LIBRA

DES RES

5 NOUVELLES ENQUÊTES LITTÉRAIRES EN BALADO

*Cesse-t-on un jour de désirer
ce que l'on a si ardemment voulu?*

Les maisons, de Fanny Britt

Le cynisme est-il une drogue?

Sports et divertissements, de Jean-Philippe Baril-Guérard

Pourquoi rêver quand on connaît déjà son futur?

Sudbury, de Patrice Desbiens

Peut-on bâtir des ponts au-dessus des trous de mémoire?

Je suis une maudite sauvagesse, d'An Antane Kapesch

Est-ce que pleurer, c'est résister?

Trente, de Marie Darsigny

S'OFFRIR UN LIVRE

POUR METTRE NOËL DANS VOTRE POCHE

Poche
Hugo



POUR RÉFLÉCHIR



Dans un livre-choc, le député Guy Ouellette nous éclaire sur les manigances de l'UPAC et la façon dont elle s'y est prise pour le neutraliser et détruire sa réputation.



Ce livre a la vertu de nous réconcilier avec la nature humaine et de nous faire (re)découvrir la Seconde guerre mondiale avec un autre regard.



Réunis en coffret à prix cadeau, les 2 tomes de cette nouvelle saga historique sur les Templiers.



L'auteure du phénomène After revient avec une trilogie inspirée de sa propre histoire. Du grand Anna Todd!



Enfin en grands caractères ce roman d'espionnage haletant du maître du roman historique.

Contact de presse:
Maude Bolduc-Brière
✉ m.bbriere@hugoetcie.fr

Hugo&C^{ie}
Une Maison d'éditeurs

f HUGO&CIEQUÉBEC
f HUGOTHILLERQUÉBEC
f HUGONEWRROMANCEQUEBEC
@ HUGONEWRROMANCEQC